
DULCE PERICULUM
John Simcoe Macaulay



3 Vols

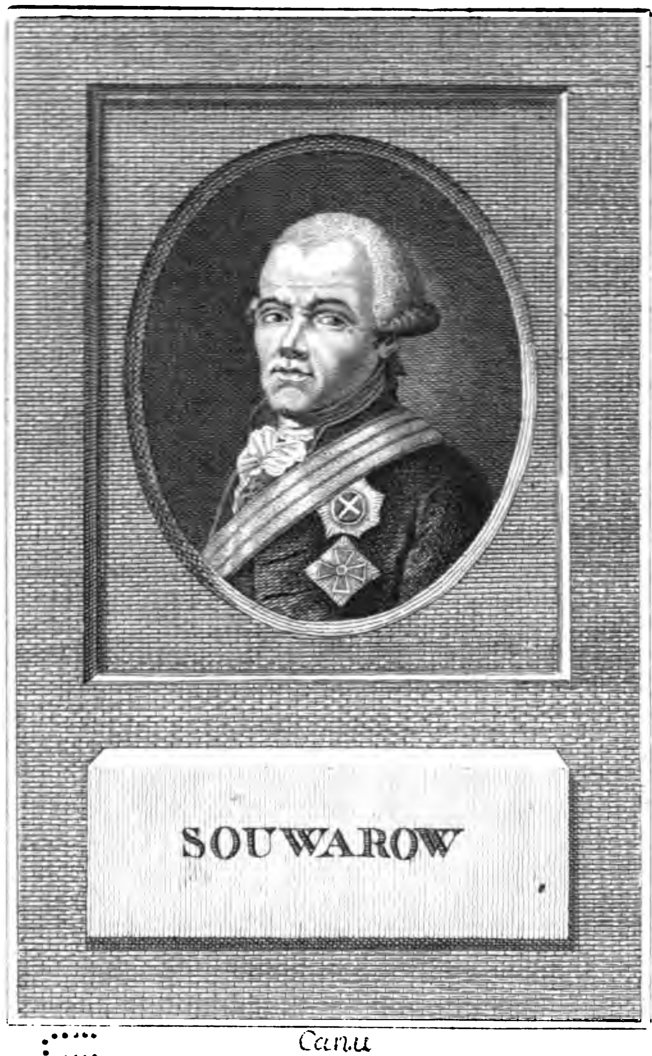
2nd [illegible]

HISTOIRE

DES CAMPAGNES

D'A. SUWOROW RYMNIKSKI.




SOUWAROW
Canu

HISTOIRE DES CAMPAGNES

DU MARÉCHAL

DE SUWOROW,

PRINCE ITALIKSKI,

GÉNÉRAL-FELD-MARÉCHAL AU SERVICE DE RUSSIE,

Contenant la guerre de sept ans contre les Prussiens, en 1759; la guerre de la confédération de Pologne, en 1769; les première et deuxième guerres contre les Turcs, en 1773 et 1787; la dernière guerre contre la Pologne, en 1794; et enfin la dernière campagne d'Italie contre les Français, en 1799; jusqu'à la dissolution de la seconde coalition, notamment la relation exacte des batailles de la Trébia et de Novi.

AVEC PORTRAITS.

TOME PREMIER.

À PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, n. 6, AU COIN DE LA RUE BAILLIF

1802. — (AN 10.)

AVANT-PROPOS.

Nous offrons au public une traduction fidelle de l'histoire des campagnes du feld-maréchal comte de Suworow Rymnikski ; l'exactitude des faits est religieusement conservée, et nous attendons des succès non-interrompus du maréchal depuis 1761, qu'il est entré en activité de service, jusqu'à ce jour, un intérêt que doublent les circonstances actuelles.

L'ancienne famille de Suworow est d'origine suédoise. Elle s'établit en Russie, il y a environ 120 ans, et depuis-lors elle n'a cessé d'y être célèbre, par des services rendus à la couronne.

Basile Suworow, père du maréchal actuel, étoit filleul de Pierre I. Il jouissoit des fonds de terre accordés à ses aïeux en récompense des victoires qu'ils remportèrent sur les Tartares, et sur les Polonais; grand politique, grand jurisconsulte, il mourut général et sénateur. Il laissa à son fils une fortune considérable, que la générosité de Catherine II a fort accrue, mais seulement depuis qu'il a des enfans. Jusques-là, il ne vouloit recevoir que des honneurs. Il naquit en 1730, et fut nommé Alexandre Basilowitsch; son père le destinoit à la magistrature, mais sa passion pour les armes en disposa autrement. En 1774, il épousa Barbe

Isnowsna, princesse Prosorowka, fille du général en chef Prosorowski, dont il a deux enfans; une fille mariée au général comte de Nicolai Zoubow, et un fils lieutenant dans la garde Bréobraschewski, auquel il fait donner l'éducation la plus recherchée, en homme qui en a senti le prix pour son compte. La guerre et les lettres remplissent encore tous ses momens. On pourroit lui appliquer ce que dit Plutarque en parlant de Marcellus; « Quand il a les ar-
» mes à la main, on remarque sur son visage
» une extraordinaire fierté, bien que par-tout
» ailleurs il soit le plus humain et le plus mo-
» deste des hommes. »

Le maréchal Suworow, porte sur-tout au fond du cœur l'amour de la patrie; et le desir de combattre pour sa gloire, l'anime sans cesse.

Catherine II, en lui conférant le titre de comte de l'empire de Russie, sous le nom de Rymnikski, imprima de sa main le sceau de l'immortalité à une des plus mémorables actions de la campagne de 1789 contre les Turcs; et par un accord qui ne pouvoit être concerté, puisque c'étoit un premier mouvement de reconnoissance, pour une victoire éclatante, l'empereur Joseph II lui conféroit le même jour, le titre de comte du Saint-Empire.

En effet, il seroit difficile de trouver dans l'histoire un objet de comparaison avec la bataille de Rymnick, où l'armée du Grand-Visir, forte de cent mille hommes, fut défaite ou dis-

persée, aprés un combat de douze heures, par 18000 Autrichiens et 7000 Russes, sous les ordres de Suworow. On retrouvera avec intérêt les détails de cette journée dans la seconde partie de cet ouvrage. On y verra presque à chaque pas des traits de valeur, et à chaque bataille décisive, des mouvemens d'héroïsme qui ne font pas moins d'honneur aux troupes Russes et aux officiers de tous grades, qu'au savant général qui les commandoit.

Suworow lui-même paroît si pénétré de leurs efforts, qu'à la suite de chaque victoire il leur en parle constamment avec effusion. Rien de plus touchant que de le voir embrasser les généraux qui viennent de partager ses périls, de seconder ses vues; adresser ensuite des éloges, des remercimens aux guerriers qui se sont distingués, et animer ainsi dans tous les différens corps le feu du patriotisme et de la gloire. Le grand homme se décèle par ses sentimens de bienveillance et de modestie, au milieu d'une riche moisson de lauriers, comme le génie de de Catherine se manifeste dans la forme de ses récompenses; et la sagesse de son auguste fils, par la confiance dont il continue d'honorer le maréchal.

Nous aurions desiré pouvoir étendre davantage les notions qui nous sont transmises sur la vie, les mœurs et les habitudes du maréchal comte de Suworow. En général on s'empresse de peindre les hommes célèbres, mais ils ne

peuvent jamais être bien caractérisés qu'après le terme de leur carrière : certains éloges passeroient pour de l'adulation, certaines vérités pour des reproches.

Cependant, de même qu'on recueille avec soin les premières esquisses d'un grand peintre, on se plaît à rechercher ces premiers élans de l'ame, vers l'objet pour lequel elle semble formée; car la nature seule donne cette sorte d'impulsion, marque infaillible du génie. Turenne à dix ans s'échappe sur le rempart, y passe une nuit d'hiver, pour démontrer à son père qu'il pourra, malgré sa délicatesse, supporter les fatigues de la guerre. Condé, né général, donne à 22 ans ses ordres pour la bataille de Rocroi, s'endort, et on l'éveille pour la gagner. César trouve à Cadix la statue d'Alexandre, et pleure sur la gloire qu'au même âge il n'a pas encore méritée. Charles XII encore enfant, trouvoit qu'Alexandre avoit assez vécu, puisqu'il avoit conquis tant de royaumes. Suworow aussi, à l'âge de douze ans, manifesta un voeu si ardent pour le métier des armes, que son père se crut obligé de sacrifier à ce penchant toutes ses autres vues.

Déjà il faisoit ses délices de la vie des plus grands capitaines : Cornélius Népos (*) devint

---

(*) Cornélius Népos, historien latin, natif d'Hostilie près de Vérone, l'ami de Cicéron et d'Atticus, florissoit sous Auguste. Il avoit un esprit délicat, une

bientôt son manuel ; mais il ne se borna pas à la seule étude du métier de la guerre ; ainsi que Montécuculi, l'un de ses héros de prédilection, il prépara ses succès par son attention à multiplier ses connoissances, et particulièrement celles qui étendent la sphère des idées. Il étudia l'histoire dans Rollin, dans Hubner ; la philosophie dans Wolf, dans Leibnitz, et s'appliqua aux langues turque, polonaise, italienne, allemande et française ; sciences si utiles pour un militaire, si nécessaires pour un général ; et le comte de Suworow a tellement le don des langues, qu'il entend encore celles de tous les peuples qu'il a vaincus.

Ainsi que Montécuculi (*), né comme lui d'une ancienne maison, il passa par tous les grades pour arriver au commandement ; et sans doute, frappé de la première action brillante de ce grand général, qui en 1644, avec deux mille hommes, surprit et vainquit dix mille Suédois, il s'en est fait des leçons, des règles de possibilité, inconnues au grand nombre, pour toutes les conjonctures ; car, particulièrement dans son début, et jusqu'à ses campagnes contre les Turcs, on le voit par-tout victorieux, malgré l'extrême infériorité de nombre. La ba-

---

plume brillante, et un caractère enjoué. Il ne nous reste de lui que la vie des plus illustres capitaines grecs et romains.

(*) Né à Modène en 1611.

taille de *Narva* (*) le porta aussi à s'exalter sur Charles XII, qui n'avoit que huit mille hommes quand il battit cent mille Turcs. Il admire encore cette intrépidité, dont pour son propre compte il peut remercier la nature, et cette promptitude qu'il s'est comme appropriée, en calculant ce que peut le talent du général sur le nombre, ainsi que l'avantage de combattre à l'arme blanche : mes amis, disoit Charles XII auxsoldats, joignez l'ennemi, et laissez tirer les poltrons. C'est à-peu-près toute l'instruction qu'on peut recueillir des haut-faits de ce roi guerrier, plus soldat que héros, et dont le caractère tourna contre lui la nature et la fortune, parce que, ne connoissant que les armes, il prétendoit toujours forcer la disposition naturelle des choses, dont Suworow semble toujours profiter. C'est que l'on porte son caractère partout, et que c'est du plus ou moins d'union entre l'esprit et le caractère, que résultent l'accord de la conduite dans chaque état, et la justesse des combinaisons avec les moyens, dans les actions d'éclat.

Quelque sévère que paroisse celui de Suworow, soit lorsqu'il exerce ses troupes, soit lorsqu'il force les marches, et qu'il leur fait faire dix milles (**) d'Allemagne en vingt-quatre heures, les troupes l'aiment, parce qu'il sait animer

(*) En 1700 ; ville russe, capitale de l'Estonie.

(**) Vingt lieues communes de France.

leur courage, transformer celui des officiers en héroïsme, que sous lui ils se croient tous invincibles; qu'après la victoire il sait répandre les largesses aux soldats, et qu'en quartiers d'hiver il en a toutes sortes de soins. D'ailleurs, ils le connoissent inviolable dans ses promesses, inébranlable dans ses projets; un peu vif peut-être, mais bon jusqu'à l'affabilité envers eux; ils savent qu'ils ne peuvent éprouver d'injustice, parce que le maréchal veille à tout; qu'il ne s'expédie aucune dépêche, aucune réponse qui ne soient revues, souvent corrigées de sa main; et son exactitude à remplir également les devoirs d'état et les devoirs religieux, maintient à-la-fois l'amour et l'ordre, par le seul effet de l'exemple. Si à toutes ces qualités importantes il se mêle quelques singularités dans les goûts, quelques bizarreries dans les babitudes journalières, il faut avouer que presque toujours la célébrité en chaque genre entraîne ces particularités, qui naissent sans qu'on le sache, et dont on se rendroit un mauvais compte à soi-même. Fontelle qui, à titre d'homme du monde, s'en étoit plus garanti qu'un autre, a pris plaisir, dans ses éloges, à faire ressortir avec grâce jusqu'aux fantaisies habituelles de ses hommes illustres, comme si c'étoit moins un effet de la volonté, qu'un certain pli de l'ame, dont l'origine échappe à son œil pénétrant, et qu'il livre à l'examen.

Au surplus Suworow, pour dîner à neuf heures,

n'en est ni moins gai, ni moins aimable à table; et si l'on observe qu'il est levé depuis quatre, on comprendra que les heures des repas peuvent changer pour lui. Sa sobriété lui permet de dormir aussitôt après; mais à la ville comme en campagne, il ne connoît d'autre lit que de la paille, sous un toit l'hiver et sous une tente l'été; légèrement vêtu le jour, et toujours en uniforme; passionné pour la propreté, il déteste le luxe, et sans doute il doit à la plupart de ces usages salutaires la conservation de ses forces dans un âge déjà un peu avancé, et malgré toutes les fatigues de la guerre dans des pays aussi éloignés, et dans des climats aussi différens.

Il débuta par la guerre de sept ans sous le général comte Fermor, assez au-dessus des foiblesses communes, pour pressentir, sans crainte, ce que deviendroit un jour le comte, et pour lui fournir fréquemment l'occasion de développer ses talens.

Suworow fit ensuite les deux guerres de Pologne; l'une suscitée, l'autre secondée par la France à deux époques fort distantes, et dans des circonstances fort dissemblables; probablement on ne vouloit que des troubles, sans prévoir les partages successifs qui anéantiroient ce royaume, au profit des seules puissances voisines. C'est à l'alliance de la France avec l'Autriche qu'il faut imputer cette mauvaise politique, à laquelle le duc de Choiseuil étoit

forcé de recourir pour conserver la prépondérance de la France, par les dissentions des autres états. Cependant s'il est quelque chose d'étonnant en ce genre, c'est que la Pologne se soit maintenue avec un roi électif pendant tant de siècles. L'integrité soutenue du système féodal lui a attiré ses malheurs. Ce systeme n'a jamais convenu qu'à l'enfance des sociétés naissantes; toujours il a produit l'anarchie comme conséquence, et le démembrement comme dernier résultat.

La Pologne, pour completter ce principe vicieux des lois anciennes, vouloit encore la proscription des lois nouvelles, tendantes à corriger les autres. Son *liberum veto*, cette unanimité de voix consacrée dans les diètes, pour faire gouverner un grand état par une multitude, devoit également, sans autre cause, amener un jour la révolte, et la placer sous un nom quelconque, entre l'anarchie et la guerre civile; car il étoit impossible d'amonceler dans un seul gouvernement plus de principes tyranniques, et d'ouvrir un champ plus vaste aux absurdités.

Mais après avoir eu la sagesse d'élire pour roi le grand Sobieski (en 1674), le vainqueur des Turcs, le sauveur de Vienne et du nord de l'Europe (en 1683), si la Pologne eût voulu, elle pouvoit, sous un tel prince, rendre la couronne héréditaire, et se donner une constitution monarchique, la seule qui convienne

à un grand état. Malheureusement quand elle l'a pu, elle l'a dédaigné, et quand elle l'a desiré, il n'étoit plus tems. Sobieski lui-même, qui avoit tout fait pour les autres pays, ne put rien pour le sien ; il luttoit trop difficilement contre des seigneurs aussi grands que lui ; et feignant quelquefois de s'assoupir à la diète, il disoit qu'il *étoit plus facile de faire dormir un roi en Pologne, que de le défendre.* En terminant sa carrière la dernière année du siècle dernier, il dut prévoir que ce royaume ne subsisteroit plus à la fin de celui-ci.

Lorsque Jean-Jacques fut consulté sur la constitution qui conviendroit, non pas à un tel pays, mais à une telle nation, abreuvée d'erreurs et de vices politiques depuis cinq cents ans, il sentit qu'elle étoit trop nombreuse pour qu'on pût l'isoler, la séparer des autres peuples, par des lois particulières, qui lui laissassent le tems de se régénérer à la manière dont les filles d'Eson entendoient rajeunir leur père caduc, en le coupant par morceaux dans une chaudière d'eau bouillante, avec des herbes appropriées ; et il ne voulut pas être le Lycurgue d'une nation si éloignée, par ses mœurs, de l'enthousiasme nécessaire à une législation aussi extraordinaire, mais la seule à son gré qui pût réussir.

Montesquieu l'a dit : « Il est des états qui » gagnent à être conquis ; ceux-là ordinairement » ne sont plus dans la force de leur institution, » la corruption s'y est introduite, les lois ont

» cessé d'y être exécutées, le gouvernement est
» devenu oppresseur; il est parvenu au point
» où il ne peut plus se réformer lui-même. Qui
» peut douter qu'un état pareil ne tirât pas
» quelques avantages de la conquête même, si
» elle n'étoit pas destructive? .... Elle peut
» détruire des préjugés nuisibles, et mettre, si
» j'ose parler ainsi, une nation sous un meilleur
» génie. »

D'après ce grand homme, il est donc permis de demander si le partage même de cet état, quelque ombrage qu'il ait porté aux autres puissances, quelque nuage politique qu'il ait élevé dans les esprits, n'étoit pas l'unique remède à tant de maux? le tems le décidera. Quant au comte de Suworow, il a porté, dans la guerre de la Confédération, l'esprit de justice qui lui est particulier, et souvent il s'est fait conciliateur; plus souvent encore, dans cette première guerre et dans celle des Turcs, il a déconcerté les ennemis par des marches rapides et savantes, qui faisoient l'étonnement des alliés. La bataille de Cannes, et l'assaut du faubourg de Prague devant Varsovie, sont au nombre des journées qui ont le plus coûté à l'humanité; mais Annibal, fier de sa victoire, loin d'accorder un regret à tant de victimes, se sert de leurs corps pour se faire un pont: Suworow, au contraire, n'est nulle part aussi grand qu'à l'instant où on lui apporte les clefs de Varsovie, lorsqu'il jette son épée, qu'il lève les mains au ciel, pour re-

mercier Dieu de ce que la ville ne coûte point de sang, et qu'il paie le tribut à l'humanité, sur celui qu'il n'a pu épargner.

Ce beau mouvement le rapproche d'Épaminondas, qui unissoit tous les mérites à tous les sentimens, qui chérissoit Pélopidas, quoique son rival de talent; comme nous voyons, dans la guerre des Turcs, les deux généraux Cobourg et Suworow se rechercher, s'aimer, s'entr'aider, parce que la vertu n'inspire qu'un même intérêt entre deux hommes qui n'ont qu'un même devoir.

L'entrevue de Suworow avec le malheureux roi de Pologne, au moment de son désastre, fait encore honneur à l'ame du général victorieux : il s'efforce de prolonger pour ce prince l'illusion du pouvoir; au-lieu d'un prisonnier qu'il lui demande, il lui en rend cinq-cents; et probablement il peut se flatter de l'avoir fait jouir du dernier plaisir qu'il ait goûté comme souverain, et peut-être du dernier de sa vie; car, en descendant du trône, quel homme est assez fort contre une telle adversité, pour trouver quelque chose de supportable? L'amertume est dans son cœur, et par-tout il ne rencontre qu'insipidité.

L'immortelle Catherine II avoit eu plus d'efforts à faire pour mettre la couronne sur la tête de Poniatowski, que pour l'en faire tomber. *Vous m'enverrez les clefs de Varsovie tel jour*, avoit-elle mandé à Suworow; et tel jour

Suworow avoit dit à son armée : *vous monterez à l'assaut, vous prendrez le faubourg de Prague, et on nous ouvrira les portes de la ville.* De même Catherine continuant de se prêter au laconisme du comte, se borne à lui faire compliment sur sa conquête, en le nommant son *feld-maréchal.* Il est remarquable qu'alors il avoit été souvent blessé et jamais battu ; ce que l'on ne peut pas dire de Montécuculi, ni de Turenne. Celui-ci interrogé par un indiscret pour savoir comment il avoit pu perdre la bataille de Réthel (en 1650) contre le maréchal du Plessis - Pralin, répondit : *par ma faute ; quand un homme n'a pas fait de fautes à la guerre, il ne l'a pas faite longtemps..* Mais dans ce cas aussi, celles qui n'ont pas d'éclat servent de leçons, et restent inconnues comme celles de Suworow. Ainsi que Turenne, il évite les sièges, et quand il est maitre de la campagne, il pense que les villages valent des places.

On a reconnu que Turenne et Montécuculi avoient réduit la guerre en art, et que la campagne de 1675, qu'ils estimoient le plus, est celle où ils s'opposèrent respectivement l'activité, la ruse ou la patience, pendant quatre mois sans combattre ; il est douteux qu'en pareille occurrence, Suworow pût s'asservir à cet art ; car la bouillante effervescence de son ame ne lui permet point l'attente, sur-tout en face de l'ennemi. Mais il eût pleuré Turenne comme

son adversaire (*) ; comme César pleura Pompée, parce qu'il en a les vertus, et qu'elles sont toutes alliées à la sensibilité.

Au surplus, si Montécuculi, malgré Condé, malgré Turenne, arrêta la fortune de Louis XIV, après la conquête des trois Provinces-Unies, le maréchal, au même âge aujourd'hui, paroît remplir encore une plus grande destinée.

Les Français ne sont plus ces Gaulois que Polybe peint en disant : « Pour les vaincre, il » suffit de soutenir leur premier effort, bientôt » il s'amortit par le résistance. Cette première » pointe de vivacité une fois émoussée, il ne » leur reste plus ni force, ni constance ; leur » corps même est incapable de supporter les » plus légères fatigues. Les Gaulois, en un mot, » plus qu'hommes en commençant une guerre, » sont moins que des femmes en la finissant. »

Le caractère national est tout-à-fait métamorphosé par l'effet d'une révolution qui bouleverse tout, jusqu'aux mouvemens mécaniques de la machine humaine, et par l'image répétée d'une mort constamment menaçante. C'est ainsi que tant d'êtres paisibles, habitués à l'aisance, se transforment en soldats intrépides, capables des plus grandes fatigues, au fort des saisons les plus rigoureuses, pour fuir la mort d'un côté, en courant au-devant d'elle de l'autre ; voilà

(*) Turenne fut tué près le village de Saltzbach, le 27 juillet 1676.

comme une nation, naturellement brave, devient promptement redoutable à la guerre, même sans chefs expérimentés : les vœux d'une grande partie de l'Europe et le salut des monarchies appeloient à leur secours le courage, l'expérience et la réputation du général Suworow.

On se demande quelquefois, ce que Frédéric le Grand, auroit conjecturé d'abord de la France assemblant les états-généraux ; puis de la France devenue république ; lui, qui en mourant pronostiquoit le prochain anéantissement des républiques en général, et qui pensoit que la sagesse de celle de Berne, la feroit subsister un peu plus que les autres. Il est bien probable qu'il eût pressenti les troubles intérieurs, mais qu'en voyant leurs progrès menacer la royauté, il l'eût défendue comme sa propriété ; il étoit d'ailleurs politique trop profond, pour ne pas avoir découvert dans l'histoire moderne, une espèce de lutte (qu'on peut faire remonter à l'époque de la réformation) entre les monarchies et les républiques, qui fait tendre l'Europe à refluer des monarchies aux républiques. Les vices ont quelquefois leurs à-propos, et c'est des grandes calamités qu'il naît des caractères entreprenans. Depuis François II, en France, jusqu'à Henri IV, on rencontre plus d'un Bussi-d'Amboise, qui en lisant les hommes illustres de Plutarque, disoit : *ces gens-là n'ont rien fait que je ne fisse.* Les victoires du comte Suworow doivent

enflammer l'imagination des jeunes guerriers : Ses travaux offrent aux militaires de tous les âges et de toutes les nations des leçons rares et précieuses.

Nous n'avions encore aucun ouvrage qui pût donner une idée exacte des dernières guerres des Russes contre les Prussiens, les Turcs et les Polonais. Ces évènemens ont changé la face de l Europe ; ils ont eu sur nos destinées, une grande influence : et nous en avons à peine été informés par des relations de gazettes. Les diplomates et les militaires ne peuvent faire un pas sans avoir consulté les mœurs et le génie des nations qui ont offert des tableaux d un si grand intérêt ; on a cependant méconnu à cet égard des vérités importantes ; et c'est à une telle ignorance qu'il faut sur-tout attribuer les fautes que l on a commises.

Le caractère belliqueux des peuples du Nord se montre à chaque page de ces mémoires ; ce sont encore les hommes qui accablèrent l'empire romain : ils peuvent jouer le même rôle sur la scène du monde ; nous marchons chaque jour à l accomplissement des paroles prophétiques de Jean - Jacques, et il est impossible de prévoir où le torrent doit s'arrêter.

HISTOIRE

DES CAMPAGNES

DU C^TE. DE SUWOROW.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Entrée du comte de Suworow au service. Sa première campagne contre la Prusse, dans la guerre de sept ans.

DEPUIS qu'il existe un systême politique, l'histoire s'empare de tous les 1741. faits qui peuvent classer les hommes utiles à leur pays ; et de ce nombre sont plus que jamais les héros, les grands capitaines, les généraux consommés

dans l'art de la guerre, et nous oserons
1741. dire pour Suworow dans l'art des victoires. Une telle célébrité fera remonter, sans doute avec plaisir, à son début dans cette brillante carrière.

Ordinairement en Russie les jeunes
1742. gens de qualité sont inscrits de très-bonne heure, quelquefois même dès leur naissance, dans un des régimens des gardes; ils entrent ensuite en activité de service, vers leur seizième année, et souvent alors ils sont déjà arrivés par ordre d'anciennetés, au grade d'officiers des gardes. Mais le comte de Suworow ayant été destiné à la robe, ne profita point à cet égard des avantages de sa naissance; et après avoir triomphé de la volonté de son père, il eût encore à surmonter tous les dégoûts des derniès grades. D'abord fusilier dans les gardes de Seimonow, ce n'est qu'en 1749 qu'il fut nommé sous-officier, après avoir été deux ans caporal, et ainsi de deux ans en deux ans, il parvenoit à un nouveau grade. Etant sergent, il fut employé comme courier en

Pologne et en Allemagne. Ce n'est qu'en
quittant le régiment des gardes, qu'il 1754.
obtint le premier brevet de lieutenant
d'armée. Il eut à quelque tems de là,
l'entreprise des vivres sous ses ordres, 1756.
fut ensuite nommé lieutenant de l'auditeur-général ; puis commandant de Mémel, en qualité de lieutenant-colonel. Rien ne prouve mieux que le zèle qu'il manifesta dans ces premières fonctions, combien la nature est impérieuse dans les goûts qu'elle imprime.

Le prince Wolgonski, et le général
en chef, comte de Fermor, sous les or- 1759.
dres desquels Suworow fit sa première campagne, ne tardèrent pas à le distinguer, non qu'il eût eu occasion de laisser percer ses talens naissans ; mais servant comme plus ancien officier de jour près du général, il montra à la bataille de Kunnersdorff, et à la prise de Berlin par Tottleben, cette ardeur, cette détermination qui l'ont toujours caractérisé depuis, et qui dès-lors lui méritèrent la confiance du comte de Fermor.

Il fut mis en activité les années sui-

vantes sous le général Berg, dans les
1761. troupes légères destinées à couvrir la retraite de l'armée russe sur Breslau; ce fut au village de Reichenbach à peu de distance de Breslau, que Suworow attaqué par le général Knobloch, à la tête d'un corps considérable de Prussiens, remporta sa première victoire. On admira sur-tout le parti qu'il avoit su tirer de son artillerie, qui mit le feu à un grand magasin de fourrages, et fit sauter plusieurs caissons de poudre.

A peine ce corps de troupes légères eut-il pris position entre le grand et le petit Wanderins, à un mille et demi de l'armée prussienne, que le roi Frédéric le Grand se décida à faire attaquer les Russes vers le couvent de Wallstadt, sur lequel ils devoient marcher; mais à la pointe du jour ceux-ci le gagnèrent de vîtesse, et les bataillons carrés, le feu roulant des Prussiens, ne purent empêcher les Russes de s'emparer des environs du couvent, d'y établir leur camp, de s'y retrancher.

Laudon s'étant avancé avec trente es-

cadrons, le roi le fit attaquer par les dragons de Finkinstein; sa majesté remporta un avantage marqué, fit un grand nombre de prisonniers, mais elle perdit beaucoup de monde. Vers le soir les Prussiens établirent leur camp à un demimille des Russes, appuyant leur gauche au couvent de Walstadt, ce qui mettoit les avant-postes des troupes légères (russes) fort à l'étroit. Suworow et Tékelly convinrent de s'étendre, d'attaquer avec un feu roulant les plus forts piquets des Prussiens; et dans la journée, ils gagnèrent autant de terrain qu'il leur en falloit. Le lendemain, après différentes escarmouches, ils s'emparèrent encore du couvent, malgré l'artillerie qui le défendoit; mais peu de jours après, les Prussiens le reprirent, et y mirent une forte garnison. 1761.

Suworow, dans son début, se trouvoit aux prises avec l'armée que Frédéric commandoit en personne; et en jugeant des hasards de la guerre par les revers de ce prince, il apprenoit aussi, par son art dans les moyens de stimuler

ses troupes, quelles sont les resssources
1761. d'un homme de génie.

Le roi, après avoir reporté son armée dans sa première position, marcha sur Schweidnitz, où, contre son usage, il se retrancha fortement. Les Impériaux étoient en possession de Liegnitz ; à la gauche de cette place étoit campée l'armée russe, et celle de Laudon s'étendoit par la gauche des Russes, jusqu'à Liegnitz au moyen d'un corps détaché. Ainsi le roi se trouvoit enveloppé dans ses retranchemens.

Dans cette position, il étoit naturel que Frédéric craignît d'en venir aux mains, et que les Russes le desirassent. Suworow attaqua avec un foible détachement de Cosaques de Krosnochoki, un piquet de hussards prussiens posté sur une colline ; l'avantage du terrain et du nombre étoit pour eux ; cent contre soixante, ils repoussèrent deux fois les Russes ; mais à la troisième attaque, Suworow se rendit maître de la hauteur, les Prussiens se dispersèrent. Alors il découvrit au loin dans le vallon les hus-

sards noirs et jaunes qui pouvoient le tourner, et ce ne fut qu'après deux heures d'attente qu'il reçut le renfort de deux régimens de Cosaques, composés ordinairement de cinq ou six cents hommes chacun. Le jour baissoit, les Prussiens rentrèrent dans leur camp; pendant la nuit, les Russes s'emparèrent du terrain; et malgré les escarmouches qui se renouveloient fréquemment, ils s'y maintinrent. Un jour Suworow attaqua de si près les retranchemens, dont les hussards jaunes et noirs furent repoussés avec perte, qu'il voyoit très-distinctement les tentes du quartier-général du roi. 1761.

Il se présentoit souvent (comme dans toutes les armées heureuses) des déserteurs ennemis. Un sergent, échappé du camp de Schweidnitz, assuroit que la place étoit encore approvisionnée pour trois mois en pain et en fourrages. Soit que Suworow supposât Frédéric assez adroit pour l'avoir envoyé faire un faux rapport, soit qu'il devinât qu'en tout état de chose, sur cet exposé le feld-maréchal

Butturlin ne voudroit point attaquer, il
1761. pressa le général Berg de retenir ce sergent au camp; mais l'usage étant de faire passer les déserteurs au quartier-général, Berg ne crut pas devoir prendre sur lui, une supercherie qui pouvoit décider d'une si grande résolution; et la destinée des héros, comme celles des autres hommes, tient souvent à si peu de chose, que le grand Frédéric dut peut-être son salut à cette candeur du général Berg. En effet, ainsi que l'avoit prévu Suworow, le maréchal renonça à toutes ses dispositions, et le 29 août il alla camper derrière Liegnitz, sous prétexte qu'il manquoit de fourrages verts. Laudon, de son côté, aussi affligé que Suworow, se vit à regret obligé de reprendre son ancienne position.

Dans le courant du même été, le comte de Romanzow, fit le blocus de Colberg. Le roi, pour dégager cette place, détacha le général Platen à la tête de dix à douze mille hommes, avec ordre de diriger sa marche de Silésie par la Pologne, pour aller détruire les ma-

gasins des Russes. Le brigadier Tschèrepow qu'il rencontra, se défendit avec mille hommes pendant deux heures contre ce corps, qui à la fin l'enfonça. Il fut fait prisonnier avec les 800 hommes qui lui restoient; on les conduisit tous à Custrin. 1761.

Pendant ce tems le maréchal Butturlin, faisoit faire aux troupes légères une marche rétrograde, dans laquelle deux jours perdus étoient si bien ménagés, que dès le troisième les Russes pouvoient atteindre le général Platen. Suworow marchoit à l'avant-garde sous les ordres du général Berg; par cette marche forcée, il coupa le général Platen, et tous les grands magasins de Posnanie furent sauvés. Il restoit à retarder, et à inquiéter la marche de Platen sur Colberg: et Berg le fit avec assez de succès, pour le forcer de se porter en Poméranie, par la rive gauche de la Warta. Les Russes s'arrêtèrent sur la rive droite, et multiplièrent les obstacles sur la route de l'ennemi.

C'est-là, que Suworow, à la tête de

1761. cent Cosaques, du régiment de Durowérow, fit le premier essai de ces étonnantes marches, qui lui sont devenues si familières. Après avoir passé la Netze à la nage à Driesen, il fit six milles dans la nuit pour se rendre à Landsberg sur la Warta. A peine arrivé, il étoit déjà dans la ville, ses madriers avoient enfoncé les portes; deux détachemensde hussards, surpris, étoient prisonniers, et la moitié du pont sur la Warta étoit brûlé. Lorsque Platen arriva, il jeta ses pontons, et fit passer, à l'aide des bateaux, le bataillon des grenadiers d'Arnim. Il marcha ensuite de Landsberg à Colberg par Régenswalde. Suworow destiné à l'inquiéter dans sa route, le suivit avec trois régimens de hussards et sept régimens de Cosaques; à la sortie d'un bois, il enfonça ses flanqueurs de droite, et fit environ 200 prisonniers. Ces petites attaques, ces escarmouches, se renouvelèrent sans cesse jusqu'à la rivière de Réga, où le prince Dolgorucki, détaché de l'armée de Silésie, étoit déjà arrivé par Arens-

walde sur la rive opposée, en faisant des marches encore plus fortes que celles de Platen. Les uns et les autres se dirigeoient vers Colberg; mais Suworow se trouvant à une assez grande distance du corps principal, rejoignit le général Berg à Stargard. 1761.

Le major Welitsch, qui couvroit un petit magasin des Russes à Corlin, avec quelques centaines d'hommes, fut attaqué par un si grand nombre, qu'après une vigoureuse défense, il succomba; le général Platen touché de sa bravoure, lui fit un très-bon accueil, et traita à merveille tous les prisonniers; mais il ne put empêcher le prince Dolgorucki de faire sa jonction un peu avant le comte de Romanzow. Celui-ci chargé de bloquer Colberg, ayant reçu des renforts considérables, se maintint dans sa position, malgré les ordres du maréchal de Butturlin, qui portoient d'abandonner le blocus, et de prendre ses quartiers d'hiver, à cause de l'arrière saison. Le motif, sans doute, permettoit cette sorte d'obstination, qui contraignit le roi, à

1761. détacher encore un troisième corps, sous les ordres du général de Schenkendorf.

Le 16 octobre, les Prussiens s'étendirent en différens détachemens, depuis les environs de Stargard, jusqu'à cinq milles de distance. Le lieutenant-colonel Tékelly faisoit face à un de ces détachemens, avec quelques escadrons de hussards et de Cosaques. Le colonel Médem le joignit en hâte avec un escadron de dragons de Twer, et Suworow fut chargé de l'attaque.

Avant la pointe du jour, les Cosaques tombèrent sur un village occupé par de l'infanterie, et s'en rendirent maîtres. Le détachement prussien étoit assez près de là dans une plaine. Suworow sortit du bois par un chemin couvert, et malgré les batteries de l'ennemi, dès qu'il put se déployer, le colonel Médem tomba le sabre à la main avec son escadron sur le bataillon prussien, tandis que les troupes légères l'attaquoient par son flanc gauche, et le rejetoient dans un marais, où Suworow lui-même manqua de rester

avec son cheval. Après une vigoureuse résistance, tout ce qui n'étoit pas tué, fut fait prisonnier. Le général Berg, arrivant vers la fin du combat, emmena tout son monde vers Stargard, et Suworow resta à l'arrière-garde ; le point le plus près de l'ennemi étoit toujours Losren. 1761.

Bientôt il découvrit sur les collines, différens partis prussiens, qui s'avançoient vers lui ; quoiqu'il n'eût qu'une poignée de monde, il risqua d'attaquer les dragons sur les deux ailes, les fit ployer, se rendit maître de deux pièces de canon, et leur prit une vingtaine d'hommes. Se trouvant ensuite entouré par l'ennemi, il fallut se faire jour en abandonnant ses canons, mais non pas ses prisonniers. En ce moment Tékelly, qui n'étoit pas encore parti, accourut à son secours avec quelques escadrons de hussards, et trois régimens de Cosaques. Le combat se rengagea encore pendant une heure, et les Prussiens perdirent dans cette journée environ mille hommes, tant tués que prisonniers, par-

mi lesquels se trouvoit le commandeur
1761. Podscharli, major.

Le nombre des troupes retranchées sous Colberg montoit à trente-cinq mille hommes, et malgré les abondantes provisions de la place, elle étoit bloquée depuis si long-temps, que l'approvisionnement ne pouvoit tarder à devenir insuffisant. En conséquence, le général Platen partit à la fin d'octobre avec douze mille hommes, pour aller se ravitailler à Stettin, laissant en arrière trois mille hommes dans Troppau, sous les ordres du général Knobloch. De son côté, le général Berg détacha le colonel Schetschetnew avec deux régimens de cavalerie, des hussards et des Cosaques, dans la vue de barrer le chemin à Platen.

Le corps de Romanzow, au moyen des troupes que Dolgorucki lui avoit amenées, étoit aussi considérablement augmenté que celui des Prussiens. Respectivement les avant-postes s'attaquoient, s'enlevoient des redoutes, des batteries, sans qu'il en résultât rien de décisif.

Platen et Berg se rencontrèrent en deçà de la Réga. Les Russes tournèrent le flanc des Prussiens à toutes brides, mais à un quart de mille en avant, ils donnèrent dans un terrain marécageux, dont ils eurent beaucoup de peine à se tirer; les dragons, les hussards les poursuivoient ; cependant ils atteignirent l'autre côté du marais, et tout-à-coup faisant volte face, ils y précipitèrent l'ennemi, et lui prirent beaucoup de monde. 1761.

Le corps principal des Russes étoit encore à une assez grande distance, de l'autre côté de la Réga ; le régiment de dragons de Finkenstein trouva à quatre cents pas sur la gauche du village un passage facile, et s'arrêta en deçà de la rivière. Les armées se trouvoient séparées par une petite colline de quelques toises de hauteur. Le premier escadron des Prussiens étoit en face. Suworow avec deux cents hussards, les tourna par un chemin creux, qui étoit sur leur gauche, et les attaqua le sabre à la main; cet escadron riposta par une décharge

1761. de carabine : l'affaire s'engagea et devint très-chaude ; mais les Prussiens furent enfin repoussés, malgré le feu de quelques-uns de leurs bataillons, qui étoient de l'autre côté de la rivière. Pendant ce temps, le corps russe s'avançoit ; mais aux approches de la nuit, les Prussiens retournèrent dans leur camp.

Suworow alla jouir de ses premiers succès avec son premier ami, le général Fermor, dans le voisinage d'Arenswalde. Beaucoup de grands capitaines ont allié l'amour et la guerre, mais Suworow a toujours fait marcher de front la gloire et l'amitié. Fermor pour gage de la sienne lui accorda le renfort qu'il desiroit, et le devoir les sépara.

Comme tout prend un caractère de singularité pour certains hommes, il survint un orage effroyable pendant lequel Suworow, accompagné de deux Cosaques, s'égara dans le plus épais du bois, perdit son guide, et fut donner le lendemain presque dans le camp prussien, à trois milles de Golnau. Quoique le danger lui parût imminent, il n'en

tira pas moins parti de cet accident, pour faire une reconnoissance, dont il recueillit ensuite un grand avantage; et en retournant sur ses pas, il retrouva son corps qui n'étoit qu'à un demi-mille des Prussiens. 1761.

A peine avoit-il eu le tems de changer de linge, qu'il fallut se mettre en bataille. Le prince Wolgonski s'approchoit avec deux régimens de cuirassiers; le lieutenant comte Panin étoit détaché avec trois bataillons, par le général Fermor, et lui-même les suivoit avec une escorte.

Vers midi, le colonel de la Motte Courbière, commandant l'avant-garde du général Platen, s'avança dans une large plaine ressemblant à un marais, depuis que l'orage l'avoit inondée. Deux bataillons, et environ dix escadrons de hussards et de Bosniaques, formoient cette avant-garde. Elle culbuta d'abord les hussards russes, et fit prisonnier le lieutenant-colonel Fukur. Six escadrons de grenadiers à cheval suivoient les hussards, Suworow les atteignit au galop,

1761. les rangea en lignes, et, malgré la décharge continuelle des canons à mitraille, il attaqua le bataillon carré qu'avoit formé Courbière. Le feu des Prussiens étoit foible, parce que leurs armes étoient encore humides ; ils furent promptement enveloppés, et réduits à mettre bas les armes.

Suworow, sans perdre un instant, ralliant aussitôt ses hussards, fondit avec eux et un parti de Cosaques, sur la cavalerie prussienne, et fit plus de huit cents prisonniers, au nombre desquels se trouvoient quarante officiers et le commandant des Bosniaques. Fukur en même-tems recouvra sa liberté, il avoit reçu quelques blessures des Cosaques qui ne l'avoient pas reconnu. Suworow prit aussi la plupart des dragons fourrageurs qui devançoient Platen, dont le corps étoit encore à un quart de mille en arrière. Ses hussards avoient beaucoup souffert, mais ses grenadiers ne perdirent que cinquante hommes.

Platen à cette nouvelle fit volte-face, marcha par les bois sur Golnau, tra-

versa la ville, dans laquelle il ne laissa que peu d'infanterie, et alla camper de l'autre côté. Dès la pointe du jour, les Russes canonnèrent la porte, qui étoit fortement barricadée en dedans. Suworow s'avança sous le feu, vivement nourri des Prussiens, avec trois bataillons dont un de grenadiers et deux de fusiliers; il eut son cheval tué sous lui, et resta à pied tandis qu'on s'efforçoit d'enfoncer la porte. Ce fut le lieutenant Tauberin qui découvrit que la petite porte n'étoit fermée qu'avec une baïonnette qu'il arracha; les grenadiers pénétrèrent par-là dans la ville, et firent main basse sur la garnison, en poursuivant ce qui s'échappoit jusques de l'autre côté du pont, en face du camp des Prussiens. Suworow vouloit aller plus avant, quand plusieurs des siens lui crièrent de se retirer; Tauberin se trouvoit seul à côté de lui, lorsqu'au même instant il fut atteint par le ricochet d'un coup à mitraille venant des batteries prussiennes. Heureusement la blessure n'étoit point mortelle; ce n'é- 1761.

1761. toit qu'une contusion qu'il bassina lui-même avec de l'eau-de-vie, en attendant le chirurgien. Son intention n'étant point de garder la ville si près du camp ennemi, il ordonna la retraite, et les Russes retournèrent en corps dans leurs places.

Le général Berg, avant de rentrer à Stargard, où étoit ordinairement son quartier-général, se dirigea sur Treptow où Knobloch étoit bloqué avec trois mille hommes des corps de réserve par Romanzow, auquel cette marche l'engagea à se rendre prisonnier; le colonel Médem étant tombé malade fut se reposer sur la Vistule, et Suworow eut le commandement de son régiment de Twer.

Platen de son côté étoit allé par Damm à Stettin. Les autres troupes de Colberg étendirent de nouveau de forts détachemens d'observations, que Berg ne tarda pas à attaquer; Suworow chargé du commandement de la seconde colonne, marcha droit à Naugarten, où deux bataillons postés dans un village

avec le reste des dragons de Pomenki, ne pouvoient opposer qu'une foible ré- 1761.
sistance ; en effet, après avoir attaqué en deux lignes avec intervalles, il se fit jour à travers les dragons, chargea le bataillon du prince Ferdinand, lui tua beaucoup de monde, et fit plus de cent prisonniers, la plupart d'une naissance distinguée. Les Prussiens faisoient un feu si vif de l'intérieur des maisons, qu'on fut obligé de sonner l'appel, pour se retirer par la droite sur une colline. Suworow avoit encore eu un cheval tué sous lui ; il avoit aussi perdu beaucoup de monde, mais il regrettoit particulièrement le major Erdmann. Il craignoit aussi d'avoir perdu une trentaine de dragons et un officier du régiment de Twer, qu'il avoit envoyés en fourrage, à peu de distance de Régenwalde, lorsque tout-à-coup ils reparurent. Les Prussiens les avoient coupés, mais le brave officier s'étoit fait jour ; il ne lui manquoit que six hommes, et il amenoit quelques prisonniers.

On étoit à la fin de novembre, il fai-

soit un froid très-vif; les routes étoient
1761. jonchées de Prussiens gelés. Ils n'étoient presque vêtus qu'en toile, les marches forcées avoient usé leurs habillemens. Au contraire, les Russes avoient conservé leurs vêtemens chauds, et ils perdoient moins de monde; peut-être aussi l'habitude d'une température plus froide, les rendoit-elle moins sensibles.

On surveilloit le retour de Platen, qui enfin parut avec un convoi considérable, en vivres de toute espèce; mais il marchoit en corps d'armée, il étoit impossible de le rompre; on ne pouvoit que s'avancer sur la même ligne pour le harceler. Respectivement, chacun s'approcha ainsi de Colberg. Suworow prit poste à l'aîle gauche de l'armée du comte de Romanzow, avec ses dragons et ses grenadiers. Platen s'empara d'une colline voisine le premier décembre; et comme la cavalerie russe avoit mis pied à terre à cause du froid, il la fit prendre en flanc par son artillerie, de manière à forcer les grenadiers de s'éloigner; cependant ils se tinrent à proxi-

mîté des dragons, qui ne bougèrent pas de leur place. 1761.

Le front des Russes étoit couvert par un fossé profond que la nature avoit creusé, et que la neige remplissoit; ils ne pouvoient ni attaquer, ni être attaqués. Il y avoit de l'autre côté du fossé une redoute que le lieutenant-colonel Stakelberg occupoit avec quatre compagnies de grenadiers. Trois bataillons prussiens lui donnèrent l'assaut : on les repoussa; mais ils furent bientôt remplacés par trois autres bataillons qui s'avançoient sur deux lignes; ceux-ci escaladèrent les remparts, et Stakelberg fut fait prisonnier avec ses grenadiers. Les Prussiens les emmenèrent avec deux pièces de canon, et abandonnèrent la redoute.

Platen n'ayant pu réussir à faire pénétrer ses charriots de vivres dans Colberg, se retira la nuit avec tout son corps à Treptau, et il perdit encore beaucoup de monde par la gelée. Les deux bataillons de Schenkendorf, qui étoient aux avant-postes, souffrirent, à

1761. eux seuls, une perte de six cents hommes.

Le lieutenant-colonel de Heyde, commandant de Colberg, étoit tellement au dépourvu, qu'il refusa des vivres au prince Eugène de Wurtemberg, qui fit sa jonction avec Platen, et il ne resta plus de Prussiens sous la place. De 35,000 hommes ils se trouvoient réduits à 10,000, que Platen conduisit et maintint dans ses quartiers d'hiver en Saxe.

Le corps léger des Russes côtoyoit les Prussiens dans leur marche. Suworow attaqua l'arrière-garde, mais il se rencontra encore un marais qui n'étoit point gelé, dans lequel les chevaux s'enfonçoient, quand l'infanterie ennemie pouvoit s'y tenir; il fut trop heureux de s'en tirer sans beaucoup de perte; et de même pendant toute cette route, il y eut quelques escarmouches, mais rien d'important. Berg avoit jeté quelques grenades dans Stargard, la nuit du départ de Platen, sans lui causer aucun dommage. Le 16 décembre,

le colonel Heyde s'étoit rendu comme on a vu au comte de Romanzow, et la campagne finit ainsi. 1761.

Le comte de Romanzow resta en Poméranie avec le corps léger, et le comte Fermor prit ses quartiers d'hiver sur la Vistule, avec le reste des troupes.

Le 16 mars, le prince Wolgonski, et le duc de Bevern, gouverneur de Stettin, convinrent de l'armistice connu, qui fut suivi d'un traité de paix entre la Prusse et la Russie, le 5 mai de la même année.

Alors les généraux purent se voir, et le duc de Bevern reçut à Stettin le général Berg, avec son état-major, d'une manière à-la-fois amicale et splendide; il lui fit voir avec détails sa forteresse, ses ouvrages extérieurs, et lui témoigna toute la considération due à un homme d'un mérite aussi distingué. Dans la carrière des armes, on n'a pas de meilleurs juges que ses ennemis, et les deux armées se devoient des éloges réciproques. 1762.

Le colonel Médem étant revenu à son

régiment de Twer, le comte Suworow
1762. eut le commandement de celui d'Archangelgorod. Le comte Romanzow le présenta ensuite à la promotion générale, comme encore plus propre au service de la cavalerie, pour lequel il lui avoit reconnu des connoissances particulières, quoique son talent fût applicable à toutes les armes. On ne sait pourquoi Catherine II, la souveraine la plus attentive à classer les hommes d'après les indications de l'esprit et du caractère, se borna à nommer Suworow colonel d'infanterie : d'ailleurs elle y mit toute la grâce, dont elle savoit embellir la faveur, car elle voulut qu'il se vît écrit de sa main. Ce fut sa récompense de la nouvelle du retour des troupes, que le comte Panin l'envoya porter à Pétersbourg, avec une lettre de recommandation particulière pour l'impératrice. Si sa première campagne l'avoit fait distinguer entre mille autres, on voit que tous les témoignages de la dernière, ne pouvoient être ni plus marquans, ni plus honorables pour lui.

CHAPITRE SECOND.

Le comte de Suworow devient Brigadier. Campagne contre les Fédérés de Pologne.

La nomination du comte de Suworow (en août 62) au régiment d'Astrackan, qui se trouvoit en garnison à Pétersbourg, étoit déjà une distinction, et peut-être fut-ce aussi le motif secret qui détermina Catherine à le laisser dans l'infanterie. A cette époque, qui étoit celle de son couronnement à Moskou, elle avoit encore besoin de quelqu'un de confiance à la tête d'un corps qui restoit à Pétersbourg ; et en effet, non-seulement elle honora Suworow de commissions particulières pendant son absence ; mais à son retour le régiment d'Astrackan, devant faire place à celui de Suzdal, qui étoit de plus de mille hommes, elle donna encore à Suworow le commandement de celui-ci, en le chargeant de l'exercer 1762.

1762. aux nouvelles manœuvres. Dès l'automne de l'année suivante, elle honora de sa présence la revue de ce corps, admit les officiers à lui baiser la main, et chaque soldat reçut un rouble (1) de gratification. Cette magnificence n'est pas toujours possible; mais la volonté, ou le regret qu'expriment les manières dignement accortes, enchaîneront toujours les armées.

Catherine n'avoit besoin que de se faire connoître, pour se faire aimer. La troisième année de son règne, on établit

1765. un camp d'environ trente mille hommes, dans la superbe plaine de Czarcosélo, en vue de ce magnifique palais fait pour donner aux plus simples des humains, une idée de la majesté qui y repose. L'impératrice commandoit en personne la division de Saint-Pétersbourg, et le comte Panin la division de Finlande. Suworow appelé à ce camp, y figura parmi les troupes légères, et eut encore l'honneur distinctif de voir choisir son second

(*) Sept livres de France.

bataillon sous les ordres de Ballabin, son lieutenant-colonel, pour couvrir le quartier-général de l'impératrice et fournir le piquet de garde nécessaire. Son régiment étoit alors en quartier à Ladoga où il retourna.

1765.

Depuis ce moment il ne lui arriva rien de marquant jusqu'au commencement de la guerre des Confédérés de Pologne.

C'est alors qu'il fut fait brigadier, et envoyé en toute hâte sur les frontières de ce royaume, en novembre, pendant la plus mauvaise saison. Pour commencer à former son régiment aux fatigues inséparables de la guerre, il prit la route de Ladoga à Nowogorod, ville que les Suédois avoient laissée dans le plus mauvais état, et qu'on n'avoit point réparée. On devine que cette route étoit la plus courte : il passa différens ponts, traversa des fleuves, des marais à moitié gelés; fit un trajet de mille verstes, dans le court espâce d'un mois, et cependant ne perdit que quelques hommes, aux environs de Smolensko.

1768.

Le corps envoyé en Pologne sous les
1768. ordres du lieutenant-général Nummer, étoit composé de quatre régimens d'infanterie, et de deux régimens de cuirassiers. Deux brigadiers commandoient en second chacun une brigade, et Suworow avoit la sienne. Il employa l'hiver à exercer son régiment : avec les ames actives il n'y a jamais de momens perdus. Il le faisoit tirer à la sible, charger à la baïonnette dans l'obscurité, et le préparoit sur-tout aux marches, et aux surprises de nuit.

Vers l'été de 1769, le général Nummer avança sous Orsa, et le comte Suworow le précéda de quelques jours avec l'avant-garde, composée d'un escadron de cuirassiers, d'un escadron de dragons et de son régiment de Suzdal. Il avoit partagé le tout en quatre bataillons, et il passa ainsi trois semaines sous Orsa, où le commandant en chef s'étoit retranché.

Arrivé dans la contrée de Minski, il y eut quelques troubles à appaiser; Suworow y resta peu, il fut détaché à Varsovie, avec son régiment, et deux esca-

drons de dragons, qu'il sépara en deux colonnes pour faciliter sa marche. Toute son infanterie fut placée sur des voitures de paysans, la baïonnette au bout du fusil, pour être prête à tout en cas de surprise. Les dragons alloient de même par moitié sur des charriots, pour ménager leurs chevaux : les deux colonnes firent ainsi, l'une quatre-vingts milles d'Allemagne, l'autre à-peu-près cent; et en douze jours elles arrivèrent au faubourg de Prague, devant Varsovie. 1768.

En traversant la Lithuanie, Suworow prouva, que non-seulement il possédoit le savant art des marches, mais qu'au talent de la guerre, il savoit unir l'esprit conciliateur, car il éteignit beaucoup de dissentions. Son premier exploit fut de surprendre la nuit, les hulans de Péliack et de Korsiki, campés aux environs de Brzescie. Il fit braquer un canon, contre la porte du quartier des deux chefs, tandis qu'il tenoit son infanterie au corps de réserve; et sans effusion de sang, il sépara ces deux régimens de la Confédération, sous parole

d'honneur, signée des deux colonels, et
1768. de la majeure partie des officiers.

Il s'élevoit dans ce malheureux pays, une quantité de petites guerres partielles, qui ruinoient les habitans, sans pouvoir influer sur aucune décision. Le comte Weimarn, ayant obtenu le commandement général de la Pologne, fit appeler Suworow la nuit, pour l'avertir que de nouveaux troubles étoient prêts d'éclater dans Varsovie même, par la marche du maréchal Kotelupowski qui s'avançoit en rebelle, tant par terre, que sur la Vistule, avec plus de huit mille hommes. L'examen des faits, la reconnoissance des diverses positions, ne pouvoient être remis à un esprit p us juste, ni à une ame plus ardente. Suworow partit aussitôt avec du canon et une partie de ses troupes légères. Quand il eut fait à-peu-près un mille, sur la rive gauche de la Vistule, il profita d'un endroit guéable pour traverser le fleuve; et de l'autre côté il rencontra Kotelupowski, le battit et lui fit quelques prisonniers, qui déclarèrent que le maré-

chal n'avoit qu'un corps de trois à quatre cents hommes; Suworow en tira des ex- 1768.
plieations plus importantes sur le nombre effectif des prétendus Confédérés; il fit une liste de toutes les parties de leurs troupes, des lieux où elles se trouvoient, et des noms de leurs chefs. Précaution digne du guerrier le plus consommé !

On ne tarda pas à savoir que les deux Pulawski, réunis à d'autres maréchaux, étoient en Lithuanie, avec dix mille Confédérés. Suworow toujours prêt à voler au combat, se mit en marche avec un détachement composé de ses meilleures troupes, et quelques pièces d'artillerie légère ; il se rendit par des marches forcées à Brzecsie, où il laissa une partie de son monde pour s'y appuyer, et marcha le reste de la nuit. A l'aube du jour il rencontra une patrouille de cinquante carabiniers, que le colonel Roenne, envoyoit à la découverte sous les ordres du comte Gastelli, capitaine de cavalerie. Il prit cette patrouille avec lui; elle lui confirma que les Confédérés

1768. étoient côtoyés par le colonel Roenne à la tête de deux mille hommes, et par le lieutenant-colonel Drewit, qui en commandoit quinze cents.

Vers midi, après une marche de trois mille, Suworow s'approcha des Confédérés; ils étoient enfoncés dans le bois, avec un seul corps de cavalerie. Le comte pénétra par deux défilés, arriva jusqu'au marais, où étoit un pont protégé par le feu de deux pièces de canon, la seule artillerie des ennemis; l'infanterie le passa un peu plus rapidement; mais elle affronta le danger avec sa valeur ordinaire, essuya quelques pertes, et à l'instant ayant le bois à dos, elle fit face aux lignes des Confédérés rangées en demi-cercle dans une plaine: c'étoit là leur centre, et les Russes se trouvoient enveloppés.

Suworow, à la tête de cinquante dragons, fondit sur l'artillerie; malheureusement ses dragons lâchèrent pied, il resta seul un moment; mais les Fédérés au-lieu de faire jouer la batterie, retirèrent leurs canons, en signe qu'ils vou-

loient les sauver, et ils y réussirent; à l'instant même, ils attaquèrent l infanterie russe de front, avec la plupart des escadrons. Elle étoit si bien exercée au feu, qu'elle se défendit de manière à les faire plier, et à leur tuer beaucoup de monde; mais ils revinrent à quatre reprises, rengager le combat avec de la cavalerie fraîche. Ils furent maltraités par le feu à cartaches. Le comte de Castelli poursuivit chaque fois les fuyards avec ses carabiniers; il en sabra un grand nombre, et se distingua particulièrement. Pulawski l'aîné, le meilleur maréchal des Confédérés, crut pouvoir l'attaquer presque corps à corps; Castelli lui tira un coup de pistolet dont le maréchal mourut le lendemain. 1768.

Il ne pouvoit se rencontrer une occasion périlleuse, dans laquelle Suworow ne donnât de nouvelles preuves de sa présence d'esprit et de l'excellence de son jugement. Son major de jour, s'étant avisé de crier qu'on étoit coupé, il le fit arrêter sur-le-champ pour le punir soit de son ignorance, soit de ses inten-

1768. tions: En effet, les Russes ayant derrière eux des Cosaques dispersés, ils ne pouvoient être pris à dos à cause de l'épaisseur du bois: les Confédérés ne vouloieut pas même mettre pied à terre pour combattre ; d'ailleurs le corps d'armée formoit à peine la moitié du nombre qu'on avoit annoncé.

Leurs lignes étoient peu en avant du village d'Orchoba ; la nuit approchoit ; Suworow qui vouloit en finir, fit jeter quelques grenades dans le village qu'on vit bientôt en feu, et en même-tems son infanterie chargea l'ennemi la baïonnette au bout du fusil ; l'avantage fut tel, que les Confédérés se retirèrent en désordre à travers les flammes du malheureux village, mais avec d'autant plus de vîtesse, qu'ils n'avoient point d'infanterie. La cavalerie russe en les poursuivant l'espace d'un demi-mille, rencontra le foible régiment de Pimski, réduit à une centaine d'hommes, qui mirent pied à terre pour se battre derrière les haies, et qui furent presque tous hachés ou faits prisonniers. Pendant

ce tems, Suworow faisoit faire un feu bien nourri dans le bois, pour que l'écho 1768. leur causât encore plus de frayeur : on voit que les grandes ressources ne lui font jamais négliger les petits moyens. L'ennemi néanmoins essaya de se rallier à quelque distance devant lui, mais ce ne fut que pour se retirer entièrement. Sa perte étoit d'environ mille hommes, au nombre desquels se trouvoient plusieurs officiers et une centaine de prisonniers, qu'on transporta à Varsovie. Suworow ensuite dirigea sa route sur Lublin, et se fit suivre par le détachement qu'il avoit laissé à Brezcie.

Lublin peut être regardé comme le point central de la Pologne et de la Lithuanie, c'est ce qui détermina le comte à choisir cette ville pour y établir des cantonnemens, quoique ce ne fût pas une place de défense. Les murs étoient en ruine ; on n'avoit fait aucune réparation au château-fort, depuis que Pierre I, Charles XII, les rois Auguste et Stanislas l'avoient assiégé, pris et repris tour-à-tour. Suworow se fixa

de préférence dans les faubourgs,
1768. qui, pour la plupart, étoient assez fortifiés. La même raison le détermina à établir des postes de communication avec Cracovie et Sandomir : quelquefois aussi, il mit garnison à Opatow, qui est également de l'autre côté de la Vistule ; mais son artillerie et ses dépôts restèrent toujours à Lublin, d'où il envoyoit sans cesse des partis de tous côtés. Pultava, Urschentowa, Zawitschowost, Sandomir lui offroient des passages commodes sur la Vistule ; et pendant les trois ans qu'il resta en Pologne, il conserva cette position.

Son corps fut renforcé du surplus de son régiment qui revint de Prague, de deux compagnies du régiment de Narva, des carabiniers de Pétersbourg, et du troisième régiment des cuirassiers ; mais il n'avoit en totalité que cent Cosaques.

L'armée qui étoit en Pologne devoit
1770. avoir quatre généraux-majors ; Suworow en qualité de brigadier se trouvoit du nombre, et il fut effectivement avancé au grade de général-major.

Vers le mois d'avril, le comte passa la Vistule à Zawitschowost dans l'intention d'attaquer Moschinski, colonel de Sandomir. Il avoit avec lui deux compagnies de fusiliers, deux escadrons de carabiniers, cinquante Cosaques et deux pièces de canon. Il marchoit ainsi dans l'obscurité de la nuit sur Clementow, lorsqu'une carabine partit par hasard. Mais la fortune est si constamment dans ses intérêts, que ce coup qui pouvoit lui nuire servit à lui donner des guides sûrs. Plusieurs paysans éveillés, et surveillans comme on l'est en tems de guerre, sortirent, et lui découvrirent qu'il étoit tout près des Confédérés, dont il se croyoit encore bien loin. 1770.

Vers la pointe du jour, il rencontra l'ennemi près d'un bois; les Confédérés étoient déjà à cheval, au nombre d'environ mille hommes, formés par escadrons en échiquier. Suworow s'avança sur eux avec les carabiniers, qui firent imprudemment feu, quoique cela leur fût défendu. Les ennemis ne s'ébranlèrent point; mais l'infanterie qui arrivoit

en hâte, après avoir fait sa première
1770. décharge, tomba sur eux la baïonnette basse, malgré le feu roulant de leurs six pièces de canon, et ils ne purent tenir long-tems; la cavalerie les poursuivit en les sabrant sans relâche. Ils perdirent leur artillerie avec tout le train, et environ trois cents hommes. Les Russes n'en perdirent que cinquante; et comme pendant le combat le comte Suworow avoit fait occuper Clementow, les Confédérés, ne pouvant s'y retirer, furent obligés de se disperser dans le bois.

Au milieu de l'été, lorsque le colonel Moschinski reçut du renfort, le comte le battit pour la seconde fois à Opatow, lui tua deux cents hommes, et lui fit autant de prisonniers, qui pour la plupart étoient blessés.

Quelques mois plus tard, en voulant passer la Vistule dans un endroit où le courant étoit rapide, il eut le malheur de manquer le ponton, en s'élançant du rivage, et il fut en grand danger de se noyer. Un grenadier heureusement le saisit par une touffe de cheveux et le

retira, ou plutôt l'enleva, car en sortant de l'eau il se froissa la poitrine d'une 1770.
telle force contre le ponton, que, malgré une saignée faite sur-le-champ, il en fut malade plus de trois mois. C'est alors qu'il reçut l'ordre de Saint-Anne. La fortune sans l'abandonner le punissoit quelquefois de ses témérités; mais l'impératrice l'encourageoit toujours par de nouveaux honneurs.

C'étoit la fin de l'année, il ne se passa rien pendant l'hiver; Suworow ne re- 1771.
prit son essor qu'au mois de mars. Il sortit de Lublin avec quatre compagnies d'infanterie, quelques canons, trois escadrons de carabiniers, environ cent Cosaques, et il passa la Vistule sous Sandomir. Après avoir battu différens partis de Confédérés, il attaqua Landskron, à quatre milles de Cracovie. La résistance fut vigoureuse; il se rendit bien maître de la ville, mais le feu de mousquetterie blessoit ou tuoit tant de monde, qu'il renonça à prendre le château : lui-même eut son chapeau et ses habits percés de plusieurs balles. Schutz,

général des Confédérés, vint attaquer
1771. vers midi le village, dans lequel le comte s'étoit retiré pour prendre quelque repos ; mais le combat ne fut pas long, parce que Schutz changea promptement de résolution.

Tandis que Suworow étoit absent de Lublin, il se rassembloit un nombre considérable de Confédérés dans ce canton, où le colonel Stakelberg commandoit. Il se hâta d'y retourner à grandes journées. En passant, il surprit la petite ville de Casimir : ce fut la cavalerie qui y entra la première ; elle mit en déroute un grand nombre de Confédérés, les autres se cachèrent. L'infanterie arriva pour en faire la recherche ; elle avoit l'ordre de se distribuer, avec le reste de la troupe, dans toutes les rues. Par un hasard singulier, dans un instant où Suworow se trouvoit seul, il apperçoit dans une vaste grange un parti de cavalerie qui s'y étoit réfugié. Il parle amicalement à ces cavaliers, il leur promet le pardon ; il leur ordonne de sortir, eux qui pouvoient l'exterminer.

L'officier passe le premier, son monde suit à pied, tenant les chevaux en main: 1771.
tout étoit pour le mieux, lorsque survinrent quelques Cosaques; l'un d'eux tire sur les Polonais, ceux-ci font feu sur les Cosaques, en respectant Suworow, et se retirent de nouveau dans la grange. C'étoit le premier, le plus bel escadron du maréchal Saba, fort d'environ cinquante hommes. La guerre est toujours un peu injuste, le comte qui leur devoit la vie, n'entendoit pas les laisser échapper; sans doute il pensoit que la reconnoissance d'un commandant est subordonnée au devoir de ne pas laisser un ennemi de plus à son maître, et, sans autre égard, il menace de faire mettre le feu à la grange. Comme on l'en connoissoit capable, les cinquante hommes se rendirent, ce qui lui completta trois cents prisonniers, outre deux cents hommes de tués.

Le nombre des prisonniers est souvent embarrassant à la guerre, et il commençoit à gêner Suworow dans ses opérations. D'un côté, le maréchal Pulawski

venoit d'effectuer sa jonction avec le
1771. corps considérable de Saba, il pouvoit être imprudent de l'attaquer. De l'autre côté, les Confédérés faisoient le siège de Krasnik, dont Suworow se trouvoit à cinq milles; trois compagnies de son régiment opposoient depuis plusieurs jours la plus belle résistance; il se décida de préférence à aller les délivrer; son infanterie partit en avant pour l'attaque; et à l'arrivée de Suworow, les Confédérés se dispersèrent; alors il fut dispensé d'en venir aux mains avec les deux maréchaux.

Mais c'étoit la tête de l'hydre que ces Confédérés, ils se reproduisoient partout. Weimar, qui occupoit Cracovie, se trouvoit encore cerné par eux; ils lui interceptoient ses convois, quoiqu'il y eût dans la place une assez forte garnison de Russes. A peine le comte avoit-il eu le tems de balayer les environs de Lublin, qu'il repartit au milieu de mai, pour rendre le même service à Cracovie.

Sa petite armée étoit composée de quatre compagnies de grenadiers, d'un

bataillon de fusiliers, de huit pièces de canon et de plusieurs mortiers de nouvelle invention, appelés *Licornes*, cinq escadrons de carabiniers, et quatre-vingts Cosaques. Il s'arrêta sur la rive gauche de la Vistule, et presque tous les jours il y eut des engagemens avec de grands et de petits partis de Confédérés. Il fit quelques prisonniers sur la rivière de Son. En s'approchant de celle de Duneyetz, il s'apperçut que les Confédérés étoient en force; alors il fit dresser une batterie, et tenter en même tems le passage au gué, n'ayant point de pontons. Les premiers grenadiers eurent de l'eau jusqu'au cou; la cavalerie découvrit un peu plus haut, un endroit plus facile, et le passage s'effectua sous la protection du canon. Dès la première attaque, les Fédérés perdirent beaucoup de monde. Quelques escadrons s'arrêtèrent en fuyant sur les mines de Belitschka; mais, après une courte résistance, ils se replièrent près de Cracovie, où Suworow arriva au milieu du jour.

1771.

Aux approches de la nuit, il envoya
1771. Drewiz en avant, sur Tynez, à un mille de Cracovie; on ne sait pourquoi rencontrant sur la route beaucoup de cavalerie de Fédérés livrée au sommeil, il lui fit grâce. Suworow, à son arrivée, fit attaquer une redoute, dans laquelle il y avoit cent hommes et deux pièces de canon. Il y perdit un peu de monde, mais il l'emporta; tout fut tué, et il emmena une pièce de canon. Tynez lui parut trop bien fortifiée pour en risquer l'attaque; en conséquence, il marcha sur Landskron, et se mit en ordre de bataille sur les hauteurs, en face de Tynez; aussitôt s'engagea un petit combat.

Les Confédérés, au nombre d'environ quatre mille, avoient leur aîle gauche appuyée à Landskron; à leur front étoient 150 chasseurs, commandés par un major français; leur droite s'étendoit sur la gauche du corps russe, et à la distance d'un quart de mille, se trouvoit un terrain coupé.

Les Cosaques soutenus par le colonel Tschepetow, avec un escadron de cara-

biniers, tombèrent hardiment sur les chasseurs, et les détruisirent en grande partie. L'affaire devoit être générale, mais le corps des Confédérés plia. L'aîle droite commença la retraite, et la cavalerie russe poursuivit l'ennemi au-delà d'un mille du côté de Biala, sur les frontières de la Silésie. Il y eut 500 hommes de tués, entr'autres le maréchal Orzeschka de Lithuanie, et le prince Sapiéha de la Grande-Pologne. On fit 200 prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent le maréchal Lossozki de Varsovie, et Miamzinski. Le brigadier français Dumouriez, qui étoit à la tête des Confédérés, ne tarda pas à retourner en France. Il étoit loin de prévoir alors, qu'un jour de pareils troubles le feroient général, et mettroit par momens, le sort de son roi, et celui de sa patrie, dans ses débiles mains. 1771.

Après cette nouvelle opération, Suworow retint à son corps les Cosaques du Don de Drewitz, et se mit en marche pour retourner à Lublin. En approchant de la petite rivière de Son, comme il

passoit près d'un bois, il laissa tirer sur
1771. lui sans daigner se retourner. Peu après il fut attaqué par les dragons et les hussards des Confédérés; la cavalerie les reçut le sabre à la main, et les repoussa vivement, avec quelque dommage de part et d'autre.

Pendant ce tems Pulawski, fort d'environ deux mille hommes, s'étoit rendu maître de Zamocie; il importoit de l'en chasser; et comme Suworow s'y disposoit en s'avançant, Pulawski vint à sa rencontre; mais, tandis qu'il se mettoit en ordre de bataille, le comte tomba à l'improviste sur l'infanterie, avec sa cavalerie et ses Cosaques; elle fut renversée, et fit une perte de deux cents prisonniers, et autant de morts.

Chaque année l'impératrice plus satisfaite des nouveaux services du comte de Suworow, l'honoroit d'une nouvelle marque de faveur. Il reçut encore l'ordre de Saint-George de la troisième classe, au moment de son retour à Lublin.

Le poste le plus éloigné, à l'aile gauche de la garnison, étoit sur la rivière

de Bug à Sokal; il étoit composé de quelques fusiliers, d'un demi-escadron de dragons, sous les ordres du lieutenant Wédéniapin, jeune homme d'espérance sans doute, puisque le comte lui avoit déjà fait présent d'un canon pris sur les Polonais ; mais bouillant de l'ardeur qu'inspiroit l'exemple du comte, désirant de marcher sur ses traces, il oublia que Suworow n'avoit si bien appris à commander, que parce qu'il avoit su ne jamais désobéir ; et l'imprudent Wédéniapin, ivre de son ombre de faveur, osa marcher sans ordre par Lemberg sur la petite ville de Tormorloff, où, avec une légéreté impardonnable, il fit commander son dîner. Il étoit dans l'ordre qu'un tel général se laissât surprendre ; il fut attaqué à l'improviste, la plus grande partie de son infanterie fut hachée et lui seizième fut fait prisonnier; c'étoit le reste infortuné de sa troupe. La leçon étoit un peu forte ; elle dut avoir son effet sur le reste de l'armée, comme exemple. 1771.

Le comte Suworow étoit forcé d'é-

parpiller un peu la sienne, en Pologne
1771. et en Lithuanie, pour prévenir les fréquens rassemblemens qui cherchoient à se renforcer ; ce fut un motif pour le colonel Noviski de se presser de l'attaquer. Suworow apprit qu'il s'avançoit sur Krasnik avec mille hommes de superbe cavalerie; il vouloit envoyer à sa rencontre Bergholz, le seul partisan qui étoit à portée de lui, mais il fut introuvable ; et l'officier d'état-major qui le suppléa ne se trouvant point assez fort, évita le combat.

Noviski se dirigea alors sur Krasnostaw, où il y avoit un escadron de cuirassiers, quelques Cosaques, et une compagnie de fusiliers. Suworow le fit harceler sur la route, et alla lui-même avec six Cosaques et quelques officiers, joindre la troupe de l'officier d'état-major, et dans la nuit il détacha Bestuschow en information dans un château du voisinage. Noviski précisément s'y trouvoit avec une partie de son monde. Le gentilhomme sauva Bestuschow par une porte du jardin sans qu'on l'apperçût. Suworow l'attendoit dans un bois. Sur son rapport

il entra à minuit dans Krasnottaw, la troupe qu'il y avoit envoyée l'attendoit ; 1771.
il y réunit la plus grande partie de celles qui étoient précédemment cantonnées dans le même lieu, avec une pièce de douze, et il repartit sur-le-champ.

C'étoit Noviski qu'il cherchoit, il l'atteignit vers midi, à droite de Krasnostaw dans un bois. Les Confédérés lui blessèrent d'abord beaucoup de monde ; Kitriow, commandant des dragons, fut renversé d'un coup de feu ; mais enfin après une vigoureuse résistance, l'ennemi fut dispersé, et on le poursuivit comme de coutume. Le malheureux Kitriow qui se retiroit sur un charriot de paysans, fut rencontré par un parti qui eût assez d'humanité pour ne faire aucun mal ni à lui, ni à son escorte. Des deux côtés on perdit environ cent hommes ; chacun ensuite retourna, l'un à Lublin, l'autre à Biala, d'où l'on étoit venu.

Au commencement d'août, arriva en Lithuanie le fameux Kosakowski, l'un des Confédérés qui s'étoient réfugiés en Hongrie ; il parcourut le duché avec

beaucoup de célérité, s'insinua avec
1771. prudence chez les gens les plus considérables, et sous l'apparence d'une grande circonspection, il acquit de nouveaux partisans, et ralluma le feu de la discorde, sur-tout parmi les troupes réglées qu'il excita à la révolte.

Lorsque le comte Oginski, grand-maréchal de Lithuanie, vint de Varsovie pour prendre le commandement, Kosakowski publia des manifestes touchans, pleins de modestie, dans lesquels il se qualifioit seulement de citoyen de Lithuanie, quoiqu'il conférât le titre de maréchal à d'autres, selon son bon plaisir. On ne sait pourquoi l'uniforme de sa nouvelle troupe étoit noir.

Les colonels Turing et Dreviz, furent envoyés contre cette naissante Confédération, chacun avec un corps de deux à trois mille hommes, et suffisamment d'artillerie; il y avoit de plus un autre corps arrivé de Russie, sous les ordres du général Kaschkin, destiné à couvrir les frontières du duché. La légion de Pétersbourg y étoit cantonnée par batail-

lons : celui que commandoit le colonel Albutschef se laissa surprendre, et se défendit en vain pendant quatre heures; il fallut se rendre. Le comte Oginski rendit aux officiers leur épée, et leur offrit sa table. Ce bataillon étoit d'environ cinq cents hommes, quinze officiers et deux pièces de canon. 1771.

Dès que Suworow apprit cette nouvelle, il fit marcher deux compagnies de grenadiers, deux de fusiliers, un escadron de carabiniers, et cinquante Cosaques, avec deux obusiers ou Licornes, et alla par Kozk à Biala en Lithuanie. Là, il tira de la légion de Pétersbourg, sous les ordres du colonel Gaerner, un renfort qui lui formoit mille hommes; et, dès le même jour, il pénétra dans l'intérieur du duché. Vers le quatrième jour, on l'avertit qu'il étoit au plus à quatre milles des Confédérés, postés avantageusement sur Stalowiz. Il partit le soir sans battre au champ, l'infanterie formoit l'avant garde; la nuit étoit fort obscure; on se dirigea une partie de la route, sur une

lumière qui paroissoit de temps à autre
1771. au clocher d'un couvent près de Stalowiz. Les patrouilles firent à moitié chemin quatre hulans prisonniers, et ils servirent de guides.

Stalowiz étant un pays très-ouvert, lorsqu'on en fut à-peu-près à un demi-mille, Suworow fit ranger ses troupes en deux lignes. Sur les aîles de la première, étoit partagée la compagnie de grenadiers; au centre se trouvoient les compagnies détachées de la légion de Pétersbourg, avec deux *Licornes*, et derrière elles, la compagnie de fusiliers de Nassembourg. La seconde ligne étoit composée de trois escadrons de cavalerie. Deux autres pelotons de même arme formoient la réserve, avec une compagnie de Suzdal et quelques Cosaques.

Par le plus grand hasard, les Russes se trouvèrent encore à une grande proximité des Confédérés, couverts par un petit marais; il n'y avoit qu'une digue longue d'environ deux cents pas à parcourir. Ils serrèrent les rangs dans le

plus grand silence, et Backul avec son détachement hacha les sentinelles avancées. Une salve d'artillerie cependant fit comprendre que le corps d'armée étoit apperçu; la compagnie de Suzdal fut obligée de rompre le centre, en se précipitant sur l'ennemi; elle perdit du monde; le major Kiselow qui la commandoit courut de grands dangers, mais aussi, il eut de grands succès. Trois escadrons marchèrent sur les traces de ces braves gens, en sabrant comme eux de droite et de gauche: le reste de l'infanterie arriva ensuite. 1771.

Les Confédérés mis dans un désordre qu'augmentoit l'obscurité, furent culbutés et poursuivis jusques dans la ville. Le capitaine Schlussel y attaqua, avec la compagnie de Nassembourg, trois cents janissaires du grand maréchal, qui se défendirent long-tems de l'intérieur des maisons; mais le comte Fergin étant arrivé avec sa compagnie de grenadiers, les janissaires furent presque tous exterminés. L'un d'eux fuyoit à l'aube du jour, d'une maison à l'autre,

lorsque Suworow entroit dans la ville;
1771. ne pouvant encore bien distinguer l'uniforme, le comte prend ce janissaire pour un de ses gens, qui vouloit piller; il le rappelle : le Polonais se retourne, répond dans sa langue, et le tire. Heureusement le coup ne l'atteignit pas; et le comte, toujours l'enfant chéri de la fortune, retrouva à dix pas de-là les cinq cents prisonniers russes de la légion de Pétersbourg, enfermés dans plusieurs maisons de la place du marché. Au bruit des armes, et sur-tout à la voix de Suworow, ils s'élancèrent par les fenêtres et revinrent combattre à côté de lui: c'étoit à-la-fois un père et un héros qu'ils recouvroient. Déjà l'infanterie s'étoit répandue dans la ville, et la réserve y arrivoit; mais l'artillerie que le capitaine Annibal avoit hasardée dans le marais, s'y étoit enfoncée.

Lorsqu'il fit grand jour, Suworow, ressortit de la ville, avec son infanterie au pas de charge. Elle attaqua celle du grand-maréchal; mais en fondant sur l'aile droite, elle se trouva dépassée de

beaucoup par l'aîle gauche. La cavalerie avoit déjà de grands avantages en rase campagne; des deux côtés l'ardeur du combat étoit extrême, et cette affaire sembloit devoir tout décider. Enfin, les fusiliers de la légion attaquèrent à la baïonnette, le reste de l'infanterie en fit autant, et les Polonais furent battus sur toute la ligne; néanmoins étant fort nombreux, ils se retirèrent en bon ordre. 1771.

La cavalerie russe, de son côté, n'avoit pas cessé de gagner du terrain, quand le général Béliack, posté à un demi-mille, pour venger l'infanterie polonaise, fit avec environ mille hulans une attaque très-vive. Il y eut d'abord beaucoup des Russes renversés et percés, même plusieurs officiers de blessés; à la fin cependant, Béliack perdit l'avantage, et se retira à un demi-mille du champ de bataille; deux Cosaques poursuivirent son aide-de-camp, et un officier d'état-major, qui se sauvèrent par un marais. On doit rendre justice à la bravoure des Cosaques, qui dans cette journée firent des prodiges de valeur.

1771. Sur les 8 à 900 hommes d'armes, qu'avoit Suworow, on lui en avoit tué à-peu-près 80, et presque la moitié du reste étoit blessée. Le comte touché de leur malheur, au milieu de tant de gloire, donna de sa bourse un rouble de gratification, à chacun des soldats qui avoient eu part à l'action, les laissa reposer une heure, et fit ses dispositions pour marcher sur Slomin à quatre milles du champ de bataille. La longueur de son train étoit d'environ un demi-mille, tant le butin étoit considérable. Une grande quantité d'équipages, étoit tombée entre ses mains. La surprise n'ayant pas laissé aux dragons le temps de monter à cheval, on enleva tous leurs chevaux. L'artillerie, composée de douze pièces de canon étoit aussi au pouvoir des Russes. Il y avoit d'ailleurs une file de sept cents prisonniers, au nombre desquels étoit le maréchal Oginski, et plus de trente officiers. Sur environ cinq mille combattans, il ne restoit plus aux Polonais que 3,200 hommes, et les Russes emportoient plusieurs de leurs drapeaux, avec le bâton

et les autres marques distinctives du commandement du grand-maréchal. On trouva de plus chez le curé de la ville, une caisse contenant trente mille ducats, qui y étoit resté cachée pendant quelques jours, et les soldats se partagèrent beaucoup d'or et d'argent. Vers la nuit tout ce monde se trouva près de Slomin. Le lendemain le comte de Suworow retint à dîner tous les officiers d'état-major, et engagea les officiers prisonniers de grades supérieurs. 1771.

Une suite de succès aussi extraordinaires, avec une continuelle disproportion dans le nombre, ne pouvoit rester sans quelques marques de gratitude de la part d'une souveraine attentive à élever le vainqueur, pour agrandir la sphère de ses actions.

LETTRE DE SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

Au général-major Suworow.

En récompense du service que vous nous avez rendu, ainsi qu'à la patrie, par l'entière défaite du comte d'Oginski, chef des Lithuaniens, ré-

voltés contre nos troupes, il nous a plu de vous
1771. nommer chevalier de notre ordre d'Alexandre Newski, dont nous vous envoyons la décoration, que nous vous ordonnons de prendre et de porter. Nous espérons que les témoignages distingués de notre bienveillance impériale pour vous, serviront encore d'aliment à votre zèle, et que vous consacrerez vos jours à l'avantage de notre service. Sur ce, nous vous assurons de l'estime impériale de votre affectionnée

CATHERINE.

A Pétersbourg, le 20 décembre 1771.

L'activité du comte n'avoit pas besoin *d'aliment;* elle tenoit à son ame : mais de telles manières d'encourager le mérite enflamment l'imagination et brûlent le cœur. L'impératrice n'eut jamais de plus dévoué serviteur que Suworow.

A peine arrivé à Slomin, il étoit si impatient d'en partir, qu'il laissa les prisonniers et la grosse artillerie dans les murs de cette ville. Il se mit encore en marche la nuit, se dirigea sur Pinsk, dans la vue de disperser davantage les Confédérés; le premier qui s'offrit à sa rencontre étoit un officier, chargé de la

conduite d'une riche caisse de régiment. En ennemi généreux, loin de profiter du malheur de ce gentilhomme, il lui donna un passe-port pour lui, et pour la caisse, jusqu'au lieu de sa destination. On aime à rencontrer ainsi la bonté unie à la valeur; cela réconcilie avec la guerre, en attachant au guerrier. 1771.

Suworow, beaucoup moins empressé de vaincre que de soumettre, invita les Confédérés de Lithuanie à rentrer dans leurs foyers, et faisant porter partout des paroles de paix, les généraux accoutumés à l'estimer, encore plus qu'à le craindre, furent les premiers à se retirer. Le général Béliack, le plus ancien, refusa le commandement, en motivant ses engagemens contractés avec le comte, de ne plus rien entreprendre contre les Russes, et il alla promener ses chagrins à Dantzig. Grabowizki, le plus voisin des frontières de la Russie, du côté de Smolensko, quoiqu'il eût recruté quelques milliers d'hommes, et que sa femme habillée en amazone, se plût à le seconder par son courage, congédia également

toutes ses troupes, et les autres chefs
1771. l'imitèrent.

Il restoit à Pinsk des personnes de la suite du maréchal Oginski, qui fuyoient dans les villes du voisinage; le comte fit traiter avec toutes sortes d'égards ceux qui se fièrent à sa magnanimité, et ses soins s'étendirent jusqu'aux possessions du maréchal, qui ne souffrirent pas le moindre dommage.

Tout étant ainsi rentré dans l'ordre en Lithuanie, Suworow reprit sa marche par Brzescie, dont il transporta la garnison à Briala; et arrivé à Lublin il fit chanter le *Te Deum*, puis célébra la victoire avec les cérémonies d'usage en Russie.

On trouve avec plaisir dans les œuvres posthumes de Frédéric, l'éloge flatteur que ce grand roi daigne faire de Suworow, en parlant de cette expédition; il conseille aux Polonais *de ne pas s'exposer une seconde fois à se mesurer avec Suworow.*

Vers la fin de l'année, il y eut quelques affaires dans le Palatinat de Rava, entre Sabrowski, colonel des Confédérés,

qui avoit rassemblé quatre ou cinq cents hommes, et le général-major, prince de Gallizin; celui-ci le mit en déroute, et le força de fuir au-delà de Pulawa, où, trahi par ses gens, il fut surpris par trois officiers à la tête de quarante hommes, qui l'emmenèrent prisonnier. Un chasseur, ne sachant pas qu'il s'étoit rendu, le blessa d'un coup de feu à la poitrine. Suworow lui marqua le plus grand intérêt, il eût voulu pouvoir racheter sa vie; ce Sabrowski étoit un très-galant homme, il fut généralement regretté; et Suworow, en témoignage de son estime pour ses qualités personnelles, rendit la liberté aux trois officiers faits prisonniers avec lui. Ces à-propos de sensibilité, peignent mieux l'ame, que cent discours. 1771.

Le comte à cette époque reçut un avis bien important par son commissaire des vivres, qui étoit Polonais. Le maréchal de camp français, baron de Vioménil, avoit fourni un plan au général des Confédérés, pour surprendre le château et la ville de Cracovie; une lettre du frère de ce commissaire des vivres, lui appre- 1772.

1772. noit que ce plan étoit adopté ; attaché à la Confédération, il ne pouvoit imaginer que son frère le trahît. Mais celui-ci de son côté lié par l'attachement qui naît si furtivement de l'intérêt, fit l'impossible pour dissuader Suworow de se porter en Lithuanie, où il lui démontroit, que les simulacres d'invasion de la part des Confédérés, n'étoient qu'une ruse, tendant à détourner son attention de Cracovie ; le comte ne voulut pas l'en croire, et il reconnut plus tard qu'il avoit eu tort, car il perdit plusieurs jours à marcher inutilement vers la Lithuanie.

Revenu de son erreur, il hâta sa marche sur Cracovie, avec deux escadrons de cavalerie, deux compagnies d'infanterie des Cosaques, et du canon. Il rencontra sous Koliz, dans le palatinat de Sandomir, le général, comte Branizki, avec quatre régimens de hulans ; et le lieutenant-général Grabwski, avec son régiment des gardes de Lithuanie dragons. Suworow joignit à tout ce monde, la garnison de Koeliz, consistant encore en deux compagnies, un escadron, et

cinquante Cosaques, et ne s'arrêta plus; cependant il ne put arriver à tems. 1772.

Le général Bibikow, remplaçoit depuis quelques mois le général Weimarn, à Varsovie. Il avoit établi à Cracovie une grande partie du régiment de Suzdal, sous les ordres de son colonel Stakelberg, le même qui avoit fait sous Colberg une si belle défense. On eut cette fois à lui reprocher sa déférence pour une femme de qualité, que les cris de la sentinelle postée devant l'égout du château, incommodoient pendant la nuit; il la retira, se contenta d'un piquet de trente hommes avec un officier, dans le château, où il y avoit du canon; et l'on put voir que ce n'est pas sans raison que le militaire doit être assujetti à une exactitude passive, car de ces minutieuses condescendances, résultent souvent des malheurs impossibles à prévoir.

Les Confédérés, qui devoient naturellement avoir des intelligences partout, apprirent bientôt qu'on avoit retiré le factionnaire, qui pouvoit les entendre de loin; ils surent en quoi consistoit la

garnison du château, et qu'il n'y avoit
1772. pas même d'armes pour les ouvriers qui l'habitoient. Ils choisirent la nuit d'un bal masqué, s'avancèrent en silence avec deux bataillons bien armés, couverts d'une chemise blanche, pour être moins reconnoissables au milieu de la neige; et l'infanterie se glissa à genoux, sur les mains par l'égout dans l'intérieur du château, ayant à sa tête le capitaine de Vioménil, neveu du général de ce nom. Environ 500 hommes de cavalerie les suivoient. Le petit piquet voulut résister, il fut haché, ou fait prisonnier, et la cavalerie entra facilement par une porte dont l'infanterie avoit levé la herse.

Ce fut le bruit de la mousquetterie qui troubla le bal. Le colonel Stakelberg voulut assaillir le château, avec quelques compagnies rassemblées à la hâte, mais il n'étoit déjà plus tems; il fut repoussé avec perte, et les Confédérés en restèrent les maîtres.

La nuit suivante, Suworow, arrivant devant Cracovie, entendit des deux côtés une forte canonnade; et à peine entré

dans la ville à la pointe du jour, il eut à repousser une vigoureuse sortie des Confédérés, sur la grande rue de la ville. Le feu de cartaches ne les arrêtant pas, ils perdirent beaucoup de monde, et rentrèrent dans le château. Environ cinquante dragons, sous les ordres d'un officier plein de courage, allèrent sur la grand'garde, se précipitèrent sur elle; mais elle les reçut la baïonnette basse, ils furent presque tous tués, et l'on ne fit que quelques prisonniers. Ce combat dura deux heures; il coûta cent hommes aux Confédérés, qui avoient dans le château quatre cents hommes d'infanterie et cinq cents de cavalerie. Suworow fit à cheval le tour de la ville le même jour, avec deux généraux Polonais, qui l'aidoient dans ses reconnoissances. 1772.

Le château de Cracovie, est situé sur une éminence; il n'est défendu que par un mur très-haut et par un fossé profond. D'ailleurs il n'a ni remparts, ni fortifications; il domine la ville et est appuyé à ses murs. Suworow du pre-

mier coup-d'œil saisit la manière de le
1772. bloquer. On plaça du monde dans les greniers et aux étages supérieurs des maisons qui faisoient face ; le canon fut appuyé sur les fenêtres ; on fit des retranchemens dans les places qui n'étoient point bâties ; on éleva des parapets et des redoutes. Le commandant Oebschelwiz, comme homme très-expérimenté, eut sous sa direction le principal quartier de la ville ; les trois autres furent remis à la vigilance de trois officiers de l'état-major. Oebschelwiz avoit avec lui les chasseurs de son parti, habillés à ses frais. Les Russes, non compris leur cavalerie, avoient huit cents hommes d'infanterie.

Dès le troisième jour du blocus, un capitaine français, chargé de plusieurs demandes, sortit du château. Il offrit d'abord la remise de cent prisonniers, tous ouvriers habitant le château, et la liberté de sortir aux chanoines desservant l'église de la sépulture des rois, ainsi qu'à leurs gens de service, le tout faisant environ cent quatre-vingts per-

sonnes : on s'y refusa, pour leur laisser plus de bouches inutiles. L'officier demanda ensuite quelques remèdes, qui lui furent accordés. On connoissoit dans le château un magasin considérable de vivres, suffisamment de foin et d'avoine, une provision de vin, d'eau-de-vie, de sel, d'huile, de légumes et une source de bonne eau ; mais il y avoit peu de viande. 1772.

Comme les assiégeans étoient en quelque sorte bloqués eux-mêmes, dans la ville, par les nombreux corps de Confédérés qui tenoient la campagne, et contre lesquels il falloit souvent envoyer des patrouilles, le comte Suworow, toujours plein de prévoyance, eut la sage précaution de faire faire un état de toutes les sortes de provisions qui existoient dans la ville, et il prévit qu'il en auroit assez.

Les assiégés après les refus de leurs propositions, tentèrent quelques sorties; dans la première, le comte les ménagea, on ne tira qu'à poudre ; à la seconde, on en blessa quelques-uns ; à la troisième,

1772. commandée par un Français, sur cinq cents hommes ils en perdirent cinquante. Ils avoient voulu se porter sur la brasserie voisine du château; ils furent repoussés par la compagnie de Suzdal qu'on croyoit la meilleure, et à laquelle le général Braniski avoit confié ce poste. Il fut bien étonné un jour, vers midi, ainsi que Suworow qui se reposoit, d'être réveillé en sursaut par un bruit extraordinaire : c'étoit cette compagnie dont le capitaine avoit pris la fuite, qui s'en alloit ainsi tout en désordre, et que l'ennemi poursuivoit en lui tuant du monde. Suworow eut beaucoup de peine à rallier les fuyards, à les forcer de se retourner sur les Confédérés; enfin il les ramena la baïonnette basse, et l'ennemi se retira : la compagnie avoit perdu environ trente hommes.

Quoique Bakaloviz, ingénieur du roi, d'une expérience consommée, commençât à miner à cent pas du château, dans un terrain pierreux, et que l'on menât en même-tems une seconde galerie sur la gauche, on n'étoit pas encore

certain de ne pas être obligé de lever le siège ; et dans cette supposition, Suworow rendit tous les capitaines responsables de la sûreté des bourgeois et de leur fidélité. Le quartier des Juifs reçut l'ordre de prendre les armes, de monter la garde, et on éleva des redoutes sur le grand chemin. 1772.

Le général Braniski, au milieu de toutes ces précautions, conseilloit l'assaut; Suworow se détermina à le tenter dans la nuit. On tira d'abord le canon à mitraille, on y joignoit un feu de mousquetterie très-vif, du haut des maisons à proximité. Les Confédérés y répondirent chaudement. On attacha à la grande porte un petard qui manqua son effet. Alors les colonnes s'avancèrent : celle qui étoit du côté de la brasserie, escalada la montagne, jusqu'à la porte; mais l'officier d'état-major qui la commandoit, ne paroissant point, elle n'osa rien entreprendre. On tira long-tems des deux côtés, à travers la porte; et les officiers français qui la défendoient se signalèrent par une belle résistance.

1772. L'assaut ne pouvant avoir de succès, vers la pointe du jour on donna le signal de la retraite. Les Russes perdirent un lieutenant-colonel, quelques officiers, quarante soldats, et ils eurent environ cent hommes de blessés. La perte des Confédérés, dont on fut informé par les déserteurs, étoit aussi forte; et parmi leurs blessés, ils avoient beaucoup d'officiers.

Dans l'après-midi du même jour, le commandant du château pria le comte Suworow de recevoir dans la ville un capitaine de dragons blessé, jeune homme d'environ dix-huit ans, dont le père étoit à la cour de Louis XV. Le comte le reçut, le recommanda à la vigilance du capitaine Weimarn, et lui fit donner d'ailleurs tant de soins que ses blessures, malgré leur danger et sa délicatesse, furent guéries avant la fin du siège, et on le renvoya à Paris.

Les assiégeans commençoient à manquer de munitions, et quoique le lieutenant d'artillerie Haaks eût fait construire un moulin à poudre dans le

faubourg, cette ressource n'étoit pas suffisante. Il fallut détacher le lieutenant-colonel Nagel, à Kosel, pour acheter ce dont on manquoit; il tourna les Confédérés très-habilement avec son monde, et ramena un convoi qui donnoit le tems d'attendre un moment favorable à la prise ou à la reddition du château. 1772.

Celui de Tynez étoit aussi en la possession des Confédérés; entouré de redoutes, et situé à un mille de Cracovie, ils y tenoient beaucoup de monde, et faisoient de continuelles sorties. Le général Braniski chargé de marcher contr'eux, ne put que les repousser, en leur tuant quelques centaines d'hommes. Mais le lieutenant-colonel Michelson, qui commandoit un détachement derrière Tynez, ayant été surpris dans le courant de mars, par cette garnison, non seulement la repoussa, quoiqu'elle fût fort supérieure en nombre, mais il emmena environ cent prisonniers à Cracovie. On ne pouvoit montrer plus de courage, ni obtenir un plus grand succès, dans une position aussi dangereuse.

Cette preuve de talent décida Suworow
1772. à le charger d'enlever les archives des Confédérés, gardées à Oswrezin. Le brave Michelson pénétra la nuit au milieu de la garnison, en tua la majeure partie, dispersa le reste, emporta les archives, poussa ses avantages jusques sur les frontières de la Silésie, à Biala, d'où la prétendue Confédération générale se retira précipitamment à son approche; et il revint heureusement.

Bientôt après on vit paroître derrière Tynez, en deçà de la Vistule, beaucoup de hussards et de cavalerie des Confédérés: c'étoit le reste des ci-devant troupes noires lithuaniennes de Kosakowski, qui accouroient pour faire lever le siège du château de Cracovie. Le général Braniski envoya d'abord ses hulans joindre le lieutenant-colonel Lang, posté à Schwerzonzy, entre Tynez et Cracovie; néanmoins avec ces deux escadrons, il étoit encore trop foible pour résister aux mille Fédérés qui s'avançoient sur lui; Suworow averti à tems, marcha en personne avec

quatre nouveaux escadrons; Lang et les hulans étoient déjà en pleine retraite, les Confédérés noirs les poursuivoient à pas redoublés, sans toutefois tenter aucun engagement. Suworow comprit que ce qu'ils desiroient le plus étoit de s'approcher du château; en conséquence il les fit charger par ses Cosaques et par sa cavalerie; les escadrons de Lang et les hulans se retournèrent, alors l'ennemi fut enfoncé, avant que la réserve arrivât à son secours. Lang chargé de lui couper la retraite, le poussa en partie dans la Vistule, où il périt beaucoup de monde. Mais le comte Suworow sur le champ de bataille, dans la chaleur de l'action, courut le plus grand danger: un officier des Confédérés, après lui avoir tiré ses deux coups de pistolets, s'élança sur lui le sabre levé; et c'en étoit fait du comte, s'il n'eût eu la présence d'esprit de parer le coup. Survint à l'instant un cuirassier qui tira le Polonais à la tempe et le renversa de cheval. Le dieu des armées veilloit sans doute

1772.

sur ce grand capitaine, pour en faire
1772. l'un des plus grands généraux.

Il étoit resté cent morts sur le champ de bataille, environ trois cents Fédérés s'étoient noyés dans le fleuve, cinquante restèrent prisonniers, les autres se dispersèrent, et l'on n'a jamais su depuis ce qu'ils étoient devenus.

Au commencement d'avril, Suworow, ayant reçu une pièce de douze, fit établir par Haaks, une nouvelle batterie sur un des plus forts édifices, directement en face de la porte principale du château, sans que les assiégés s'en apperçussent. Outre deux licornes, huit mortiers de Coehorn, et quatre canons de trois, il ajouta un mortier de cent livres rempli de matières de zink et de plomb fondues ensemble. A peine la batterie jouoit-elle, que le feu prit à différens appartemens et au magasin de foin. Cependant on parvint à l'éteindre; mais une bombe qui tomba sur l'hôtel du commandant-général, fit un prodigieux dégât : le mur du côté de la porte

s'écroula, il y eut une brêche à l'église, qui étoit appuyée au mur du château ; 1772.
et Suworow étoit le maître de faire charger les deux galeries des mines qui étoient achevées.

Mais un sous-officier porteur de dépêches, qui fut arrêté la nuit au-delà de la Vistule, avec une lettre en chiffre pour le général de Vioménil donna des lumières qui refroidirent l'empressement pour l'attaque. Suworow, quoiqu'on en ait pu dire, ne fait jamais le mal qu'il peut éviter. Komarscheski, secrétaire du roi, déchiffra cette lettre, par laquelle les assiégés demandoient avec instance des secours. Ils manquoient de vivres, depuis plusieurs semaines, le soldat étoit réduit à manger du cheval ; il y avoit beaucoup de malades et peu de munitions, parce que l'assaut et les sorties les avoient usées : dans cet état, ils ne pouvoient tenir long-tems. Pour abréger la durée de leurs souffrances, le comte envoya dès le lendemain au château le capitaine Weimarn, déclarer définitivement aux officiers français que

1772. tout étoit prêt pour l'assaut; que si la garnison ne se rendoit pas, elle seroit passée au fil de l'épée.

La nuit étoit déjà fort avancée, lorsque le brigadier Galibert, né français, se présenta aux retranchemens pour être conduit selon l'usage, les yeux bandés, près du comte Suworow. Il débuta par beaucoup d'éloges; le comte l'accueillit très-bien, mais ne consumant jamais le tems en pure perte, il lui dicta à l'instant les principaux articles de la capitulation, en stipulant des conditions plus avantageuses qu'il n'auroit osé lui demander; et le brigadier fut reconduit honnêtement avec son escorte.

Le jour suivant, il fut renvoyé vers dix heures du matin, avec nombre d'objections sur différens points. Alors le comte lui déclara, que s'il revenoit encore une fois sans l'acceptation des articles, il devoit s'attendre à des conditions beaucoup moins favorables, et il ne lui laissoit que jusqu'au lendemain pour délibérer. Tout fut ainsi terminé dans la nuit.

Articles principaux de la capitulation.

1°. La garnison doit mettre bas les armes dans l'intérieur du château, et sortir par pelotons de cent hommes à-la-fois. 1772.

2°. La garnison aura la vie et les habits saufs.

3°. Les troupes françaises qui font partie de la garnison, se rendront simplement prisonnières, mais non prisonnières de guerre. — Article fondé sur ce qu'on n'auroit pas pu les échanger, parce qu'il n'y avoit point de guerre entre la Russie et la France.

4°. Les troupes françaises qui sont sous les ordres du général Vioménil, seront transférées à Lemberg; celles de Dumouriez à Biala, en Lithuanie, et celles des Confédérés polonais à Smolensko.

5°. On remettra exactement aux commissaires du Roi les attributs de la couronne qui se trouvent dans le château.

Les assiégés avoient joint aux articles, *qu'on ne tireroit pas sur eux pendant la trève;* le comte ajouta en riant: *pas même le coup de la retraite.*

Les commissaires du roi trouvèrent le lendemain les joyaux de la couronne dans un cabinet qu'on avoit muré avant

le siège. Les autres effets étoient éga-
1772. lement en bon état.

La sortie de la garnison étoit fixée au 15 avril, qui se trouvoit être le jour de pâques. Les assiégeans passèrent toute la nuit sous les armes ; à la pointe du jour le lieutenant-colonel Oebschelwiz entra au château pour désarmer la garnison, et recevoir toute l'artillerie des Fédérés, avec celle dudit château. La garnison sortit selon les termes de la capitulation, et fut reçue par les Russes sous les armes. Les deux brigadiers Galiberg et Choisi, tous deux commandans et chevaliers de Saint-Louis, ainsi que les autres officiers, présentèrent leur épée au comte Suworow, en qualité de prisonniers : « Je ne saurois » accepter, leur dit-il, l'arme de braves » gens, au service d'un roi allié de ma » souveraine, » et ils s'embrassèrent. Le général Braniski, et le major Sanzow-Zasso, firent chacun les honneurs d'un dîner aux officiers, dans un palais disposé pour les recevoir. En sortant de table ils partirent pour Lublin. Les

deux brigadiers eurent un carosse, les officiers d'autres voitures, et les pay- 1772.
sans fournirent des charriots pour l'infanterie. Le comte fit présent à la cavalerie des chevaux qui lui restoient. Les prisonniers purent remarquer combien il étoit précis dans les choses importantes, et attentif dans les moindres détails, car rien ne lui échappa; il chargea son major de jour de pourvoir à tous les besoins de la route; quatre compagnies d'infanterie, deux escadrons de cavalerie, deux canons, et cinquante Cosaques, escortèrent ce transport, sous les ordres du colonel Idagien, et en même tems Suworow fit encore couvrir leur marche par le brave Michelson, auquel il confia l'essentiel.

Il s'agissoit d'environ mille hommes, dont un tiers de cavalerie et environ cinquante officiers d'état-major. La marche fut tranquille : différens partis de Confédérés, qui infestoient la route, n'osèrent pas attaquer l'escorte; et arrivé à Lublin, chacun partit pour sa destination.

1772. Quoique le comte Suworow se trouvât fort dégarni, et qu'il dût penser à sa propre sûreté ; il jugea encore plus nécessaire d'enlever la garnison de la petite ville de Zator, à six milles de Cracovie, sur les bords de la Vistule. Il l'envoya surprendre par un officier d'état-major, auquel il donna deux compagnies d'infanterie, deux canons, deux escadrons de cavalerie, quelques Cosaques ; et en effet sans aucune effusion de sang, cet officier ramena le commandant avec son petit état-major, et deux cents soldats prisonniers. Il fit de plus sauter les ouvrages de Zator, qui n'étoient défendus que par douze mauvaises pièces de canon de rempart. Le comte alloit également investir Tinez et Landskron, au retour de l'escorte de Lublin, lorsque les troupes de l'Empereur arrivèrent ; ils les laissa s'emparer de ces deux places, et se retira à Cracovie.

A cette époque, enfin, plusieurs chefs de Confédérés abandonnèrent leur parti. Le colonel Moschinski de Sandomir, se

présenta sur parole, donna son désistement, et congédia tous ceux qui étoient 1772. sous ses ordres. Le maréchal Masowiski en fit autant par députation. Le fameux général-major Schutz vint avec le reste de ses belles troupes de Radzivill, demander à Suworow une capitulation honorable ; il lui restoit encore environ mille hommes qui avoient servi précédemment dans différentes armées, et dont tous les officiers étoient étrangers. Suworow lui accorda des conditions très-avantageuses, le traita comme son ami, et l'aida à dédommager sa troupe d'un licenciement indispensable.

Ceci acheminoit vers une tranquillité générale ; peu de tems avant, les lieutenans-généraux Romanus et Elmpt étoient entrés en Pologne avec des corps complets ; le premier s'étendit du côté de Lublin, l'autre resta en Lithuanie. Les Prussiens avoient aussi marché contre les Confédérés, de manière que certaines provinces de la Pologne se trouvoient occupées par les trois puissances alliées ; mais l'impératrice rap-

pela la plus grande partie de ses troupes,
1772. pour les faire passer à l'armée que commandoit le comte de Romanzow, contre les Turcs.

Ainsi finirent les campagnes contre les Confédérés de Pologne, dans lesquelles le général comte de Suworow servit pendant quatre ans sans interruption. Indépendamment des petits combats, des escarmouches multipliées, il s'étoit couvert de gloire par la victoire de Stalowitz, par la prise de Cracovie; souvent il avoit payé de sa personne; et autant par la prudence, par la bonté qui le caractérisent, que par le développement de ses talens militaires, il fixoit déjà les regards des observateurs sur la brillante carrière qui lui restoit à parcourir.

Au mois de septembre, Suworow fut attaché au corps du général Elmpt; et comme à cette époque on entreprit de changer la forme du gouvernement en Suède, ce corps se mit en marche l'automne pour Pétersbourg, qu'il falloit traverser pour se rendre en Fin-

lande, où Catherine II vouloit avoir des forces. Le comte resta à Pétersbourg avec sa division, jusqu'au mois de février, qu'il fut chargé d'aller inspecter les frontières de Finlande; il prit sa route par Wibourg, Kexholm, Neuschott, vers les frontières de Suède, où il importoit de rester inconnu pour observer plus utilement le mécontentement de toutes les milices du pays; celui du clergé, de la noblesse, de la bourgeoisie, de toutes les classes enfin, contre la nouvelle constitution; et il rapporta des notes très-intéressantes. 1772.

Alors le congrès des Turcs, à Foczan, se séparoit; la trève cessoit, et la guerre paroissant devoir se rallumer, le comte reçut l'ordre de partir pour l'armée qui étoit en Moldavie, où il servit sous le maréchal Romanzow.

CHAPITRE TROISIÈME.

Première guerre du général comte de Suworow, contre les Turcs, sous le maréchal de Romanzow, 1773, 1774.

1773. Le général comte de Suworow joignit l'armée à Jassy, capitale de la Moldavie, où le feld-maréchal Romanzow avoit fixé son quartier-général : Suworow fut reçu comme un homme que sa réputation devançoit ; mais dès le troisieme jour, il partit pour se rendre sous Schurschebo, au camp du général Soltikow, commandant le corps de Valachie, auquel il fut attaché ; et le lendemain de son arrivée il reçut, au couvent de Nigoieschti, le détachement qui lui étoit destiné. Il consistoit en deux régimens de carabiniers, cent Cosaques du Don, quatre canons, et son premier régiment d'Astrakhan, qui rentra avec joie sous ses ordres.

Nigoieschti est situé à un demi-mille du rivage ; Turtukay est sur la rive droite du Danube, à l'embouchure duquel on avoit braqué, sur la rive opposée, de grosses pièces qui défendoient le fleuve, et dominoient une partie de la campagne sur la rive gauche. A droite du couvent coule l'Artisch, qui se jette dans le Danube, et il y avoit dix-sept bateaux pour le service du détachement.

1773.

Les Russes avoient déjà tenté, à plusieurs reprises, d'attaquer la batterie, et toujours ils avoient été forcés de se retirer. Suworow, après avoir reconnu le pays, imagina d'armer ses dix-sept bateaux, dont chacun pouvoit porter vingt à trente hommes, et de faire une descente sur la rive droite du Danube, à la faveur de l'escarpement de ses bords en cet endroit, où il a un peu plus de mille pas de large. Dans cette vue, il commença par exercer des soldats rameurs, sous le lieutenant Palkin : ensuite il se réserva de faire transporter ses bateaux sur des charrettes

attelées de bœufs, à un mille plus loin,
1773. en descendant le fleuve jusqu'à un endroit commode pour l'embarquement. Tout étant ainsi disposé, quatre compagnies d'infanterie, un régiment de carabiniers, et cent Cosaques, se mirent en marche à la nuit close. Les bateaux armés descendirent l'Artisch, et les voitures attelées longèrent le rivage dans un fond couvert par un bouquet de bois.

Arrivé au rendez-vous, le comte jugeant nécessaire d'y attendre la nuit suivante pour son expédition, s'enveloppa dans son manteau, et se coucha non loin du rivage, pour prendre un peu de repos. L'aurore n'étoit point encore levée, que près de l'endroit où il étoit, le cri de *Allah!* se répète à l'improviste. C'étoient plusieurs Spahis le sabre haut; il n'eut que le tems de sauter à cheval et de s'éloigner. Le brave Seminkin s'avança sur eux avec ses Cosaques; mais la cavalerie turque arrivant à toute bride, le repoussa deux fois. Alors Suworow fit fondre sur elle

deux escadrons le sabre à la main, et les Turcs culbutés, poursuivis jusqu'au Danube, se retirèrent dans leurs grands bateaux. L'infanterie, qui étoit encore éloignée, n'eut point de part au combat. Les Turcs avoient débarqué quatre cents hommes; ils en laissèrent quatre-vingts sur la place, et quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvoit leur Bim-Bacha, vieillard à cheveux blancs. Cette première connoissance que le comte fit avec les Turcs, et avec leur manière de se battre, étoit d'un heureux augure pour l'avenir. 1773.

Après avoir fait une reconnoissance plus étendue des environs du Danube, Suvorovv s'apperçut que les Turcs avoient négligé de s'emparer d'une hauteur qui commandoit tout le pays, et qui pouvoit être d'un grand secours; aussitôt il changea ses dispositions, et fit rétrograder ses voitures; la nuit suivante l'infanterie descendit l'Artisch, jusqu'à son embouchure dans le Danube; cent carabiniers légers avec les Cosaques la suivirent à la nage, et il ne

périt que deux ou trois hommes, avec
1773. quelques chevaux.

La descente s'effectua sur la rive droite du Danube, sous le feu continuel de l'artillerie turque. Le major Rehbock avoit l'ordre de s'emparer sur la droite d'une redoute qui couvroit la flotille turque, tandis qu'à gauche, le lieutenant colonel Maurinovv, avec une compagnie en bataillon carré, tâcheroit d'emporter une redoute parallèle; le centre sous les ordres du colonel Baturin, tomba d'abord sur une redoute vide, et en avançant à pas redoublés serra un retranchement. Malheureusement une grosse pièce braquée sur le chemin à laquelle on mit le feu, éclata en plusieurs morceaux, et le comte Suvorovv fut blessé à la jambe droite; le danger étoit pressant, il n'y avoit pas un moment à perdre : comme il s'élançoit dans un schischara, un Janissaire à longue barbe lève son arme sur sa poitrine, le comte pare le coup; il lui arrive du secours, on chasse les Turcs du retranchement, et les Russes s'en em-

parent; alors ils gagnent à toutes jambes cette hauteur sur laquelle les Turcs eussent dû se fortifier : là on fait halte, et à la grande satisfaction de l'armée, il est reconnu que la blessure du général n'a rien de dangereux. 1773.

La cavalerie et les Cosaques poursuivirent les Turcs au crépuscule; Rehbock eut le bonheur de s'emparer de la flotille, et Manriovv, après avoir pris la redoute, se rendit maître de Turtukay. Ce n'étoit pas pour le garder, qu'on le prenoit, il s'agissoit de le détruire; mais comme il n'étoit permis à aucun soldat de piller pour son propre compte, Suvorovv avoit réglé qu'en pareil cas, quatre hommes de chaque escouade iroient au pillage, et que l'escouade entière partageroit ensuite le butin. Cela s'exécuta fidellement pendant la petite heure que l'on passa sur la colline, en redoublant les cris de guerre.

Au point du jour, Suvorovv, fit faire le signal convenu, et les troupes russes rétrogradèrent sur le rivage. En s'embarquant elles prirent quelques ba-

teaux turcs, avec six canons de bronze
1773. et huit grosses pièces qu'on coula dans le Danube, n'osant prendre le tems de les embarquer. Déjà Turtukay étoit en flammes; et vers les dix heures, il sauta un grand magasin à poudre, dont l'explosion se fit entendre à huit milles de-là.

Immédiatement après la victoire, le comte écrivit son rapport au feld-maréchal, en deux vers russes, dont voici le sens:

Honneur et gloire à Dieu! Gloire à vous Romanzow!
Nous tenons Turtukay, et j'y suis. Suworow.

Une nouvelle lettre de l'impératrice, suivit de près cette brillante action.

Lettre de Catherine II,

Au Général-Major Suworow.

La bravoure dont vous avez fait preuve dans la conduite du détachement confié à votre commandement, au siége et à l'assaut de Turtukay, vous rendent digne d'une distinction honorable et de notre faveur impériale; et, conformément aux statuts de l'ordre militaire de Saint-George, que nous avons institué, nous vous nommons gracieusement chevalier de cet ordre,

de la seconde classe ; vous ordonnant d'en prendre les décorations ci-jointes, et d'en porter la croix en sautoir, suivant notre institution. Nous aimons à croire que cette faveur impériale vous excitera de plus en plus à mériter la bienveillance avec laquelle nous sommes votre affectionnée 1773.

CATHERINE.

Czarcosélo, le 30 juin 1793.

Les troupes arrivées sur la rive gauche du Danube, ne prirent encore qu'un moment de repos; le soir du même jour elles rentrèrent au camp de Nigoieschti. Cet assaut leur avoit coûté 60 hommes tués, et 150 blessés. Mais les soldats firent un butin considérable, en effets, en or et en argent, et il en donnèrent libéralement aux prêtres, le jour du service célébré en action de grace.

Les Turcs avoient perdu quatre grands drapeaux, et six plus petits. Leur flotille qui tomba au pouvoir des Russes, consistoit en 50 bateaux et bâtimens marchands. Il est remarquable qu'ils avoient plus de 4,000 hommes de

toute arme, et que Suvorovv triom-
1773. phe constamment du grand nombre avec une très-petite armée. Le maréchal de Romanzovv, pour réparer ses pertes, lui envoya un régiment de Cosaques de 350 hommes de nouvelles recrues, tirées presque en entier de la Pologne, et commandé par le major Caspérovv. C'est alors qu'il exerça beaucoup ses troupes, qu'il fortifia le couvent de Nigoieschti, et que sans doute il se fatigua de manière à altérer sa santé. Une fièvre violente le prit en juin, et on l'obligea d'aller à Bucharest pour se rétablir.

Pendant son absence, la grande armée, sous les ordres du feld-maréchal Romanzovv, passa le Danube, et vint camper sous Silistria ; le général Weismann de son côté passa le fleuve près d'Ismaïlovv, battit trois fois les Turcs dans sa marche, et fit sa jonction avec l'armée.

Les Turcs avoient reçu du renfort, et s'étoient fortifiés de nouveau sous Turtukay. Quoique le comte Suvorovv fût

encore très-foible, il voulut rejoindre son corps, qu'il trouva renforcé de deux cents Arnautes, et d'un bataillon de Nissovv. Le major comte Mellin lui amena aussi de Bucharest, trois cents hommes de nouvelles recrues, qu'il exerçoit au feu et à l'arme blanche depuis quelque tems. 1773.

Aussitôt le comte rentra en campagne; il laissa 300 hommes de garnison à Nigoieschti; et pour que les Turcs ne pussent ni le tourner, ni le surprendre, il éleva sur la rive gauche du Danube une batterie de six pièces de canon, dont il confia la défense au colonel Norovv, avec deux compagnies, deux escadrons et un régiment de Cosaques. Sa flotille descendoit en même tems l'Artisch à vide pour aborder à la rive gauche du fleuve.

On partit au commencement de la nuit, le ciel alors étoit couvert; la lune ayant paru une heure, les troupes s'arrêtèrent dans un enfoncement, pour ne pas être aperçues de la rive opposée, et elles ne purent arriver qu'à minuit au lieu de l'embarquement.

1773. Suvorovv distribua sa flotille en trois divisions. La première, composée de 500 hommes d'infanterie, sous le colonel Baturin; la seconde, du bataillon de Nissovv, et des recrues, avec les Arnautes sous Mellin; et la troisième, des carabiniers qui servoient à pied, sous les ordres du colonel Mescherski, avec la pièce de campagne de Schemekin. Les escadrons et les Cosaques du Don, furent obligés de passer à la nage.

Quoique le tems fût orageux, Baturin effectua heureusement sa descente sur la rive droite; il chassa les Turcs du retranchement qu'on lui avoit indiqué, et donna le signal convenu; mais, soit défaut de forces suffisantes, soit crainte de compromettre sa troupe sans ordre, il s'arrêta, au lieu d'attaquer un retranchement élevé, qui étoit bien plus important.

Le comte étoit resté sur le rivage, pour veiller à l'embarquement; mais inquiet de ce qui se passoit sur la rive droite, il partit avec la seconde division, que la force du courant fit descendre un

quart de mille trop bas. Il fallut remonter le fleuve, et traverser une partie des tristes restes de l'incendie de Turtukay. La foiblesse de Suvorovv étoit extrême, il ne pouvoit marcher sans être soutenu par deux hommes, et il lui en falloit un troisième pour répéter ses commandemens ; dans cet état cependant, lui seul dirigea tout. 1773.

Vers la pointe du jour, le crépuscule fit découvrir beaucoup de Turcs armés ; le comte se détourna, mais sans les faire attaquer : ainsi s'opéra sa jonction avec le colonel Baturin : alors sans lui reprocher sa faute, il détacha le major Rehbock, avec trois compagnies pour s'emparer du retranchement ci-dessus mentionné, et le reste du corps suivit. Les Arnautes avoient été détachés avec ordre de se glisser derrière le camp des Turcs, d'y jeter l'alarme en poussant des cris de tous les points, et d'exciter le désordre.

Rehbock n'eut point à combattre pour s'établir dans le retranchement, il n'étoit pas encore achevé, le parapet étoit trop

bas, le fossé pas assez profond, et l'en-
1773. trée pas du tout fortifiée. Mais l'enceinte étoit si large, que toute l'infanterie put s'y déployer, ainsi que les carabiniers à pied. D'ailleurs cette éminence commandoit tout le pays.

On n'apperçut pas de Turcs dans les autres retranchemens. Cependant une partie des carabiniers étant allée au butin sans ordre, fut assaillie inopinément; à peine s'étoient-ils réunis au corps d'armée, que toute celle des Turcs, forte d'environ sept mille hommes, sortit de son camp, et marcha sur le retranchement; leur infanterie se posta derrière les haies et la cavalerie se lança en avant. Le défaut d'élévation du parapet, obligeoit les Russes de tirer à genoux, ou à demi-couchés; ils avoient pris quelques canons, mais ils ne pouvoient s'en servir faute de canonniers. Enfin arrivèrent les canons et les canonniers avec le reste de l'arrière-garde, que le courant avoit entraîné encore plus loin que les autres; cette petite artillerie fut un secours d'autant plus essentiel, que l'ennemi n'en

avoit point ; ce qui lui fit le plus de mal néanmoins, ce fut la batterie de la rive gauche du Danube. 1773.

Les Russes et les Turcs se repoussèrent réciproquement plusieurs fois, en disputant le terrain pied-à-pied. Seninckin et Schemekin firent des prodiges de valeur. Les Cosaques du Don et les recrues se distinguèrent par leur bravoure. Il y avoit déjà deux heures que le combat étoit engagé, lorsqu'un grand nombre de cavaliers turcs fondirent avec impétuosité sur l'entrée du parapet, que rien ne fermoit ; le Bacha, richement vêtu, s'avançoit à leur tête ; il étoit déjà fort près, lorsqu'un sergent de chasseurs le tira à la poitrine et le renversa de cheval ; aussitôt ses gens l'entourèrent, mais leur résistance ne put empêcher que les Cosaques ne l'achevassent à coups de lance.

Ainsi finit Sary Mechmed-Bacha, un des hommes les plus remarquables par sa bravoure, sa force et sa beauté. Il avoit été le second partisan du fameux Aly-Bey d'Egypte, que postérieurement il avoit trahi.

Malgré cet événement fâcheux pour
1773. les Turcs, ils soutinrent encore le combat plus d'une heure, faisant face de tous les côtés, sans se laisser entamer; et leur infanterie faisoit beaucoup de mal aux Russes. L'infatigable Suvorovv, tantôt porté, tantôt à cheval, fit sortir du retranchement une colonne de deux compagnies de grenadiers, sur six hommes de front, aux ordres du capitaine Bratzovv, qui bientôt fut blessé mortellement; mais la colonne n'en perça pas moins, et les Turcs enfin furent repoussés; le reste des troupes, marchant en avant, acheva de les mettre en désordre, et la cavalerie les poursuivit.

Tandis qu'on se battoit avec un acharnement respectif, Suvorovv, dont l'œil vigilant ne laisse au loin rien échapper, avoit encore découvert, étant à cheval, qu'il ne restoit qu'une poignée de monde éparse, dans le camp des Turcs, qu'on ne pouvoit apercevoir que de certains points, parce qu'il étoit dans un fond. Aussitôt il y fit porter, à toutes jambes, quelques compagnies, qui s'emparèrent

de l'artillerie ; le comte les suivoit avec toute sa troupe, dont il forma trois car- 1773.
rés, et il couvrit les aîles avec la cavalerie, pour s'opposer au retour des Turcs, en cas qu'ils voulussent faire face ; mais ils continuèrent de fuir, et l'on se rendit maître du camp. Jamais les soldats n'avoient eu un plus riche butin à se partager.

Les Turcs perdirent 1,000 hommes dans cette action, 18 canons de bronze dont ils n'avoient pas fait usage, et 24 grands schaicks, ou bateaux, qu'il fallut tirer d'un endroit marécageux, défendu par des palissades ; ils servirent aux Russes pour embarquer la cavalerie et l'artillerie, car ce poste ne pouvant être bon à rien, au signal de deux coups de canon, on remonta sur la flottille, pour aborder, le soir, à l'endroit où le colonel Norovv étoit posté avec la batterie, que le comte vouloit encore laisser en avant de son camp pendant la nuit. Il emportoit religieusement avec lui, le corps de Bacha Sary Mechmed, pour lui faire rendre les honneurs de la sépulture, d'une manière digne de son rang.

1773. La nouvelle de cette victoire fut portée par le major Rehbock au feld-maréchal, qu'elle consola de la malheureuse tentative faite le même jour sur Lilistria. C'est ici plus que jamais, qu'il faut rendre hommage aux talens du général Suworow. Si la fortune le seconde quelquefois, on ne peut nier que ce ne soit par sa prévoyance et sa présence d'esprit qu'il l'enchaîne.

Après une seule nuit de repos, le comte remonta le Danube, ne laissant en arrière que la cavalerie, et un poste d'infanterie suffisant dans le couvent de de Nigoieschti qui étoit fortifié. Il marcha avec l'avant-garde, suivi du centre et de l'arrière-garde; mais, après s'être embarqué par le plus beau tems, le soir il survint un orage qui dispersa toute la flottille; elle ne se réunit que le lendemain matin, et Suvorovv eut de la peine à gagner le rivage. Il vit un moment le comte Soltikow sous Schursach, au sujet d'une expédition qui ne put avoir lieu.

De retour à son ancien poste, Suvo-

rovv eut encore un accident très-fâcheux ; foible comme nous l'avons vu, avec une jambe qui se ressentoit toujours de sa blessure, il manqua les premières marches d'un escalier que la pluie avoit rendu glissant, et la chûte lui causa une commotion si forte, que pendant plusieurs jours, il pouvoit à peine respirer. Il fallut encore recourir au médecin de Bucarest, qui enfin le rétablit parfaitement. Mais la distribution des commandemens étant changée, au lieu de retourner à Nigoieschti, il se rendit à l'armée du feld-maréchal Romanzovv, son nouveau poste. 1773.

Le corps dont il devoit prendre le commandement étoit campé sous Chirschowa, sur la rive droite du Danube, qui, en cet endroit, a presque un demi-mille de largeur, et plusieurs îles. Il trouva le corps dans une position foible, exposée aux attaques des Turcs ; il résolut de s'y retrancher, et après avoir parcouru les environs à cheval, il indiqua au seul ingénieur conducteur qu'il eût, les points sur lesquels on de-

1773. voit travailler pour se fortifier; mais en passant à gué une rivière un peu profonde, sur laquelle il n'y avoit point de pont, le malheureux ingénieur qui vouloit suivre le comte manqua le gué, tomba de cheval, et se noya; c'étoit une perte, sur-tout dans les circonstances; néanmoins les travaux des retranchemens s'achevèrent avec une célérité d'autant plus nécessaire, qu'on apprit bientôt que les Turcs s'ébranloient à Karassie, à dix milles de Chirschovva, et qu'ils alloient se mettre en marche.

Le 3 septembre au soir, la lune étant dans son plein, ils s'approchèrent à la distance d'un demi-mille. On appercevoit le feu de leur garde. Les officiers s'attendoient à être attaqués dans la nuit. Le comte Suvorovv, au contraire présumoit que les Turcs resteroieut tranquilles; et comme il ne vouloit pas les attaquer, mais seulement les attirer, il fit repcser ses troupes. Lui, au lieu de dormir, médita les opérations du lendemain, attendant le jour avec impatience; et avant qu'il parût, il monta à

cheval, accompagné de deux Cosaques, pour observer les mouvemens et les dispositions des Turcs. 1773.

Le corps sous les ordres du comte, étoit composé de trois escadrons de hussards, de cent Cosaques et de quatre régimens d'infanterie, dont deux si foibles, qu'ils n'avoient que 200 hommes avec leurs canons; ceux-là étoient distribués dans le château et dans les retranchemens; les deux autres étoient campés dans une île basse et couverte, à laquelle on communiquoit par des ponts de bateaux.

L'armée turque étoit forte d'environ 11,000 hommes. A huit heures elle s'approcha de la première redoute, qui étoit sous le canon du château. Lorsque Suvorovv crut les Turcs en mesure de bien distinguer ce qui se passoit dans son camp, pour jouer la peur, il ordonna de plier les tentes, et de les porter dans la redoute. Les retranchemens où il les attendoit étoient entourés de puits profonds, dans lesquels on avoit jeté des chausses-trapes; selon l'ordre

1773. on devoit laisser arriver l'ennemi au plus près, et ne faire qu'un feu à mitraille, sans envoyer de boulets; mais le colonel Dumaschovv n'eut pas la patience d'attendre que les Turcs, qui paroissoient vouloir attaquer en même tems la redoute et le château, s'avançassent assez pour donner dans le piège. Il commença trop tôt à les canonner du château, ce qui les éloigna pour quelque tems, et contraria le premier dessein; plus tard ils avancèrent en escarmouchant, ils rencontrèrent deux ouvrages qui les incommodèrent, néanmoins ils gagnèrent du terrain, quoique leur marche ne fût pas rapide. Alors Suvorovv, ordonna à ses escarmoucheurs, de se retirer peu-à-peu, et de fuir ensuite tout-à-coup, comme s'ils eussent perdu courage, espérant par cette ruse attirer l'ennemi tout près des retranchemens.

Dès que les Turcs eurent le champ libre, ils se développèrent et offrirent un spectacle assez singulier. Les Sarrasins accoutumés à combattre par bandes

confuses et dispersées, se rangèrent en ordre de bataille à la manière des troupes européennes, et se formèrent en lignes; les Janissaires avec l'artillerie au centre, et les Spahis sur les aîles. Le comte dit en riant, aux officiers le plus près de lui : *Les barbares veulent combattre en rangs et files.* 1773.

Ils avancèrent en assez bon ordre contre le premier retranchement, dont le fossé n'étoit pas bien profond, parce que le terrain étoit pierreux; mais il y avoit en avant un double rang de chevaux de frise, et derrière étoient des palissades sur la partie de l'éminence qui couvroit parfaitement l'île, où étoient postés les deux plus beaux régimens d'infanterie, sur la petite rivière de Borzy.

L'ennemi dans sa marche établit une batterie sur un pont, d'où il ne pouvoit faire que bien peu de mal au retranchement, ce qui avoit fait négliger aux Russes de le fortifier. Bientôt les Turcs commencèrent à faire jouer leur artillerie, et se portèrent sur le retranchement avec une telle précipitation qu'à

1763. peine le comte eut le tems de l'atteindre et de sauter par-dessus les chevaux de frise qui défendoient l'entrée. Quoiqu'on les reçut avec un feu à mitraille très-vif, ils avancèrent et arrivèrent en foule par-dessus les chevaux de frise, jusqu'aux palissades. Ils plantèrent leurs étendards sur le parapet, mais ils ne purent pas pénétrer. Le colonel Machipelovv, avec le régiment de Staroskolsi qui étoit posté dans l'île, tomba sur leur aîle droite, la baïonnette basse. Le prince Gagarin avoit passé le pont immédiatement, il tourna la hauteur, et tomba sur l'aîle gauche avec son régiment formé en carré. Le baron de Rosen avec la cavalerie chargea les Turcs, par ordre de Machipélovv; ils furent mis en désordre; et comme ils n'étoient pas accoutumés à combattre en *rangs et files*, la confusion en devint plus grande dans leur défaite. Ils abandonnèrent leur artillerie; on les poursuivit pendant la nuit, jusqu'à trois ou quatre milles de distance. Les Janissaires que leurs grands habits incommodoient, s'en débarrassèrent pour courir plus vîte, et

leur cavalerie se dispersa en grande partie. 1773.

Le comte Suvorovv arrêta enfin la poursuite ; ses troupes se reposèrent quelques heures et rétournèrent dans la matinée à Chirschoav. La route étoit jonchée de morts. Les Turcs perdirent dans cette affaire plus de mille hommes, parmi lesquels se trouvoient deux Bachas et beaucoup de Maures. On leur avait fait une centaine de prisonniers, avec plusieurs officiers, et pris neuf drapeaux. L'artillerie tombée au pouvoir des Russes consistoit en huit canons et un mortier. De leur côté, le nombre des morts n'étoit pas aussi considérable ; mais ils avoient deux cents hommes blessés.

Telle fut encore la fin brillante de cette campagne, pour le général comte Suvorovv. Le dérangement de sa santé ne lui permit pas d'entreprendre d'autres expéditions. Il retourna en Russie vers la fin d'octobre, pour y passer l'hiver, et il ne revint sur le Danube que vers la fin d'avril.

C'est alors qu'il fut nommé général-
1773. lieutenant, et chargé de commander la seconde division qui étoit sous Sloboceïa, en face de Silistria, ainsi que le corps de réserve qui se trouvoit sous Chirschova. La seconde division étoit composée de seize bataillons, de vingt escadrons, et de deux régimens de Cosaques. Le corps de réserve consistoit en quinze bataillons, treize escadrons, un régiment de Cosaques, et deux mille cinq cents Arnautes, avec beaucoup d'artillerie de campagne.

Sous Silistria, il y avoit sur le Danube une grande île constamment disputée ; le comte la rendit neutre, pour éviter des affaires inutiles ; et les patrouilles respectives qui s'y rencontroient souvent, s'y conduisirent paisiblement. Le corps sous ses ordres étoit retranché à un mille de Silistria dans un bois, et la plus grande partie de l'armée russe étoit destinée à passer le Danube.

Au bout de quelques semaines, Suvorovv quitta ses retranchemens, où il y avoit de continuelles escarmouches,

et fit une marche de cinq milles, dans
laquelle il rencontra au milieu d'un bois 1773.
le général-lieutenant Kamenski, avec
son corps d'Ismaïlow. Ce corps avoit
marché toute la nuit, et n'avoit pas
encore eu le tems de camper, ni de
manger, lorsque, vers midi, une partie
de la cavalerie légère, qui avoit été envoyée à la découverte, revint du bois et
amena le quartier-maître-général des
Turcs prisonnier avec son escorte. On
apprit de lui que l'armée, forte d'environ cinquante mille hommes, étoit en
pleine marche.

Le général Kamenski fit aussitôt sonner le *bouteselle*, et donna ordre à sa 1774.
cavalerie d'attaquer les postes Turcs les
plus avancés dans le bois; mais elle fut
repoussée. L'infanterie de Suvorovv,
suivie de la cavalerie, et trois escadrons
de hussards qui étoient en avant avec
les Cosaques, donnèrent sur la cavalerie
turque qui poursuivoit celle des Russes;
malheureusement ce corps étoit encore
trop foible, le comte fut obligé de se
replier: on tira beaucoup sur lui; il fut

1774. poursuivi par un Spahis, et ne dut son salut qu'à la vîtesse de son cheval. Il rencontra deux bataillons de grenadiers et un de chasseurs, qui avoient été attaqués si précipitamment qu'un deux, n'ayant pas eu le tems de se former en carré, avoit été obligé de se placer en potence.

Ces bataillons avoient à se défendre contre huit mille Albanais à pied, qui poussoient des cris horribles; ils se tirèrent de très-près pendant plus d'une heure : le feu croisé à mitraille tuoit beaucoup d'Albanais, mais ils ne vouloient pas plier, et ils coupoient la tête à tous les chasseurs qui se hasardoient trop loin. Enfin le brigadier Machipélovv arriva avec son carré de deux bataillons de Suzdal, et deux compagnies de grenadiers. Le grand feu discontinua tout-à-coup, la fumée se dissipa, et l'on vit que l'avant-garde des Turcs se retiroit.

Le comte Suvorovv parcourut le bois à cheval avec Machipélovv: les Turcs étoient en pleine déroute : il résolut de

pousser son avantage. Le chemin du bois étant étroit, il étoit impossible de se développer, et les carrés étoient forcés d'aller à la suite l'un de l'autre; néanmoins les Russes tuèrent tant de monde, les hussards hachèrent tant d'Albanais qui s'étoient dispersés, que la route étoit jonchée de morts et de bœufs de trait, que les Turcs avoient tués eux-mêmes; car il leur étoit arrivé plusieurs centaines de charriots armés en guerre, avec lesquels ils avoient formé le projet d'enfermer les Russes. 1774.

Le général Louis, à la tête de trois mille hommes de cavalerie du corps d'Ismaïlovv, couvrit la marche de l'infanterie; il harcela quelquefois les Albanais dans leur fuite, mais il fut constamment repoussé par une grande quantité de cavalerie turque, et fut obligé de se rapprocher de l'infanterie, qui, de son côté, repoussoit les Turcs, en les canonnant. On les poursuivit à la distance d'un grand mille à travers le bois, à la sortie duquel on fut surpris par une grosse pluie. Cette contrariété servit du

moins à rafraîchir les troupes, car la
1774. chaleur étoit si accablante, que beaucoup de soldats mouroient de fatigue sur la place. La pluie ralentit aussi la retraite des Turcs, dont les longues et larges robes devenoient plus lourdes à mesure que l'eau les imbiboit; et comme ils n'avoient que de petites poches au lieu de gibernes, leur poudre fut mouillée.

La plaine qui étoit en avant du bois, étant garnie de buissons d'épines, l'armée russe s'y développa. Trois batteries que les Turcs avoient établies sur une hauteur, lui enlevoient beaucoup de monde : Suvorovv ordonna l'assaut de ces batteries ; les Russes s'y portèrent avec ardeur et s'en rendirent maîtres.

La totalité de cette petite armée montoit environ à douze mille hommes. Le lieutenant-colonel Lubinovv se trouvoit à l'aîle droite, avec trois escadrons de hussards et un régiment de Cosaques, sous les ordres du lieutenant-colonel Bussin ; il avoit près de lui le carré de chasseurs du lieutenant-colonel baron

de Fersen. Le carré de grenadiers, sous le général-major Miradovvitsch, le carré 1774. de fusiliers de Suzdal, et deux compagnies de grenadiers sous les ordres du général-major Oschérovv, et du brigadier Machipélovv. A l'aîle gauche étoit le carré de grenadiers du lieutenant-colonel RACK, ayant sur son front le général Lolin avec sa cavalerie. Sur les derrières, les Arnautes nettoyoient les bois, et hachoient les Turcs dispersés. On ne sait par quel hasard le reste de la troupe, sous les ordres du comte Suvorovv, étoit resté en arrière.

L'armée se forma ainsi dans sa marche, et s'avança contre les Turcs, sur une plaine qui s'élevoit en pente douce. Bientôt les Janissaires et les Spahis attaquèrent sur l'aîle droite, mais ils furent repoussés avec une perte considérable. Le centre au contraire se trouva serré de très-près par un nombre supérieur, et les carrés souffrirent beaucoup. Les Janissaires le sabre haut, et le poignard au poing, se jettèrent comme des forcenés dans les carrés, au milieu des

baïonnettes ; mais ils furent chargés par
1774. la réserve intérieure, et après plusieurs attaques inutiles, ne pouvant tenir plus long-tems, ils prirent la fuite en différentes bandes, et furent poursuivis par la cavalerie.

Quelques carrés en se portant davantage à droite, découvrirent derrière la hauteur le camp des Turcs, assis dans un fond, près de la petite ville de Kosludgi, distante du bois d'environ un mille. La rapidité de la marche des troupes, et les chemins gâtés par l'orage de la veille, avoient empêché la grosse artillerie de suivre les colonnes; il ne s'y trouva que huit pièces d'artillerie de campagne, que le comte fit d'abord placer sur cette hauteur, d'où il fit canonner vivement le camp des Turcs, qui, découragés par leurs mauvais succès, et ne se croyant pas en force, prirent promptement la fuite, et abandonnèrent leur camp.

Les carrés y entrèrent au coucher du soleil. C'étoit un des plus beaux camps qu'il fût possible de voir chez les Turcs,

toutes les tentes étoient neuves, et peintes à la manière du pays, selon les différentes compagnies, qu'on appèle Odas, et qu'on distingue par des lions, des cerfs, des chevaux, des éléphans. Contre l'usage les tentes étoient resté dressées et garnies, et les Russes y firent un butin d'une richesse immense. 1774.

De l'autre côté du camp, étoit une hauteur, que Suvorovv vouloit occuper, parce qu'elle commandoit tous les environs. Il alla en avant, avec trois escadrons de hussards, et se fit suivre de toute la cavalerie. Pendant ce tems les Arnautes, en achevant le pillage du camp, faisoient main basse sur ce qui se trouvoit de Turcs égarés ou blessés. Mais les hussards en arrivant sur la hauteur furent canonnés vivement par une batterie de grosses pièces masquées par le bois qui étoit en avant. Le comte aussitôt envoya le major Perfintievv, à la tête de trois compagnies du grand carré, s'emparer de cette position; et comme si dans les plus grandes difficultés, ce général ne commandoit jamais que des choses

faciles; ce petit détachement battit en ef-
1774. fet les Turcs, leur prit leurs canons, et l'armée resta tranquille sur la hauteur.

Le jour étoit déjà tombé, quand le brigadier Saprovvski arriva avec son régiment de Tacherinikovv, faisant partie du corps que nous avons observé être resté en arrière ; le reste ne fit sa jonction que le lendemain matin sur le même point.

Les Turcs perdirent dans cette bataille trois mille morts, quelques centaines de prisonniers, quarante canons, et environ quatre-vingt-deux drapeaux, avec tout leur camp très-richement garni. Ils étoient commandés par l'Aga des Janissaires, les Reis-Effendi, et par plusieurs Bachas.

Ce fut la fin de cette campagne, pour le général comte de Suvorovv. Si elle fut courte, elle ne fut pas oisive, et l'on peut remarquer, à l'honneur de sa prudence et de son jugement ; qu'il n'a encore rien entrepris sans succès. Pour la première fois on lui voit un corps de 12,000 hommes; mais pour la première

fois aussi, il en avoit 50,000 à combattre : ainsi la disproportion n'en étoit que plus 1774. grande, et le triomphe n'en est que plus éclatant.

Le comte quitta alors l'armée pour retourner à Bucharest, sous les yeux de son médecin; une nouvelle fièvre l'avoit replongé dans son ancien état de foiblesse, à peine pouvoit-il se soutenir. Il projettoit aussitôt après sa guérison, de se rendre auprès du général en chef, le comte de Soltikovv sous Ruschuk, mais la paix se conclut dans cet intervalle. Alors il alla prendre congé du feld-maréchal comte de Romanzovv à Fokchasnì, et partit pour la Russie. Il étoit à Jassi, lorsqu'il reçut de Pétersbourg, l'ordre de se rendre en diligence à Moskou, pour y seconder le général en chef, prince Wolgonski, commandant-général en Moscovie, où il étoit chargé d'appaiser des troubles intérieurs, causés par cet imposteur si connu sous le nom de Pugatschevv, simple Cosaque, né en 1726, sur les bords du Don et du Tanaïs, et qui prétendoit se faire passer pour Pierre III.

Il n'est pas facile de démêler si cet
1774. homme égaré par une prédiction dont nous parlerons plus tard, a saisi de lui-même le rapport que son âge pouvoit établir entre lui et la fable qui se débitoit sur l'existence prétendue de l'Empereur, ou si quelques intrigans lui ont fait prendre ce rôle, et lui ont procuré d'abord les moyens de le soutenir. Le fait est que ce brigand atroce, devint très-dangereux, si ce n'est pour la couronne, au moins pour les malheureux pays qu'il parcouroit; et que l'impératrice, en chargeant le comte de Suvorovv de seconder le général en chef, pour délivrer ces contrées de ce fléau, lui donnoit une véritable marque de la confiance dont elle l'honoroit.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Poursuite de Pugatschevv, qui est fait prisonnier.

Le général comte de Suvorovv arriva au mois d'août à Moscou, et se présenta au prince Wolgonski. Dès le premier entretien, il comprit que l'état des choses rendoit sa présence inutile à Moscou. Bientôt après, il voyagea dans l'intérieur de l'empire, et vit le comte Panin, qui, ayant reçu à cette époque des ordres de l'impératrice, donna au comte Suvorovv de pleins pouvoirs, et envoya à tous les commandans des troupes, ainsi qu'aux gouverneurs des provinces, l'ordre de lui obéir en toutes choses. Il partit dès le même jour avec une escorte de cinquante hommes, marcha sur Arsamas, Pansa et Saratovv, où il recueillit des éclaircissemens plus positifs; et peu après, Catherine II daigna l'honorer

1774.

d'une lettre de sa main, pour lui té-
1774. moigner combien elle étoit satisfaite de son zèle et de son activité.

Il rencontra sur sa route, depuis la ville de Pensa, plusieurs petits corps levés par des gentilshommes, et souvent aussi des troupes du parti de Pugatschevv; mais on ne l'attaqua point, et de son côté, il avoit si peu de monde, qu'il évitoit tout engagement. Pugatschevv avoit souvent été battu et mis en déroute, mais il se remontroit toujours. Après avoir enlevé quelques centaines d'hommes de pied, et tous les chevaux de transport du pays, que le comte parcouroit, il s'étoit rendu à Zarizyn. En conséquence, le comte fut obligé d'embarquer son escorte sur le Wolga, pour la faire descendre jusques-là, et lui, de longer le rivage avec le peu de chevaux qu'il avoit pu trouver.

Pugatschevv étoit fort d'environ huit mille hommes; savoir, mille hommes d'infanterie réglée qu'il avoit levés, avec environ douze canons, quatre régimens de Cosaques du Don, et trois

cents Cosaques d'Uralsk, qui seuls lui étoient restés fidèles, sur cinq cents qui s'étoient attachés à son parti. Le reste étoit des paysans mal armés. 1774.

En passant à Dénitrovska, les Cosaques du Don le quittèrent pour un mécontentement qu'il fit naître par sa foiblesse pour les Cosaques d'Uralsk. Après avoir été somptueusement traité par un chef de Cosaques du Wolga, il le laissa assassiner par les Cosaques d'Uralsk, qui, pendant l'ivresse générale, avoient découvert quelques pièces de canon bien cachées, qu'ils proposèrent à Pugatschevv, et pour s'en assurer la possession, le malheureux hôte fut massacré à coups de lances. Peu après, le soupçon de l'assassinat tomba sur un Cosaque du Don; sa mort fut résolue, on tira sur lui, il se sauva, et dans la nuit les quatre régimens du Don désertèrent.

Pugatschevv, que Suvorovv surnommoit le *Brigand*, étoit né aussi vindicatif, aussi cruel qu'on l'en a taxé, et ses Cosaques d'Uralsk commettoient,

en son nom, des atrocités qu'on auroit
1774. horreur de rapporter, et qu'il n'arrêtoit
ni ne punissoit jamais.

Le comte rencontra sous Zarizyn, le colonel Michelson, qui venoit de battre Pugatschevv; l'infanterie, qui ne lui avoit jamais été fidelle, s'étoit rendue ainsi que les paysans, les autres s'étoient dispersés; il ne lui restoit plus que les trois cents Cosaques, et quelques bandes non disciplinées qui le suivoient. Dans ce dénuement, il descendit le Wolga jusqu'à Krasnoi, partie sur les bateaux qu'il emmena, partie à la nage, et il gagna les landes d'Uralsk, qui ont quatre-vingts milles d'étendue.

Le général Suvorovv résolut de l'y poursuivre, pour s'en rendre maître lui-même. Comme le colonel Michelson avoit enlevé beaucoup de chevaux à Pugatschevv, on fit monter trois cents hommes d'infanterie à cheval; le général prit, en outre, deux escadrons de troupes réglées, deux cents Cosaques, et deux canons. Il passa le Wolga à Zarizyn, remonta le fleuve jusqu'au grand

village de Michelovka ; en face de Denitrovska ; et pour punir les habitans de ce village d'avoir été infidèles, il leur enleva cinquante paires de bœufs, sous prétexte du transport de ses bagages ; mais avec le dessein de les faire servir aux subsistances, pendant sa marche à travers les landes, où il étoit impossible de rien trouver. Dans tout le canton, il n'y avoit pas moyen de procurer des vivres au détachement, pour plus de cinq jours.

1774.

Les Russes entrèrent le lendemain dans ces immenses déserts, où il n'y a ni habitation, ni chemins frayés ; ils furent obligés de s'orienter pendant le jour sur le soleil, et pendant la nuit sur les étoiles, comme s'ils eussent été en pleine mer. La chaleur les fit beaucoup souffrir, dans ces terres sablonneuses sans arbres ni buissons, pour se mettre à l'ombre ; il falloit faire des marches de nuit, et vivre d'abstinence, ne pouvant calculer pour combien de jours il faudroit encore de pain et de farine. On fit la soupe à l'ordinaire, mais on coupa une partie de

la viande en petites tranches, qu'on fit
1774. griller, et qu'on mangea en guise de pain, pour ménager la petite provision qu'on en avoit.

Ils se dirigèrent d'abord sur la petite rivière de Gerslau, dont les bords sont un peu boisés, et ensuite sur les cinq lacs de Staitsch. Le comte y trouva le major, comte Mellin, qui avoit avec lui quelques centaines d'hommes, ainsi que le colonel du Don, Illoveicki, avec un régiment de Cosaques, et Martemianovv, chef des Cosaques d'Uralsk demeurés fidèles, qui en avoit une centaine avec lui. Ces troupes étoient parties de Zarizyn avant Suvorovv. Elles avoient trouvé dans les landes plusieurs bandes de paysans du parti de Pugatschevv; on les avoit ramenés à la raison, et renvoyés dans leur pays sans effusion de sang.

Suvorovv et sa troupe arrivèrent au confluent des deux rivières Usa, qui se jettent dans une eau dormante. C'est un endroit couvert de bois, au centre des landes d'Uralsk; et selon le rapport

des paysans qui venoient de quitter Pugatschevv, il devoit s'y retirer. On savoit qu'il n'avoit que trois cents hommes ; le corps russe étoit de mille hommes de troupes réglées, et pourvu de canons. Le comte distribua son monde en plusieurs parties pour chercher cet aventurier, et pour lui ôter tout moyen de s'échapper. On étoit déjà sur sa piste dans l'épaisseur du bois, lorsque des ermites, qui se nourrissent de pêche, et dont les retraites sont éparses dans cette contrée, donnèrent avis qu'il étoit arrivé dans la matinée, et que quelques-uns de ses propres gens l'avoient entraîné à Uralsk pieds et mains liés.

1774.

Pugatschevv se flattant de conserver ses prétendus fidèles Cosaques d'Uralsk, avoit le dessein de les amener avec lui au lac d'Aral, derrière la mer Caspienne, et de s'y réunir aux Karakalpaks, horde vagabonde de Kirgiskay, contrée dont il se disoit originaire. Un parti des Cosaques d'Uralsk désapprouvoit ce projet extravagant, et feignant de desirer un entretien avec leurs femmes et leurs

enfans à Uralsk, pour tâcher de les atti-
1774. rer avec eux, ils engagèrent Pugatschevv à les conduire à Uralsk ; mais à l'approche de ceux qui les poursuivoient, la frayeur des dangers qui les menaçoient individuellement, leur fit prendre la résolution de le garotter, et de le livrer. Ceux qui n'avoient pas approuvé ce traitement étoient restés épars chez les ermites.

Le comte aussitôt rappela et rassembla les différens partis qu'il avoit envoyés à la poursuite de Pugatschevv, et prit le chemin d'Uralsk. Mais les troupes s'égarèrent pendant la nuit, elles donnèrent sur les feux des Kirkis, nation indomptable, dont plusieurs vagabonds étoient répandus dans les landes en avant d'Uralsk ; ils ne connoissent pas la peur ; et quoiqu'ils fussent alors fort inférieurs en nombre, ils soutinrent un petit combat, où il y eut beaucoup de Russes blessés de flêches, entre autres le comte Marimovvitsch, aide-de-camp, quelques-uns même y perdirent la vie. Les Kirkis, ne perdirent qu'une vingtaine des leurs.

Suvorovv continua sa marche, accompagné de ceux qui pouvoient aller le plus vîte, et au bout de quelques jours, ils arrivèrent à Uralsk; le colonel Simonovv, commandant de la ville, qui dès le commencement des troubles, avoit fait une belle défense dans un retranchement, avec un bataillon et quatre canons, avoit déjà pris Pugatschevv sous sa garde, et le livra au comte à son arrivée. 1774.

Quoique Pugatschevv ne fût ni de naissance, ni de caractère à soutenir une ambition élevée, l'inquiétude qu'il a causée au gouvernement, prête une sorte d'intérêt à la curiosité sur son début dans cette carrière de révolte et d'imposture.

Cet homme étoit né dans un village situé sur le Don, à quinze milles au-dessous de la Circassie. Se trouvant par hasard dans sa jeunesse à Cirkoske, il aida une fille d'un certain âge, à faire boire ses chevaux dans le fleuve; cette fille le remercia en lui pronostiquant qu'il seroit un jour empereur. Depuis

ce moment une si grande destinée ne
1774. cessa de se reproduire sous toutes les formes à son imagination ; il y ramenoit toutes ses idées ; et si l'on vouloit recueillir ces prédictions faites ainsi par hasard, on verroit qu'elles n'ont jamais manqué leur effet, du plus au moins ; une tête forte s'en souvient quelquefois ; une tête foible y revient toujours, et est bientôt tournée.

Pugatschevv, de son métier voleur de chevaux, ne devoit pas entrevoir une route facile vers le trône ; peut-être crut-il aplanir quelques difficultés en se faisant soldat. Au commencement de la guerre des Turcs, il servit parmi les Cosaques, et sa bravoure l'éleva assez vîte au grade de Goroumschi, ou *enseigne ;* mais ne pouvant surmonter plus long-tems son penchant pour sa première vocation, il déserta et alla en Circassie. On le prit avec son butin, il fut transporté lié dans la ville, et mis sous une garde négligente, sans doute ; car il eut l'adresse de se sauver jusqu'au Wolga, où les Orthodoxes l'accueilli-

rent pendant long - tems. Ennuyé d'eux, il gagna les habitations des ermites sur la rivière d'Usa, et quelque tems après il en partit pour aller à Uralsk. 1774.

Non loin de cette ville, Pugatschew rencontra dans les landes, quelques Cosaques du pays, qui chassoient des brebis sauvages; ils lui demandèrent qui il étoit? *Approchez-vous*, leur dit-il, *et reconnoissez-moi.* Il leur montra sur sa poitrine, une marque rouge (qu'il prétendoit être une couronne) en leur disant qu'il *étoit l'empereur Pierre III.* Ils le crurent sur sa parole, et le conduisirent à un petit domaine appartenant à un homme de leur connoissance. Il s'y arrêta quelque tems, et parut prêter la main aux travaux de la campagne. Ceux qui l'avoient connu les premiers venoient le voir très-souvent, insensiblement ils lui firent un parti si considérable, que des conjurés dont le nombre s'élevoit jusqu'à cinq cents, vinrent le trouver, et le proclamèrent empereur. Nous l'a-

vons vu depuis, avec près de huit
1774. mille hommes, et il en eut jusqu'à vingt mille hommes; mais une fois remis entre les mains de Suvorovv, il dut perdre tout espoir de recommencer cette farce.

On fit exprès pour lui, une voiture à quatre roues, sur laquelle il fut enfermé dans une cage de fer; il partit ainsi le troisième jour, sous une escorte de deux compagnies de chasseurs, d'une compagnie de grenadiers, avec deux pièces de canon, et deux cents Cosaques du Don et d'Uralsk. Le comte commandoit en personne cette escorte, mais il fit marcher les autres chefs, avec leurs troupes sur la ligne de Samar, qui étoit habitée, pour qu'ils pussent y trouver des vivres et du fourrage.

Le commandant d'Uralsk n'avoit pu donner que pour deux jours de provisions à l'escorte; le comte la menoit bien par le chemin le plus court, mais il falloit traverser des pays inhabités; en conséquence on emmena un

peu de bétail, et on s'aida de nouveau des moyens qu'on avoit employés d'abord. 1774.

Après avoir fait à-peu-près vingt milles, depuis Samar jusqu'au Wolga, ce qui n'étoit guères qu'un tiers du chemin, on arriva sur les bords de l'Irtisch. Là, dans un beau pays, est un village isolé qu'on appelle Mosti, du nom d'un pont qui n'en est pas éloigné. Le village avoit été pillé peu de tems auparavant par des Kirkis, dans une de leurs incursions; ils avoient emmené presque tous les paysans, sur cent habitans il n'en restoit pas plus de dix, qui s'étoient échappés par la fuite, et ils se tenoient cachés. L'escorte y séjourna, et pendant ce tems survint un incendie dans le voisinage du quartier où l'on gardoit Pugatschevv avec son fils âgé de douze ans; il fallut redoubler de vigilance pour que le prisonnier ne s'échappât point, et par-tout Suvorovv y veilloit lui-même.

Il fit laisser la cage à Mosti, parce que le père s'agitoit beaucoup, et que l'enfant étoit si turbulent qu'on ne pou-

voit le perdre de vue. On les lia cha-
1774. cun sur une voiture de paysan, et l'on éclaira la marche de nuit avec des torches. Marteminovv qui accompagnoit l'escorte, ayant eu un jour une altercation avec Pugatschevv, et sans doute quelque correction à lui infliger, s'apperçut qu'il avoit de l'argent cousu dans son habit, ce n'étoient que quatre impériales. On crut qu'il pouvoit avoir été dépouillé du reste, par ceux qui l'avoient arrêté : on l'interrogea là-dessus ; mais il assura que lorsqu'il avoit fait des prises, il avoit toujours laissé le profit à son monde, et qu'il ne prenoit jamais que peu d'argent avec lui.

De Mosti, l'escorte remonta le Wolga jusqu'à Kasper en face de Samara, à soixante-dix milles d'Uralsk; elle s'y embarqua à minuit sur un fleuve impétueux, et elle arriva à Sinbirsk, où le comte Panin arriva aussi peu de tems après. Alors Suvorovv remit le prisonnier à Panin, qui le conduisit à Moskou, et c'est là que Pugatschevv subit la peine due aux rebelles.

Pendant l'absence de Panin, le comte resta à Sinbirsk, et prit le commande- 1774.
ment des troupes qui s'élevoient à quatre-vingt mille hommes, dispersés en quartiers d'hiver sur le Wolga, dans la province d'Orembourg, dans le gouvernement de Casan et de Pensa, jusqu'auprès de Moskou. Il se trouva dans cette ville aux fêtes de la paix dans l'été
de la même année, et il y reçut de la 1775.
part de l'impératrice, une épée garnie de diamans. L'hiver suivant, il eut le honheur de l'y voir, et d'en recevoir de nouvelles marques de bonté. C'est alors qu'elle le nomma au commandement de la division de Saint-Pétersbourg, mais ses affaires le retinrent encore quelque tems à Moskou, ou dans ses terres.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Séjour et opérations du comte de Suworow dans le Cuban. Etablissement du nouveau Khan en Crimée.

1776. Au mois de novembre de cette année, le comte fut chargé d'une commission dans la Crimée, où se trouvoit le lieutenant-général prince Prosorovski. Il y arriva au mois de décembre, et il eut le commandement d'un corps qui se trouvoit en quartier d'hiver aux environs de Pérékop.

L'impératrice avoit choisi pour Khan de la Crimée, Sehaim-Ghiray, à la place de Devlet-Ghiray; mais il étoit dans les landes du Cuban, chez les Tartares de Nogay, il fallut lui laisser le tems de venir de Taman, par le détroit de Caffa, sur Tenikola, en Crimée. Il y arriva dans le courant de février; le comte Suvorovv le reçut sous Pérékop, et marcha aussitôt contre les troupes de Devlet-Ghiray. Il

les dispersa sans combattre, par ses marches aux environs de Karasubasar et 1776.
d'Achmetchet, où il vint se poster avec son corps. Devlet-Ghiray s'enfuit sur la mer Noire à Constantinople, et rien ne s'opposa plus à la proclamation de Sehaim-Ghiray.

Dans le courant de l'été, le comte fut
obligé de s'éloigner de la Crimée, dont le 1777.
climat lui étoit contraire ; il partit pour Pultava, où il eut encore une fièvre inflammatoire, dont il ne put se rétablir qu'à la fin de l'automne.

Au mois de décembre on lui confia le commandement du corps du Cuban, où il se rendit par Rostow, Azow et Jaïck. Ce corps étoit composé de cinq régimens d'infanterie, avec leurs canons et douze grosses pièces d'artillerie de campagne, dix escadrons de dragons, vingt escadrons de hussards et cinq régimens de Cosaques. Il étoit distribué, en partie, sous un vieux fort garni de murs, qu'on appelle Koppyl, en partie dans un retranchement, auprès du Taman sur la mer Noire ; le reste du corps étoit posté dans des landes de Ta-

man jusqu'à Azow, dans des retranche-
1777. mens et des redoutes de communication dans chacune desquelles il y avoit une compagnie, et deux pièces de canon pour se défendre contre les attaques des bandits de Circassie.

Ces nations de la rive gauche du Cuban, généralement connues sous le nom de Circassiens, se partagent en différentes races. On les appelle grands et petits Abasciens Circassiens, dont le pays est renommé pour la beauté des femmes, Schaptschiks, Attukays, Temirgois, Cassaïens et Barays. Les petits Abasciens sont tout-à-fait païens; les autres, quoique Mahométans, observent encore beaucoup de cérémonies païennes, entremêlées de celles du christianisme. Derrière les Attukays, sont les Tartares Naurusis, qui ont parmi eux plusieurs pauvres sultans de la race de Gingis, et sur-tout beaucoup de celle de Chaban Sultan : ils tirent leur origine d'un simple pasteur, et d'une sultane qui fut empoisonnée; néanmoins ils n'ont pas perdu leur titre.

Toutes ces races vivent dans une anar-

chie complète ; le besoin les rassemble pour voler, par bandes de 10 jusqu'à 100 1777.
et quelquefois 500 hommes. Ils sont forts et courageux : ils ont des armes à feu, des sabres, des arcs et des flèches. Ils viennent souvent piller jusqu'aux habitations des Cosaques du Don ; et dès qu'on leur tue un peu de monde, ils reculent en se défendant jusques chez eux. Ils tirent à merveille, et ils sont si légers à la course, qu'il est difficile de prendre un des leurs. Ce qu'ils cherchent sur-tout dans leurs incursions, c'est de parvenir à faire des prisonniers, qu'ils vendent comme esclaves aux Turcs, ou qu'ils emploient à la culture de leurs terres. Il y en avoit plus de cent de cette espèce, qui appartenoient à Batyr-Ghiray, frère aîné du Kan régnant ; il les entretenoit avec de grands soins, dans un village derrière le Cuban.

Ces peuples infestoient les chemins, et ils attrapoient beaucoup de soldats. A la vérité, on avoit envoyé des partis sur la rive gauche du Cuban, pour user de représailles; mais il étoit presque impossible de distinguer les innocens d'avec les

coupables. En conséquence, le comte Su-
1777. worow s'appliqua à couvrir toute la rive droite du Cuban par des ouvrages : il y avoit, depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'aux anciennes lignes du Caucase, une forteresse de dix milles en dix milles, et dans l'intervalle deux fortins. On ne fit que réparer ces ouvrages, auxquels le comte mit la dernière main, avec le lieutenant-colonel Fock, sans aucun ingénieur. Ils y employèrent chacun 1500 hommes, et comme, cet hiver, il n'y eut ni froid ni neige dans les landes du Cuban, le travail fut achevé en six semaines. Néanmoins on fut quelquefois contrarié pendant ces travaux, par des partis de Circassiens, qui survenoient à l'improviste, et contre lesquels il falloit se battre ; souvent on laissoit dans ces combats jusqu'à cinquante hommes sur la place. Mais les ouvrages une fois en bon état, leurs incursions devinrent infiniment plus rares, et les Cosaques furent ceux qui en souffrirent le moins.

Le prince Prosorowski ayant quitté,
1778. au printems, la Crimée pour retourner

à Pétersbourg, le général Suworow fut chargé de commander le corps qui étoit dans la presqu'île, ainsi que les troupes répandues dans le pays, jusqu'au Niéper; c'est-à-dire, environ 60,000 hommes, sous les ordres du feld-maréchal Romanzow. Le lieutenant-général Tékelli commandoit alors en Ukraine, et le lieutenant-général Rhechefski en Pologne. 1778.

La Porte, qui ne voyoit pas d'un œil indifférent l'élévation de Sehaim-Ghiray, faisoit alors des préparatifs de guerre. Elle envoya beaucoup de troupes en Moldavie; le rassemblement se fit sous Scotin, et tout-à-coup on vit sortir sa flotte, forte d'environ 160 voiles, y compris quinze vaisseaux de ligne, sous les ordres du fameux Hassan-Capitan-Bacha et d'Ali, bey de Natolie. Le comte fortifia bien vîte plusieurs points de la presqu'île de Crimée, et fit faire quelques retranchemens dans les montagnes.

Les Turcs avoient déjà fait arriver, pendant l'hiver, huit ou dix petits bâtimens devant Achtiar, qu'on appelle aujourd'hui Sebastiopole. Les grands trou-

1778. bles de Crimée étant appaisés, il n'y avoit pas de raison pour les y tenir; mais ils restoient là, pendant l'été, dans l'espoir de réussir à soulever les Tartares. Suworow les devina. Il étoit alors campé dans le voisinage de Backtschisarcy, près du Khan, avec lequel il fit une reconnoissance, à cheval, pour observer les points essentiels, et, dans la nuit, il étendit ses troupes sur les deux rives du bassin, tandis qu'on travailloit à fortifier les deux côtés de l'entrée du port : le jour interrompoit le travail, mais on le reprenoit la nuit. Les prétextes ne manquent jamais pour de pareilles précautions, quand on se croit obligé d'en alléguer. Il y avoit eu un paquebot d'arrêté à Constantinople ; d'ailleurs les Turcs, en débarquant leurs nombreux troupeaux pour les mener en terre ferme, avoient tué un Cosaque qui s'étoit approché d'eux. Au surplus, les Turcs, s'appercevant qu'on se disposoit à les bloquer, sans autre explication, sortirent du port pendant la nuit, et gagnèrent le large.

La grande flotte turque, qui étoit

encore en mer, envoya deux députés, pour faire, au nom de leur commandant, une protestation formelle, contre tout séjour des Russes en Crimée, surtout contre la présence de la flotte russe dans la mer Noire, et ils s'exprimèrent très-durement, en qualifiant les vaisseaux russes de *corsaires*, attendu que cette mer appartenoit exclusivement au Grand-Seigneur. 1778.

Le comte fit la meilleure réception aux députés, et leur remit, ainsi que le Khan, une réponse par écrit, disant en substance, « que le gouvernement » tartare ayant demandé à l'impéra» trice des troupes russes, il n'avoit » plus besoin du secours des Turcs; » que la flotte russe croisoit dans ces » parages pour leur sûreté. Qu'à l'é» gard de la qualification de *corsaires*, » employée par le commandant de la » flotte turque, il étoit responsable de » cette injure au Grand-Seigneur son » maître, ami de la Russie. »

Les députés remarquèrent sur leur route, avec beaucoup de surprise et

1778. d'inquiétude, les fortifications qu'on avoit élevées en différens lieux.

Peu après leur départ, toute la flotte turque parut sur les rives de la Crimée. Elle s'étendit depuis Kostal jusqu'à Kaslow, et la petite flotte russe resta dans les eaux de Jenikala. Les Turcs manquant d'eau fraîche, cherchoient à s'en procurer sur le rivage; mais Suworow distribua habilement sur tous les points, des piquets russes bien armés et prêts à faire feu, s'excusant d'ailleurs sur la sécheresse de l'année, et sur leurs propres besoins. L'ordre s'exécuta si strictement, que le commandant lui-même, fit faire d'inutiles tentatives pour sa table; il n'eut point d'eau. Le comte y mit cette rigueur, parce qu'il craignoit que ce ne fût une ruse des Turcs, pour mettre du monde à terre. Quinze jours après, toute la flotte reprit le large, par un bon vent, et rentra dans le port de Constantinople.

Suworow étoit chargé, par sa cour, d'une commission plus délicate; il s'a-

gissoit de transporter de Crimée en Russie des Chrétiens, Grecs et Arméniens. 1778.
Il y avoit parmi eux beaucoup de gens aisés qui produisoient au Khan un revenu considérable, et deux de ses ministres s'opposoient fortement à cette émigration. Le comte ne pouvant les persuader, établit devant leur maison une garde avec une pièce de canon, jusqu'à ce qu'ils consentissent à ce que desiroit l'impératrice. Le métropolitain des Grecs, l'Archimandrite des Arméniens, et le curé des Catholiques secondèrent parfaitement ses desseins; en moins d'un mois, ces Chrétiens abandonnèrent leurs demeures, et passèrent avec leurs biens, leurs enfans, leurs bestiaux, de Crimée en Russie, pour s'établir dans le gouvernement de Catherinoslow. Cette colonie étoit composée d'environ vingt mille hommes. Le comte leur procura des chevaux de poste autant que cela fut possible; il leur donna pour la route toutes les facilités qui dépendoient de lui, et il fit distribuer à chaque pauvre un ducat pour le départ.

Peu après cette opération, Suworow
1778. mit ses troupes en quartiers d'hiver, et resta de sa personne à Koslow. Il avoit confié le commandement du corps du Cuban au général-major Kayser.

Dans le courant de l'été dernier, les Attukays, avec quelques centaines d'hommes, avoient fait une attaque, dans le dessein de surprendre et d'emmener les chevaux d'un escadron de hussards, qu'on avoit envoyés en pâture. Le capitaine qui commandoit l'escadron, leur opposa ses gens à pied, ils se défendirent avec leurs carabines, mais les Attukays se servirent habilement de leurs longs fusils à canon rayé, ensorte que les hommes et les chevaux de tout l'escadron furent perdus. C'est toujours là le sort des petits détachemens où l'on n'emploie pas assez de précautions. L'infanterie qui étoit retranchée ne prit aucune part à cette affaire, parce que les chefs n'étoient pas d'accord. D'ailleurs, tout réussit parfaitement dans ce canton; les Circassiens

furent repoussés avec perte, dans presque tous les engagemens qu'ils tentèrent. 1778.
Les colonels Amborn et Stoeritsch, attaquèrent avec succès les grands Abasciens, et le territoire des Attukays. Quoiqu'il y eût de la perte de part et d'autre, celle de l'ennemi fut beaucoup plus considérable, et les Russes parvinrent, comme ils se l'étoient proposés, à maintenir le respect dû à leurs limites.

Dès le printems de cette année, le général Suworow s'établit avec un corps 1779.
considérable sous Karasubasar, où il fit exercer ses troupes. Mais un traité conclu, en juin, entre la Porte et la Russie, changea toutes les dispositions offensives et défensives. La Porte reconnut Sehaim-Ghiray pour Khan des Tartares de Crimée ; c'étoit tout ce que demandoit la Russie. Le Grand-Seigneur, comme Calife, envoya au Khan un sabre et un cafetan qu'il accepta ; cependant, contre l'usage ordinaire, il n'en fut pas revêtu par les députés du Divan ; l'arme et l'habit furent portés

dans son cabinet, selon l'ordre du
1779. Grand-Seigneur.

Cet objet de contestation une fois réglé, les troupes partirent de la Crimée et du Cuban pour retourner en Russie; on abandonna les forts, et l'on passa les différens corps en revue d'inspection, dans différens camps. Suworow ne laissa derrière lui que quelques mille hommes aux environs de Kinburn, et de Jenikala; et il conserva le conseiller aulique Constantinow, sous le titre de chargé d'affaires auprès du Khan.

L'impératrice, avec toute la grâce dont elle savoit accompagner la justice, les bienfaits et les récompenses, voulut qu'en témoignage de la satisfaction qu'elle ressentoit du zèle et des succès constans du comte de Suworow, il trouvât, à Pultawa, son portrait enrichi de diamans sur une tabatière, et le nouveau commandement de toutes les troupes de la petite Russie. Au commencement de l'hiver, il reçut l'ordre de se rendre à Pétersbourg, où Sa Ma-

jesté l'accueillit avec une extrême bien- 1779.
veillance; elle l'appeloit pour le charger d'une expédition secrète sur la mer du Cuban; et pour achever de le combler de toutes les manières, elle lui fit présent de la riche étoile de l'ordre d'Alexandre, qu'elle-même avoit portée sur un habit de l'ordre. Il faut ajouter à l'honneur de Suworow, que tant de faveurs, digne prix de tant de gloire, ne l'enivrèrent jamais, et qu'elles l'enflammèrent toujours d'une nouvelle ardeur pour le service de ses maîtres.

Il partit au mois de mars pour Astracan, à l'occasion des troubles survenus 1780.
en Perse, et de la guerre sanglante que se faisoient alors les Khans, depuis la mort de Nadir Schach. Suworow se procura d'abord les informations les plus exactes sur la Perse; il reconnut les sept bouches du Volga, ainsi que les côtes de la mer Caspienne dans ces parages, et fit toutes ses dispositions; mais quoique la destination de son corps, et celle des troupes en général, fût déjà déterminée

sur le rôle de service, l'expédition n'eut
1780. point lieu.

Après quelques mois de résidence à Astracan, le comte reçut le commandement de la division de Casan. Il se rendit dans cette province en 1781, et il y resta quelque tems.

CHAPITRE SIXIÈME.

Les Tartares de Crimée et de Nogay, prêtent serment à la Russie. Expédition contre les Nogays derrière le Cuban.

Le Sultan Mechmet-Ghiray, ennemi juré du Khan Sehaim-Ghiray, quoique son plus proche parent, souleva les Tartares, contre le Khan qui se trouvoit dans sa capitale. La sédition éclata en automne, et le Khan s'enfuit accompagné de ses fidèles serviteurs à Kaffa ; il s'y embarqua, et se rendit par la mer d'Asow, à Pétrowsk forteresse russe bâtie sur la rive septentrionale. 1782.

Vers la fin de l'année, le prince Potemkin vint à Cherson avec des commissions de l'impératrice ; il appela le comte Suworow auprès de lui, ainsi que la division de Casan, et il eut un entretien avec le Khan à Pétrowsk ; puis il partit pour Pétersbourg.

1782. Le Khan ; accompagné de beaucoup de troupes russes retourna Backtschisarey, et les troubles furent très-promptement appaisés. Les mécontens avoient proclamé Khan, à la place de Seheim-Ghiray, Batir-Ghiray, son frère aîné; l'autre frère Arslar-Ghiray qui commandoit dans le Cuban, et comme Sérasquier des Tartares de Nogay, se trouvoit auprès du frère aîné en Crimée. Ils furent enlevés ainsi que leur suite par les Russes ; et après les avoir tenus prisonniers quelque tems, on les embarqua sur le Cuban, et on leur rendit la liberté. Tout se termina sans grande effusion de sang ; mais le chef des rebèles, Machmet-Ghiray, qu'on arrêta, fut lapidé par ordre du Khan; et plusieurs autres Tartares, qui persistèrent dans leur mutinerie, furent punis de mort.

Le comte partit ensuite pour Saint-Démétrius et pour Asow, où il prit de nouveau le commandement du Cuban, au commencement de l'hiver. Le corps de troupes sous ses ordres, consistoit en

douze bataillons avec leur artillerie, et les grosses pièces de campagne, vingt escadrons de dragons, six régimens de Cosaques, et le surplus en milices du Don, sous leur chef Iloweiski. 1782.

Le prince Potemkin, revenu de nouveau à Cherson, à la fin de mai, y appela encore Suvorovv, pour délibérer avec lui sur les opérations de la campagne, et le prince retourna aussitôt après à Saint-Démétrius.

On forma six corps, dont deux en Pologne, pour contenir les Turcs en cas de besoin. Le premier de ces corps fut sous le prince Repnin, du côté de Kotmisch; le second, sous le comte Soltikow, à Humann; le troisième, pour la réserve de la petite Russie; le quatrième, comme troupe d'exécution, dans le gouvernement de la Crimée, sous le prince Potemkin en personne; le cinquième étoit celui du Cuban, que commandoit déjà le comte Suvorovv; le sixième étoit au Caucase, sous Paul Potemkin.

Le rendez-vous des troupes du comte,

étoit sous le fort de Jaïch, à quinze
1782. milles d'Assow, dans les landes du Cuban. Il pressa ses régimens de se rassembler. Il y en avoit qui avoient de longues marches à faire; les uns quittant des quartiers très-éloignés, chez les habitans du Don; les autres, venant des lignes du Caucase.

Dans le courant de juin, une partie des troupes étant arrivée sous Jaïch, le comte envoya une proclamation, par laquelle il invitoit les tribus des hordes tartares de Nogay à venir le voir, il les traita comme d'anciennes connoissances, et leur donna dans les landes un grand gala, où il se trouva environ trois mille Tartares-Nogays; ils se comportèrent amicalement, et retournèrent chez eux le lendemain.

A mesure que les troupes arrivoient, on les faisoit avancer sans perdre de tems, pour occuper avec des redoutes la ligne de Jaïch jusqu'à Tamann, où étoient les points principaux de Kopyl et de Kurky. Le comte resta sous Jaïch avec quatre bataillons et l'artillerie de

campagne, dix escadrons de dragons et deux régimens de Cosaques.

Le 28 juin, jour de l'aniversaire du joyeux avènement de l'impératrice à la couronne, les hordes de Nogay avec une suite nombreuse, s'étoient rassemblées de nouveau sur l'invitation qu'elles avoient reçue pour assister à la fête; leur nombre montoit à cinq ou six mille, et tout le canton sous Jaïch étoit couvert de leurs tentes. Là, Sehaim Ghiray, Khan des Tartares de la Crimée et de Nogay, abdiqua sa dignité, en notifiant aux Tartares trois choses principales : 1783.

1°. Qu'il s'y déterminoit de son plein gré;

2°. Qu'ils étoient les maîtres de choisir son successeur;

3°. Qu'il vouloit vivre et mourir au milieu d'eux.

Le prince Potemkin publia aussitôt un manifeste de l'impératrice, avec un supplément émané de lui, par lequel il étoit ordonné à tous les Tartares de prêter serment de fidélité à l'impératrice : ces manifestes furent aussi expédiés dans le Cuban, un peu avant le 28 juin.

1783. Les troupes étoient distribuées en ordre et par plusieurs divisions, aux environs de Jaïch. Quand on eut fini le serment divin en l'honneur de la fête de l'impératrice, les chefs des Nogays se rassemblèrent, et, en présense du comte, ils jurèrent publiquement sur le Koran foi et hommage à l'impératrice ; ils allèrent ensuite vers leurs tribus qui étoient réunies, et leur firent prêter le même serment. Toute cette cérémonie se passa de la manière la plus solemnelle, au bruit continuel des salves d'artillerie, et des cantiques en action de grâces. On donna des emplois à plusieurs Tartares dans le service de Russie ; les plus anciens furent faits officiers d'état-major, et quelques autres simples officiers.

Suworow termina le tout par un grand festin dans les landes, sur une place immense. Les convives, assis à terre à la manière des Turcs, étoient tous distribués selon leur rang, et formoient une multitude de petits groupes : le fond du dîner consistoit en viandes bouillies et rôties. On avoit préparé pour ce jour-là

cent bœufs, huit cents moutons, et trente-deux mille pintes d'eau-de-vie de seigle, car le vin est défendu aux Tartares comme aux Turcs. Les chefs dînèrent à la table du comte, où l'on servit du *porter*. On y porta des santés, dans une grande cruche qui fit la ronde, au bruit des salves d'artillerie, au milieu des cris continuels d'allégresse *Urra* et *Allah* : chaque table en fit autant. Tout respiroit le bonheur et la joie dans cette fête. Les Russes et les Tartares étoient mêlés confusément. Après le repas, il y eut des courses de tous côtés, entre les Tartares et les Cosaques : quelques-uns d'eux moururent à force de boire ; mais parmi eux, c'est un honneur dans les grands galas. Le soir, il y eut un grand repas qui se prolongea fort avant dans la nuit.

1783.

Le lendemain, jour de Saint-Pierre et Saint-Paul, patrons du grand duc, se passa dans les mêmes plaisirs. Le 30, on servit un déjeûner après lequel enfin les Tartares et les Russes se séparèrent, avec toutes les démonstrations de l'union

1783. la plus sincère. Quand les Nogays furent de retour chez eux, leur premier soin fut de faire prêter serment de la même manière, par leurs tribus, en présence des officiers russes d'état-major ou autres officiers, et les Tartares de la Crimée ne tardèrent pas à suivre cet exemple.

Ainsi fut conduite avec beaucoup d'adresse, l'extinction de la dignité de Khan dans la Crimée, avec la réunion de tous ces différens peuples, à l'empire de Russie. L'acte de foi et hommage fut d'abord envoyé par Suworow au prince Potemkin; mais Catherine II n'y reconnut pas moins l'activité et le talent du comte, qui dans les circonstances les plus importantes, comme les plus délicates, parvenoit également à remplir les vues de S. M., et aussitôt elle l'honora de la lettre suivante:

A notre Général-Lieutenant Suworow

Dans les affaires qui vous ont été confiées, et notamment dans la commission dont vous avez été chargé, sous la direction de notre général prince Potemkin, pour la réunion de

différens peuples à l'empire de Russie, vous avez montré pour notre service un zèle et une activité qui vous ont attiré notre attention et notre bienveillance particulière. Voulant vous en donner un témoignage public, nous vous accordons la grand'croix de l'ordre équestre de Saint-Volodimir, de la première classe, dont nous vous envoyons les décorations; nous vous commandons de les prendre et de les porter, conformément aux statuts. Nous sommes 1783.

CATHERINE.

Czarcosélo, le 28 juillet 1783.

Comme il eût été imprudent de se fier à la constance des Nogays, Suworow fit tirer un cordon très-étendu, depuis la rivière de Jaïch, jusqu'au milieu du Don, et, dans le courant de juillet, il rassembla tous les Nogays sous Jaïch. Son plan étoit de transporter incessamment toutes leurs tribus dans les landes d'Uralsk, et de les désarmer quand les circonstances le permettroient.

Ces peuples avec lesquels Gengis-Khan fit, il y a cinq cents ans, la conquête de l'Asie jusqu'à la Chine, et chez lesquels Tamerlan reçut le jour, ont sans doute quelque chose de piquant

pour la curiosité. Les Tartares de Nogay
1783. prétendent descendre des Usbecs de Bucharie, grand pays d'Asie, borné au sud par la Perse, et à l'orient par la mer Caspienne : c'est la partie la plus peuplée et la mieux cultivée de la grande Tartarie, elle est fertile en grains et en pâturages ; il y a quelques forêts, et les peuples qui l'occupent sont les plus civilisés, les plus braves des Tartares : leurs femmes mêmes se piquent de bravoure, et suivent souvent leurs maris à la guerre. Ils ont des fruits, des légumes, néanmoins ils préfèrent la chair de cheval et le lait de jument. Leurs mœurs ont beaucoup d'analogie avec celles des Arabes. Mais les Nogays ne font pas remonter leur histoire plus haut qu'à Tschutschi, fils aîné de Gengis-Khan. Cependant ils savent qu'ils avoient déjà un Khan à cette époque, où une querelle entre Gengis et ce fils, décida pour un assez long espace de tems de leur brillante destinée. (*)

(*) **Gengis Khan, fils d'un Khan des Mo-**

Ce Tschutschi réprimandé par son père au sujet des fautes qu'il commit avec tous ses frères dans la conquête de la Chine, au siège d'une forteresse, s'irrita contre la prétendue injustice qui le rendoit responsable des torts de tous, et s'enfuit chez les Kuptschas. On ne sait comment le Khan lui laissa prendre part au gouvernement; mais il plut par sa pénétration, et il resta souverain chez ce peuple, qui avoit alors en son pouvoir la plus grande partie de la Russie: ses frontières s'étendoient sur le Volga jusqu'à Pensa, Arsamas, et sous la grande forêt de Muron, où l'on voit encore aujourd'hui des retranchemens. Tschutschi bâtit sa résidence à Sarayschek, sur 1783.

gols, naquit en 1154, régna à 13 ans, et mourut à 72, en 1226. Il conquit en moins de 22 ans, le Cataï, la Chine, la Corée et presque toute l'Asie; il partagea ces différens états à ses quatre fils. Tulican eut la Perse; Zagothai eut le Tibet et l'Inde septentrionale; la postérité d'Octay régna dans le nord de la Chine, jusques vers le milieu du 14e. siècle.

la rivière d'Aktoban, à neuf milles de
1783. Zarizyn, qui étoit une ville riche et d'une grande étendue ; il y fit venir des architectes de Moskou ; et l'on voit encore aujourd'hui les ruines des rues et de quelques grandes places, où les princes russes venoient acquitter leur tribut. Ce prince fut aussi conquérant. Au pays des Usbecs, il joignit le Turquestan, la Bactriane et le royaume d'Astracan. Son fils Batoucan s'étendit jusqu'en Pologne, en Hongrie et jusques aux portes de Constantinople : c'est de lui que descendent les princes tartares de la Crimée et les Kans Usbecs.

Les successeurs de Batoucan, gouvernèrent avec tolérance, et laissèrent au patriarche toute son autorité en matière de religion. Les lois conservèrent également leur force, et les princes russes restèrent soumis à ce peuple jusqu'au tems du fameux Mamay, qui étoit chez les Tartares ce que le grand-visir est chez les Turcs, et qui, ayant porté ses armes dans l'intérieur de la Russie jusqu'à quinze werstes de Moskou, fut

complétement battu et repoussé par le grand prince Démétrius Donhskoy. 1783.

Depuis-lors, les divisions intestines et les maladies épidémiques dépeuplèrent successivement ces hordes, qui, originairement, se comptoient par centaines de mille : ensuite le Czar Iwan Walsilowitsch, qui s'empara des royaumes de Kasan et d'Astràcan, repoussa ces Tartares dans les landes d'Uralsk, derrière le Volga ; et vers la fin du siècle dernier, plusieurs d'entr'eux traversèrent les landes du Cuban, se refugièrent par la Crimée en Bessarabie, où ils se mirent sous la protection des Turcs.

Les tribus des Tartares de Nogay, se distinguoient sous différens noms. Ceux de la tribu d'Akermans émigrèrent de Bessarabie en Cuban, dans la dernière guerre; une maladie épidémique les avoit fort affoiblis.

Ces peuples jadis si redoutables, qui pouvoient mettre cent mille hommes de cavalerie en campagne, sont maintenant réduits au-dessous du tiers de leur ancienne population. Mais leurs mœurs

1783. ne sont point changées; toujours restés pasteurs, ils vivent de leur bétail, mangent du riz au lieu de pain, et se couvrent de la peau de leurs moutons. Ils n'ont commencé que très-tard à cultiver le froment.

Ils sont armés d'un sabre, et se servent de couteaux en guise de poignards; leur arme favorite est l'arc ou le javelot, mais leurs javelots sont faits avec de mauvais bois des landes, et ils n'ont que très-peu de bonnes armes à feu. En combattant, ils s'attachent au poignet un grand marteau avec une courroie: instrument qui peut être très-meurtrier, quand l'ennemi est à terre, et qui jusques-là paroît bien incommode. Voici probablement ces Tartares subjugués soumis à la Russie civilisée, jusqu'à ce que quelque bouleversement imprévu ramène parmi eux un Gengis-Kan, où que le ciel leur fasse présent d'un Pierre Ier., qui leur donne des lois, et qui leur apprenne à goûter les douceurs d'un gouvernement régulier. L'intérêt de la Russie n'est encore que de les trans-

planter, pour tâcher de les rendre utiles. 1783.

Le comte Suworow, en dirigeant leur marche sur le Don, vers les landes d'Uralsk, les divisa en plusieurs colonnes sous l'escorte des troupes Russes : toutes ces précautions étoient nécessaires, car Sehaim-Ghiray, par ses manœuvres sourdes et ses lettres séditieuses, étoit parvenu à soulever secrètement les principales hordes du Nogay, et lui-même entra par le détroit de Jenikala avec un parti assez nombreux pour encourager et soutenir une révolte ouverte.

Ceci forma trois divisions; les Nogays soumis qu'on transplantoit, et qui alors étoient environ à moitié chemin près du Don; les Nogays rebelles qui se retirèrent vers la rivière du Cuban; et les Nogays fidèles à la Russie, entre lesquels on doit distinguer particulièrement le commandant des Gédissars et le vieux Mursa-bey, chef des Tschamburluks. Toutes ces hordes se combattirent; il y eut beaucoup de sang répandu, et le

1783. brave Mursa-bey fut grièvement blessé d'un coup de sabre.

Suworow auroit desiré ne pas recourir à la force des armes pour rétablir la tranquillité ; mais les révoltés marchant contre le cordon établi par le comte, allèrent droit au camp au nombre de quelques milliers d'hommes, sans se laisser entamer ; ils se présentèrent au passage d'un marais défendu par un canon et une compagnie de fusiliers. Leur chef les porta en avant, ils se battirent comme des forcenés ; mais l'officier à la tête de son petit bataillon carré leur résista assez long-tems pour recevoir du renfort d'un escadron de dragons, qui campoit à un mille de-là. Une heure après, le colonel Telingin, qui étoit encore plus éloigné, arriva en toute hâte avec deux bataillons, qui se firent jour de suite. Alors les rebelles furent battus et dispersés ; ce combat leur coûta cinq cents hommes.

Malheureusement, le poste que le colonel Telingin avoit dégarni étoit aussi un passage très-important, et plusieurs

milliers de Nogays soumis profitèrent de ce moment pour fuir au travers le 1783. marais, derrière la rivière du Cuban, dans le pays des Témirgois et de Naurus ; on ne put les atteindre, et ils s'éloignèrent en abandonnant leurs immenses troupeaux. Le butin fut d'environ trente mille chevaux, quarante mille bêtes à cornes, et plus de deux cents mille moutons.

Vers le milieu du cordon, le comte fit sa jonction avec le lieutenant-colonel Leschtewitsch, inspecteur-général des Nogays, et il découvrit une nouvelle conspiration. Le Mursa Taw, gouverneur d'un jeune Sultan (ou Khan), neveu de Sehaim-Ghiray, vouloit élever son pupile à la dignité de Khan, et déjà il avoit été instigateur de plusieurs révoltes : bientôt celle-ci éclata. Les Tartares mirent leurs tentes (ou kibiks) sur des voitures, avec leurs enfans les plus petits, et poussèrent leur troupeaux devant eux. Le mot de ralliement étoit *Kasanka*. A leur départ, ils massacrèrent les Russes qu'on avoit laissés parmi

eux, pour les surveiller. Les troupes
1783. du cordon qui se trouvoient à proximité, accoururent à leur rencontre, au premier bruit de leur marche ; mais la supériorité de leur nombre les força de se retirer. Taw attaqua Jaïch, à la tête de quelques milliers d'hommes, et quoiqu'il fût repoussé avec perte, il ne s'en dirigea pas moins sur la rivière du Cuban, où il ramassa le reste des Tartares nogays, corrompit quelques chefs de ceux qui étoient restés fidèles à la Russie, entr'autres Halli-Effendi, avec sa femme qu'il emmena ; et il campa dans les environs de Jaïch.

Tandis que Suworow rassembloit ses troupes en un seul corps sous Kopyl, et qu'il faisoit préparer des logemens pour les quartiers d'hiver prochain, les conjurés firent une attaque derrière le Cuban avec dix mille hommes, traversèrent les landes pour fondre sur Jaïch, et se hasardèrent pendant trois jours de suite, contre les retranchemens, avec une impétuosité si inconsidérée qu'ils y perdirent quatre cents hommes, et que

dans une seule sortie, on leur fit deux cents prisonniers. Ils s'enfuirent, mais ils réussirent encore à emmener quelques-uns des leurs, qui étoient restés en arrière. 1783.

Le prince Potemkin, généralissime de tous les corps, ordonna au comte Suvorovv, dans le commencement de septembre, d'arrêter Sehaim-Ghiray à Taman; de mettre son corps en quartiers d'hiver sur le Don, et de terminer l'opération qu'il se proposoit d'entreprendre contre les Nogays.

Le comte déjà parti de Kopyl, quand l'ordre arriva, étoit à couvert dans un bois à deux milles de-là. Le général-major Jélagin étant à Taman, avec le colonel Holle, le comte lui expédia à l'instant l'ordre d'arrêter Sehaim-Ghiray; mais le courier fut obligé d'attendre à Kopyl le lever du général Philippovv, qui avoit défendu qu'on l'éveillât pendant la nuit, de manière qu'il ne put obtenir ses trente hommes d'escorte qu'au grand jour. Ils furent coupés en chemin par plus de cent Abasciens, et

1783. le courier revint sur ses pas. Iséïovv ; colonel du régiment des Cosaques, fut chargé de remplacer cette escorte à la tête de ses Cosaques, pour joindre Jélagin sous Taman, et pour l'aider à exécuter ses ordres.

Mais la nuit d'avant son arrivée, Sehaim-Ghiray, fut averti du sort qui le menaçoit ; entouré d'un parti nombreux, aussitôt il monta à cheval, et courut le long du rivage à la rivière du Cuban, qui n'est qu'à trois milles de-là ; il y trouva les bateaux que Jélagin n'avoit pu faire retirer, n'étant point instruit du projet ; il se hâta de se mettre en sûreté en gardant les bateaux sur l'autre rive. Isaïow couroit après lui ; Jélagin qu'il traitoit avec affection, s'efforçoit de l'appeler, mais inutilement ; il se défendit de ses instances, et se retira en Circassie.

Le corps détaché, qui étoit destiné à l'expédition sur la rive gauche du Cuban, consistoit en seize compagnies d'infanterie partagées en quatre carrés, avec chacun deux canons légers ; plus,

seize escadrons de dragons, avec autant de canons, et quatre régimens de Cosaques. Le commandant Iloweiski, avoit d'ailleurs ordre de marcher sur le Cuban, avec douze régimens de Cosaques, forts de cinq cents hommes chacun, et de faire sa jonction au lieu que lui indiqueroit le comte. 1783.

Suworow, après avoir fait une marche de trente milles, remonta la rive droite du Cuban, allant toujours de nuit, marchant dans le plus grand silence, sans oser faire de signaux, parce que les Circassiens avoient de gros piquets sur la rive gauche; et pour ne pas être découvert le jour, on se reposoit dans le bois. Un Turc détaché de Suschuk s'étant avancé la nuit sur les pas de ce corps, ne put en juger la force, mais il s'adressa au comte pour savoir ce que c'étoit. « C'est un petit » détachement lui répondit-il, qui étoit » resté en arrière, et que je mène au » corps du Caucase ». Peu après, il fit encore la même réponse au Bey des Attukays.

1783. Le grand quartier-maître Fœdorow étoit à cheval en avant ; et comme il n'y avoit pas de chemin frayé sur le rivage, à chaque quart de lieue, il postoit deux Cosaques qui servoient de guides. Quand ils furent arrivés à la hauteur du canton que les Attukays habitent, sur la rive gauche du Cuban, il se trouva si peu de bois, que l'armée ne put plus couvrir entièrement sa marche. La rivière avoit peu de largeur dans cet endroit, et les Attukays ne cessoient de tirer les uns avec leurs fusils, les autres avec leurs arcs. Ils firent néanmoins peu de mal aux Russes, qui se gardèrent bien de répondre à leur feu. Vers midi le comte ayant fait appeler le Bey qui commandoit, lui fit de fortes réprimandes ; de son côté celui-ci crut pouvoir demander quelques explications, puis il chassa ses tirailleurs à coups de fouet.

Le comte enfin approchoit de son but, la rivière de Laba, qui tombe des montagnes du Caucase, dans le Liban. A défaut de bois pour se couvrir, il

fallut camper dans des fonds. Au reste la troupe n'y fut nullement inquiétée par les partis ennemis. 1783.

Il y avoit non loin du rivage, des collines assez élevées; le général Suworow, y monta pour mieux observer le pays. Il vit quelques Nogays fanant leurs foins, et apperçut dans le lointain la fumée de leurs feux ordinaires, ce qui lui confirma l'avis qu'on lui avoit donné que c'étoit le lieu où ces Tartares Nogays s'étoient retirés. Les Russes prirent du repos pendant le jour. L'après midi le commandant du Don, se joignit à eux ainsi qu'il lui étoit ordonné avec ses Cosaques, et à la chûte du jour, par un beau clair de lune, ils se mirent en marche sur la rive droite du Cuban, qui en cet endroit est plate, et couverte de belles forêts; mais le fleuve y est large d'un grand quart de mille, et l'on n'avoit point de pontons; il fallut envoyer en avant quelques Cosaques pour chercher des endroits guéables. L'infanterie se déshabilla, et passa à gué, portant armes et gibernes sur la

1783. tête, avec de l'eau souvent jusqu'aux épaules. La cavalerie mit en croupe les habits de l'infanterie, et l'on portoit les munitions deux à deux, pour que la poudre ne se mouillât point. La rivière se traversa ainsi, en deux tems, parce qu'il y avoit une île spacieuse, où l'on se reposa un moment : puis on se remit en marche dans le même ordre, par compagnie et par escadron, la cavalerie se tenant un peu plus haut pour contenir la force du courant. Mais les plus grandes difficultés les attendoient à l'autre rive qui étoit escarpée, et couverte de roches; les Cosaques eurent bien de la peine à la franchir à cheval, et les dragons encore plus, parce qu'ils portoient les munitions. Il fallut beaucoup travailler pour hisser avec des cordes l'artillerie et les bagages, d'autant qu'on ne put presque pas se servir des ustensiles de retranchement qu'on avoit apportés.

La patience habituelle des Russes triompha cependant de tous ces obstacles; et arrivés à un demi-mille de-là,

ils eurent encore un marais à traverser.
Mais en remontant la rivière de Laba 1783.
par sa rive droite, l'avant-garde rencontra une patrouille qu'elle fit prisonnière et qui lui fournit des guides.

Les Nogays furent surpris à la pointe du jour, près d'un vieux château en ruine, aux environs de Kermentschuk. Malheureusement les Cosaques du Don se souvenoient encore des dévastations qu'ils avoient faites dans leurs pays, et ils exercèrent une vengeance si cruelle, que le massacre se continua jusqu'à midi.

Suworow, ne laissa à sa troupe qu'une heure de repos, et la porta en avant sur la forêt de Farisch, qui s'étend jusques dans les montagnes du Caucase, où il attaqua le reste des Nogays ; le combat fut excessivement vif; cependant plusieurs d'entre eux, sur l'avis qu'ils avoient eu de la surprise et du massacre de leurs camarades, s'étoient sauvés ; mais les Termirgois, et les Nawrus, chez lesquels l'action se passoit, firent des pertes consi-

dérables, en voulant défendre les No-
1783. gays. Le prince des Nawrus fut tué, et sa fille fut emmenée comme prisonnière.

Les troupes légères se battoient en même tems, sur les deux rives de Laba; le combat ne finit que le soir. Les Russes vainqueurs se reposèrent sur le champ de bataille; le lendemain ils poursuivirent encore l'ennemi, à quelques milles, et n'ayant pu l'atteindre, après une nuit de tranquillité, ils repassèrent le Cuban.

Depuis la malheureuse époque de Mamay (que nous avons rappelée plus haut), jamais les Nogays ne furent aussi maltraités que dans cette journée du premier octobre; il resta environ quatre mille hommes ou femmes tués sur le champ de bataille, qui avoit un mille et demi d'étendue le long de leurs tentes. Les Cosaques, selon leur usage, emmenèrent avec eux beaucoup d'enfans en bas âge.

Après cette expédition, le commandant Iloweiski retourna sur le Don avec

ses Cosaques, et le comte Suworow envoya une partie de ses troupes prendre 1783.
leurs quartiers d'hiver dans le même canton indiqué à celles de Kopyl. Il ne garda avec lui que quelques compagnies d'infanterie, deux canons, un escadron de dragons et un régiment de Cosaques; et, avec ce petit corps, il marcha directement sur la forteresse de Jaïch par les landes. Il avoit plus de quarante milles d'Allemagne à parcourir, et plus de dix rivières à passer. Souvent les soldats eurent de l'eau jusqu'à la ceinture en les traversant à gué, d'autres fois ils furent obligés de s'arrêter pour jeter des ponts sur des rivières trop profondes. Ne découvrant pas de bois, il falloit se servir de grands joncs, et de bandes de gazon assez solidement établies pour que l'artillerie passât dessus. Mais ces ouvrages, presque à fleur d'eau, se détruisoient en 24 heures par le courant; et quand la troupe ne se hâtoit pas d'en profiter, il falloit recommencer.

Un Mursa et quelques Tartares, qui servoient de guides dans ces déserts, se

1783. dirigèrent trop vers le nord, et firent faire une fausse route de dix milles, dans le moment où les provisions commençoient à s'épuiser. Le comte éprouva tout ce que l'inquiétude peut ajouter à la fatigue; il ne falloit pas perdre une heure, car le dernier jour de marche tout étoit consommé; il n'arriva qu'à la fin du mois.

Il y avoit toujours eu suffisamment de monde dans le château et dans le fort de Jaïch, parce que les chefs des hordes de Nogays y étoient restés sous l'inspection du lieutenant-colonel Leschkewitsch; et qu'après la séparation du Sérasquier Arslar-Ghiray, son successeur Halli-Effendi, gouverneur-général des tribus tartares qui étoient restées en arrière, campa dans le voisinage.

Le comte, à son arrivée, s'empressa d'y rendre quelques visites; entr'autres à son ami Mursa-Bey, prince des Tschamburluks, vieillard vénérable, qui n'étoit pas encore guéri de sa blessure. La joie de revoir son cher Suworow, lui rendit des forces; il l'embrassa les larmes aux yeux, en l'appelant son héros et son fils.

Les actions et les sentimens du comte le rendoient digne de ces dénominations ; 1783.
mais il ne put goûter long-tems les charmes de l'amitié, son devoir l'appeloit à Saint-Démétrius, où il se rendit par Asow.

Bientôt ce qui restoit des Tartares Nogays, qui avoient fui sur la rive gauche du Cuban, écrivirent au comte pour reconnoître leur faute ; ils lui envoyèrent des drapeaux blancs, en lui jurant qu'au printems prochain ils reprendroient leur ancienne position. Le ci-devant Halli-Effendi se présenta, avec quelques-uns des siens, avant la fin de l'automne, et la plupart des autres tinrent leur promesse. Le Mursa Taw se dispensa seul de donner des marques de soumission.

Il y eut pendant cet hiver beaucoup de Russes tués, ou emmenés en esclavage en Anatolie, par les Circassiens et sur-tout par les païens d'Abascie. Les troupes étoient trop dispersées, il fallut se résoudre à couvrir moins de pays, pour se tenir en force contre ces continuelles attaques. Un fléau plus funeste affligea encore cette contrée, depuis le

1783. commencement de l'automne jusqu'au renouvellement de l'année ; ce fut une peste qui se communiqua depuis Cherson jusqu'au Don, où les soins et les précautions l'arrêtèrent enfin, sans qu'il pérît plus de trente soldats russes. Les naturels du pays souffrirent davantage.

On compte actuellement sur le rivage septentrional de la mer d'Asow, environ trois mille Kibiks, ou familles de ces Tartares, composées de cinq ou six personnes. Après leur émigration de Bessarabie, dans les landes du Cuban, il resta environ mille familles sous la protection des Turcs ; et il y en avoit à-peu-près mille autres sur la rive gauche du Cuban, dans les landes d'Attukay, que le Mursa Bajazet promit d'amener parmi celles que Suworow avoit soumises. Mais en changeant de pays, il falloit abandonner ou vendre à vil prix tous ses bestiaux, seules richesses des peuples errans, et toutes ces familles s'appauvrissoient pour longues années.

Insensiblement, comme on voit, le

comte étoit parvenu à subjuguer toutes ces hordes par la force ou par la douceur, 1784.
et généralement, malgré les rigueurs inséparables de la guerre, il avoit encore obtenu leur confiance. Le ci-devant khan Sehaim-Ghiray, qu'il devoit faire arrêter et qui avoit fui sur la rive gauche du Cuban, revint au printems en Crimée, par Taman et Jénikala, pour se rendre à Worvisch, lieu de sa destination. De-là il fut passer quelques années en Russie, où il se trouvoit fort heureux. A son retour, les Turcs le reçurent à Choezim d'une manière honorable, relativement à son ancienne dignité; il crut alors pouvoir aller à Constantinople; mais, au-lieu d'y être reçu, il fut envoyé en exil à Rhodes, où il périt de la manière la plus perfide. D'après les lois turques, on ne pouvoit pas le condamner à mort, parce que les khans et toute la race de Gengis sont nommément affranchis de toute peine capitale; on allégua pour prétexte que Sehaim-Ghiray n'étoit plus khan, puisqu'il avoit abdiqué volontairement cette dignité; mais il n'avoit pas renoncé

1784. aux prérogatives de sa naissance : ainsi rien n'excuse les Turcs.

Suvorovv, que la nature a doué de justice et de sensibilité, déplora cette fin inique d'un homme dont il avoit été souvent content, et qui n'avoit eu d'autres torts que ceux d'une inconstance inhérente à sa nation ; les peuples nomades ne reconnoissent guères de pouvoir que leur volonté; ils savent l'opposer à la force, ou y substituer la ruse. Les Nogays, d'ailleurs, sont particulièrement superstitieux; un songe, une prédiction, certaines rencontres suffisent pour leur faire violer les engagemens les plus solemnels. Cependant ils aimoient Suvorovv, parce qu'ils comptoient sur ses paroles, et qu'il les traitoit en père qui sait châtier et récompenser. L'équité a un ascendant singulier sur les hommes qui s'en éloignent le plus: le comte en éprouva l'effet, car tous les Tartares restés en arrière, vinrent le voir très-souvent, après son retour de Saint-Démétrius. Il retrouva encore, au camp sous Jaïch, le bon Mursa-Bey, qui, à l'âge de cent ans,

savoit combattre, et desiroit même se marier. Il demanda au comte de lui faire présent d'une jeune Tartare de seize ans. Le comte l'acheta cent roubles, d'un Cosaque du Don, et jouit du plaisir d'adoucir la vieillesse de cet homme vraiment privilégié de la nature, dont la femme sans doute ne fut qu'une compagne qui prolongea ses jours; car il vécut presque aussi vieux qu'Attila, roi des Huns, sans que sa raison parût s'affoiblir, ni que la force de sa complexion s'altérât. Ses yeux seulement supportoient avec peine la lumière du grand jour; mais il aimoit la table, ne buvoit que de l'eau-de-vie de seigle, et montoit à cheval tous les jours. Il dédaignoit le luxe de son rang, quoiqu'il en recherchât la propreté; cependant ses gens le levoient de table, et le portoient au lit comme s'il eût été un prince. Suvorovv le vénéroit comme un ami fidèle, qui connoissoit les lois de l'honneur et les droits de l'humanité; après le bonheur de secourir l'indigent, Mursa-Bey n'entrevoyoit rien de plus doux, de plus consolant sous sa tente, à la tête

1784.

de sa horde, que les étreintes de l'amitié
1784. dont l'estime particulière du comte lui avoit en quelque sorte dévoilé le charme; et malheureusement ce bonheur devoit lui échapper avant la vie. Suvorovv le quitta, dans l'été de 1784, pour passer l'année suivante, de la division de Valadomir à celle de Pétersbourg, où l'impératrice le reçut avec la plus grande distinction. Mais les bontés de sa souveraine, la brillante carrière qu'il parcourt encore, les grands intérêts dont ses exploits sont l'arbitre, rien n'efface de son souvenir, le plaisir qu'il a su goûter à joindre les bonnes actions aux grandes conquêtes.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre contre les Turcs.

Au commencement du mois de septembre 1786, le général Suworow, 1786. peu de tems après sa promotion au grade de général en chef, partit de Pétersbourg pour Krementschuck. Le prince Potemkin s'y trouvoit alors, et visitoit son nouveau royaume de Catherinoslaw et de Tauride, qu'on nommoit ci-devant la Crimée. Dans tous les lieux où le prince passa quelque tems, on s'empressoit de lui rendre hommage, et on lui donnoit des fêtes brillantes. Il fut reçu par-tout avec des témoignages de joie, comme le précurseur de l'impératrice, dont le voyage étoit annoncé très-prochainement dans ces provinces, et il donna tous les or-

1786. dres relatifs à l'arrivée de la souveraine.

1787. En effet, dès le mois de février 1787, l'impératrice arriva à Kiowie, accompagnée d'une cour nombreuse et magnifique, et suivie de plusieurs ministres étrangers. Le prince Potemkin et le général Suworow en partirent en même-tems. Le feld-maréchal Romanzow étoit alors à Kiowie, en qualité de gouverneur-général. Il y eut à cette époque une affluence considérable de voyageurs distingués; et, comme la cour impériale y resta plusieurs semaines, cette ville devint pendant quelque-tems le rendez-vous de toute la noblesse de cette province.

Mais le roi de Pologne vint seulement à Kanief sur le Niéper, attendu que suivant les lois constitutionnelles, il ne pouvoit pas sortir des frontières du royaume. Il y reçut les hommages des personnes qui accompagnoient la souveraine, et il fit un très-bon accueil au général Suvorovv, qu'il avoit connu pendant la guerre de la confédération.

Peu de jours après son arrivée, il alla rendre visite à l'impératrice à bord d'un bâtiment sur le Niéper. 1787.

Pendant le séjour de la cour à Kiowie, Suvorovv prit le commandement d'un corps sur le Bog, auquel il n'avoit pas encore été attaché. Cette disposition eut lieu en vertu d'un ordre particulier de l'impératrice, qui vouloit que ce général fût en activité par-tout où il se trouvoit.

Immédiatement après les fêtes de Pâques, l'impératrice se remit en route pour la Tauride. Joseph II voyageoit avec elle sous le nom de comte de Falkenstein ; et, comme il portoit toujours un uniforme blanc, plusieurs personnes et Suvorovv lui-même, le prirent à la première vue, pour un officier autrichien. Ce monarque, dont les lumières égaloient l'affabilité, s'entretint souvent avec Suvorovv sur les affaires politiques et militaires, pendant son séjour à Cherson.

Lorsque l'impératrice en partit pour se rendre en Tauride, Suvorovv alla

1787. prendre le commandement d'un corps de cavalerie à Blankisna, à dix mille de Cherson sur la route de Pultawa ; et quand elle s'en retourna, il lui rendit les honneurs militaires à la tête de ce corps. Il escorta la souveraine jusqu'à Pultawa, où elle le congédia en lui donnant une boîte garnie de diamans avec son chiffre.

Le prince Potemkin retourna ensuite à son gouvernement avec le titre de Tauritschefski. (gouverneur de la Tauride.)

Après avoir donné quelque tems au soin de son nouveau gouvernement, le prince Potemkin partit pour sa terre de *Sméale*, qu'il venoit d'acheter du prince Lubomirski, aux frontières de Pologne. Le général Suvorovv l'y accompagna, et prit congé de lui dans le courant d'août 1787, pour aller commander le corps de Cherson, et celui de Kinburn.

Pendant le voyage de l'impératrice, le ministre d Russie Bulgokow, étoit venu de Constantinople à Cherson,

pour lui faire sa cour. Cette démarche toute naturelle, mais présentée peut-être sous un jour défavorable par les ministres des autres puissances, donna de l'ombrage à la Porte, dont les inquiétudes ne furent bientôt plus un mystère. Bulgakow apprit, au bout de quelques jours, que sa présence étoit nécessaire à Constantinople ; il partit sur-le-champ pour s'y rendre, et il trouva que le parti de la guerre avoit la prépondérance dans le divan. Tant il est vrai que la plus petite intrigue suffit quelquefois pour allumer des guerres sanglantes, et précipiter des peuples entiers dans les malheurs inséparables de ce fléau.

1787.

Il y avoit déjà quelques années qu'on voyoit croiser, au commencement de la belle saison, une flotte ottomane sous Oksakow ; cette flotte fut beaucoup plus considérable pendant l'été de 1787. Elle consistoit en onze vaisseaux de ligne, sept frégates, huit chébecs, cinq kirlangithsches, et vingt-cinq chaloupes canonnières.

1787. La flotte de Cherson étoit inférieure en nombre à celle des Turcs, et elle n'étoit pas en état d'appareiller. Elle mouilloit sur la rive occidentale du Liman, à cinq milles de Cherson du côté d'Okzakow. On avoit lancé depuis peu à Cherson, en présence de l'empereur, les deux vaisseaux le *Joseph* et le *Wodimir*; mais ils n'étoient armés ni l'un ni l'autre.

Suvorovv alla plusieurs fois de Cherson dans les contrées environnantes, et prit les mesures nécessaires pour la distribution des troupes, en cas que les Turcs voulussent tenter une attaque par terre, ou effectuer une descente. Il mit beaucoup de soins à fortifier la rive du Niéper, et particulièrement celle du Bog, attendu qu'il s'y trouve beaucoup de passages faciles et d'endroits guéables. Il s'occupa sur-tout de la presqu'île de Kinburn. Il y avoit dans cette partie douze escadrons de chevaux-légers, dix escadrons de dragons, quatre régimens de Cosaques, et quatre bataillons de fusiliers qui

campoient à la proximité de Kinburn même. 1787.

Cette ville n'est défendue que par de foibles murailles, entourées d'un glacis en terre ; le fossé n'a presque pas de profondeur et il est impossible de lui en donner davantage, parce que le terrain est très-sabloneux, et qu'on trouve l'eau immédiatement. D'un côté du glacis est le Liman du Niéper, de l'autre est la mer Noire. Il n'y avoit dans la baie de Kinburn qu'une frégate et une chaloupe de douze canons.

On communiquoit de Kinburn à Okzakow par un trajet de deux milles sur le Liman, et il y avoit une correspondance régulière. Le colonel Dunzelmann, qui commandoit à Kinburn, envoya un jour un officier au bacha d'Okzakow. Lorsque leur entretien fut fini, le bacha fit retirer ceux qui étoient présens, et demanda à cet officier quelles étoient les nouvelles du jour. L'officier lui ayant répondu qu'il n'en savoit aucune, l'honnête bacha lui raconta que les têtes turbulentes de

1787. Constantinople avoient déclaré la guerre à la Russie, que dès le même jour on verroit manœuvrer la flotille turque, et qu'on attaqueroit bientôt les deux bâtimens russes. Pour mettre le comble aux bons procédés, le bacha fit escorter cet officier par un tschautsch, espèce de sbire chez les Orientaux. L'événement prouva que cette précaution n'étoit pas inutile; car, en revenant, il fut attaqué par deux Turcs, mais le tschautsch les repoussa, et il rentra sans accident à Kinburn.

En effet, ce qu'avoit dit le bacha s'exécuta ponctuellement. Dans l'après-midi du lendemain 19 août 1787, la frégate et la chaloupe canonnière furent vivement attaquées par plusieurs bâtimens turcs. Le combat dura quelque tems; la chaloupe n'allant pas assez vîte pour suivre la frégate risquoit d'en être bientôt coupée; mais l'officier qui la commandoit lâcha fort à propos toute sa bordée au kirlangitsche qui la suivoit de plus près, il le coula à fond et les autres n'osèrent plus s'approcher. Outre

celui-là, les Turcs en eurent encore un de coulé bas. Les deux vaisseaux russes, qui avoient beaucoup souffert, eurent le bonheur de s'échapper, et ils se retirèrent à Gluboka où on les répara. 1787.

Les hostilités éclatèrent ainsi de la part des Turcs sans avoir été précédées d'une déclaration de guerre. Dès ce moment les Russes crurent devoir se tenir sur leurs gardes et leurs feux restèrent allumés toutes les nuits. Suvorovv résolut de rester de sa personne a Kinburn, et il donna le commandement de Cherson au général Bibikovv. La totalité de son corps étoit d'environ trente mille hommes.

Les Turcs avoient à la mer des forces très-supérieures, et pouvoient faire un mal irréparable. Aussi le premier soin de Suvorovv fut-il de pourvoir à la sûreté de la baie de Gluboka et de la marine de Cherson. En conséquence, il fit établir sous Gluboka une forte batterie de vingt-quatre pièces de 18 et de 24, pour balayer les deux courans, et cinq batteries avec moins de

canons sur l'île au-dessous de Cherson
1787. afin de fournir un feu croisé.

Les Turcs prirent un bâtiment chargé de vivres, et à l'embouchure du Bog ils surprirent dans un cabaret une vingtaine de Cosaques et de paysans de l'Ukraine, qui furent taillés en pièces ou faits prisonniers.

Ils commencèrent le bombardement de Kinburn qui dura plusieurs jours sans interruption. Il tomba trois bombes dans la caserne du commandant, et la tente du général Suvorovv fut emportée par un éclat.

Cependant la place répondoit par un feu très-vif. Deux petites frégates ennemies qui s'étoient hasardées de trop près en souffrirent beaucoup, et alors les bâtimens de ligne se tinrent à une grande distance. Un d'entre eux sauta en l'air avec tout son monde par l'imprudence de quelques gens de l'équipage.

Un jour, en se promenant auprès des batteries du premier polygone, Suvorovv apperçut dans l'éloignement de

Gluboka un navire qui arrivoit sous le vent sur la forteresse d'Oczakovv. Il imagina d'abord que ce navire avoit perdu ses ancres ; mais bientôt il le vit attaquer à l'improviste plusieurs petits bâtimens turcs, leur donner la chasse, et même envoyer des bordées à quelques vaisseaux de ligne mouillés sous la place. Ensuite ce navire se retira sans être endommagé, et presque sans être poursuivi. C'étoit une galère commandée par un Malthais, le brave lieutenant Lombard, à qui Suworow témoigna combien il étoit touché de cette brillante saillie. 1787.

Lombard ne s'en tint pas là ; il donna de nouvelles preuves de valeur et d'habilité en attaquant à diverses reprises les lignes des bâtimens turcs, ou le demi-cercle qu'ils formoient ; et cette galère rendit beaucoup de services. La persévérance de sa témérité, ainsi que la constance de ses succès, offroit une énigme qui s'expliqua dans la suite. Comme on ne pouvoit pas croire qu'un bâtiment ordinaire eût la hardiesse de

s'aventurer ainsi contre des forces
1787. aussi imposantes, les Turcs l'avoient pris pour un brûlot. Mais Suworow craignant que Lombard, à force de s'exposer, ne finît par se perdre, lui avoit défendu de sortir désormais sans une permission particulière. Cependant l'intrépide Lombard ne put résister à une nouvelle tentation qui fut encore couronnée d'un nouveau succès. Le 20 septembre, de grand matin, il s'esquiva du mouillage, fondit sur les bombardes turques, les dispersa jusques sur leurs vaisseaux de ligne, rentra heureusement, et donna un déjeûner à son bord en réjouissance de cette course, par laquelle il avoit voulu célébrer l'anniversaire du grand amiral de la flotte.

A la fin du même mois le contre-amiral Woinowitsch fit voile de Sewastopol pour la côte de Varna. Sa flotte consistoit en deux vaisseaux de ligne, trois frégates douze petits bâtimens. Il essuya une tempête violente qui dispersa la flotte. Le vaisseau de ligne Marie-Magdeleine de 66 canons, qui

avoit beaucoup souffert dans sa mâture et dans ses agrès, enfila le canal de Constantinople, tomba au pouvoir des Turcs, et une frégate coula à fond avec tout son monde. Le contre-amiral avoit à peine rassemblé ses vaisseaux qu'il rencontra la flotte turque; le combat s'engagea; les Russes malgré leurs pertes, et le mauvais état de plusieurs navires, eurent l'avantage et s'en retournèrent heureusement. 1787.

Les chaloupes canonnières des Russes et leurs doubles chaloupes se montroient à quelque distance de Gluboka, pour attirer les Turcs et les attaquer quand le moment seroit favorable. Les Turcs, dès qu'ils virent approcher la flottille, se mirent en devoir de l'attaquer avec leurs chaloupes canonnières et leurs kirlangitschs. Lombard se fit jour au milieu d'eux avec sa galère; et, quoiqu'elle fût très-endommagée, il parvint à couper une partie de leur arrière-garde, et à la repousser jusqu'à Okzakow. Au reste, cet avantage n'eut pas de suites importantes, et on ne fit

1787. rien de marquant d'un côté ni de l'autre.

Le 30 septembre, le feu des Turcs sur Kinburn fut beaucoup mieux nourri qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. Il dura ce jour-là depuis midi jusques fort avant dans la nuit sans interruption. Suvorovv accoutumé à leur feu, alla faire le tour de la presqu'île; et après avoir observé tous leurs mouvemens avec beaucoup d'attention, il conjectura qu'ils se disposoient sérieusement à faire une descente sur Kinburn. Il prit ses mesures en conséquence, et défendit de tirer un seul coup du côté des Russes.

Le lendemain, à la pointe du jour, les Turcs recommencèrent à envoyer des bombes avec beaucoup de vivacité. Mais la place ne répondit point: on ne tira même pas le coup du réveil. Il tomba beaucoup de bombes et de boulets dans le petit camp, et quelques tentes furent emportées. Comme c'étoit fête ce jour-là, Suvorovv étoit à la messe avec plusieurs officiers; sur ces entrefaites à-peu-près trente chaloupes

de Saborogues turcs remontoient le Liman, à trois milles au-dessus de Kinburn. Les Saborogues descendirent sur le rivage, et furent apperçus des Cosaques postés sur une colline de sable. Ceux-ci les appelèrent, croyant que c'étoient des déserteurs, parce qu'ils en avoient acquis la réputation depuis quelques années : mais, aussitôt que la méprise fut reconnue, on en vint aux mains, et ils furent obligés de regagner leurs chaloupes. Les Turcs avoient supposé que Suvorovv enverroit un détachement contre ces enfans perdus, et qu'il s'affoibliroit d'autant; mais il ne se laissa pas leurrer par cette diversion.

1787.

A neuf heures du matin, les Turcs se mirent à effectuer leur descènte et à débarquer leurs troupes. L'ingénieur Lafitte dirigeoit l'opération. Les Russes n'y mirent aucun empêchement et les laissèrent tous débarquer. Tous leurs bâtimens grands et petits s'approchèrent à différentes distances; et, pour les couvrir, ils avoient établi une esta-

1787. cade à la pointe de la presqu'île, à un demi-mille de là place.

Les troupes de débarquement étoient l'élite de la garnison d'Okzakow, au nombre de six mille hommes, tout infanterie. Afin d'animer leur courage, le bacha qui commandoit, avoit ordonné que les bâtimens de transport se retireroient après le débarquement des troupes, de sorte qu'il ne leur restoit que l'alternative de faire bravement leur devoir ou de mourir dans la mer si elles vouloient fuir. Le corps que les Russes leur opposoient consistoit en totalité en moins de mille hommes d'infanterie, qui furent ensuite renforcés par quatre régimens de Cosaques, et mille hommes de cavalerie de ligne.

Aussitôt que les Turcs furent débarqués, ils travaillèrent à se retrancher sur quinze hommes de front. Mais comme l'eau les gagnoit par la raison que nous avons déjà expliquée, ils ne purent pas donner beaucoup de profondeur à leurs ouvrages. Ils y suppléèrent en remplissant de sable des sacs qu'ils

avoient eu la précaution d'apporter, et qui leur servirent de rempart. 1787.

A midi, leurs derviches firent la prière. Ils firent ensuite leurs ablutions accoutumées, dans la mer Noire et dans les eaux du Liman, après quoi ils retournèrent à leur tranchée où ils continuèrent leurs travaux. Suvorovv avoit défendu de tirer sur eux ou de faire une sortie, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à deux cents pas du glacis : on avoit indiqué pour signal une salve d'artillerie de tous les polygones de la place qui étoient de ce côté-là. On vit paroître l'avant-garde des Turcs à la distance convenue, à une heure après midi, et et le signal fut donné à l'instant. Le colonel Iseïovv avec son régiment, un autre régiment de Cosaques et deux escadrons de chevaux-légers, tourna la place à gauche au bord de la mer Noire; il tomba sur l'avant-garde ennemie composée de quelques centaines d'hommes qui portoient des échelles. Ils furent presque tous taillés en pièces ou passés au fil de l'épée; Jns,bacha,qui ne voulut

pas se rendre, eut le même sort. Ce bacha
1787. qui les commandoit, connoissoit parfaitement Kinburn, et avoit choisi ce côté pour l'attaque, sachant bien que c'étoit le plus foible.

En même-tems, le régiment d'infanterie d'Orlovv sortit de la place avec la cavalerie, perça du côté droit, se jeta dans les retranchemens, culbuta avec la baïonnette ce qui s'y trouvoit, et en balaya plus de la moitié. Les bâtimens turcs canonnoient avec plus de six cents pièces le front et les flancs de la troupe qui étoit sortie, mais sans lui faire beaucoup de mal. Sur ces entrefaites, le colonel de Cosaques Orlovv et Illovveiski étoient arrivés avec leurs régimens ; ils prirent le même chemin que la cavalerie au bord de la mer Noire. Ils se signalèrent, et se battirent sans relâche. Les bataillons d'Orlovv perdirent beaucoup de monde. Suvorovv fit avancer dans leurs rangs deux bataillons de Kaselovv qui composoient la réserve. Le général-major Reck qui les commandoit, fut dangereusement blessé à la jambe, et on le

ramena. Ces bataillons ne firent pas une longue résistance, non plus que les deux escadrons de réserve de chevaux-légers. Ils firent tous volte-face, et les Turcs les talonnoient le poignard levé ou le sabre au poing. Suvorovv qui venoit d'avoir un cheval tué sous lui d'un boulet de canon, demanda le premier cheval qu'il apperçut, en s'adressant à un Turc qui venoit de s'en emparer, et qu'il prit pour un Cosaque, parce que les Turcs n'avoient débarqué que de l'infanterie; le Turc avoit déjà levé son sabre pour lui couper la tête, lorsqu'un fusilier de Novvikovv lui sauva la vie en culbutant le Turc d'un coup de baïonnette. 1787.

La situation des Russes devenoit dangereuse; ils étoient accablés par le nombre, et constamment obligés de se replier sur le glacis. De tems en tems, ils gagnoient un peu d'avantage et de terrain contre les Turcs; mais, loin de regagner ce qu'ils avoient perdu, ils finirent par être culbutés, parce les Turcs avoient reçu beaucoup de renfort. Le carnage devint général. On ne voyoit de toutes parts que des morts ou

1787. des blessés. Les troupes étoient tellement confondues, que l'artillerie cessa entièrement d'un côté et de l'autre.

Tandis qu'on en étoit aux mains avec ce prodigieux acharnement, on entendit sauter avec un bruit épouvantable un chébec et une chaloupe canonnière des Turcs, qui s'étoient trop approchés du canon de la place.

Le jour commençoit à tomber lorsqu'il arriva dix escadrons de chevaux-légers, qui étoient à quatre milles derrière Kinburn. Comme le terrain étoit trop resserré, ils chargèrent les Turcs en masse. Alors l'infanterie se releva, les Cosaques arrivèrent du bord de la mer sur le flanc des Turcs qui plièrent à leur tour sous le poids de ces forces réunies. Ils opposèrent une vigoureuse défense, et sautèrent sur les hommes et les chevaux dont un grand nombre fut blessé. On voyoit souvent au milieu d'eux leurs derviches transportés de rage qui les excitoient au combat. Ils étoient au nombre de quinze, qui tous furent taillés en pièces.

La nuit survint, sans clair de lune. Il

arriva encore un foible bataillon de Muruni de trois cents hommes au plus, qui venoit du côté de Cherson, excédé de fatigue, avec deux compagnies de réserve employées aux bagages derrière Kinburn, du côté du Liman : ce renfort décida la bataille. 1787.

Les Turcs se voyant repoussés jusqu'au bord de la mer se tournèrent en désespérés, et tombèrent avec fureur sur l'infanterie qui les serra de plus près. Leur dernier feu dura une demi-heure, après quoi ils furent totalement défaits, hachés par pelotons, et entièrement culbutés dans la mer. A la vue des premiers fuyards qui se noyoient, il y en eut qui tentèrent, mais inutilement, de revenir à la charge: d'autres voulurent gagner Okzakovv à la nage, mais ils périrent comme tout le reste. Tout fut fini vers dix heures du soir, après un combat de neuf heures. Les Russes avoient eu sur les bras deux fois plus de monde qu'ils ne pouvoient en opposer. Cependant, presque tous les Turcs restèrent sur la place ou périrent dans la

1787. mer : il n'en échappa qu'un très-petit nombre.

Pendant l'action, avant le crépuscule, Suvorovv reçut un coup de fusil au bras gauche. Il saigna beaucoup, et il n'y avoit pas de chirurgien pour le panser. Il alla au bord de la mer qui étoit à proximité : un officier de Cosaques de Kutenikovv le suivit avec quelques hommes, lava sa plaie et sa chemise avec de l'eau de mer, et la lui banda avec sa cravate. Suvorovv retourna sa chemise, afin de passer le bras blessé dans la manche qui étoit sèche ; et, après ce pansement, il remonta à cheval et revint à sa troupe. Cet officier de Cosaques étoit blessé lui-même, ainsi que tous ceux qui s'étoient trouvés autour du général pendant l'affaire. Le chevau-léger Tischenko, que le général avoit pris pour ordonnance, fut le seul qui ne fut pas blessé. Il le fit sergent-major en récompense de ses services.

Lorsque tout fut terminé, la troupe eut ordre de rentrer dans la place. La canonnade recommença tout-à-coup,

mais elle ne dura pas long-tems. Les Saborogues turcs qui ne s'étoient pas trouvés à l'action de Kinburn, imaginant que la place étoit dégarnie, vouloient la prendre à revers, et ils furent bientôt repoussés. 1787.

Suvorovv étoit trop affoibli à son retour à Kinburn. Il fit panser sa blessure par un chirurgien, qui lui permit de manger quelque chose ; mais il étoit trop fatigué, et il se trouva mal après le pansement.

Cette journée coûta aux Russes environ deux cents hommes tués, parmi lesquels il y avoit dix officiers supérieurs et d'état-major. Ils eurent huit cents blessés.

Du côté des Turcs qui avoient débarqué six mille hommes, il s'en sauva tout au plus sept cents ; les autres restèrent sur la place ou se noyèrent. Sur six cents de leurs blessés qui échappèpèrent, il n'en survécut que cent trente. Les autres moururent de leurs blessures ou de fièvres inflammatoires, parce qu'ils étoient restés dans l'eau trop long-

1787. temps. Il y avoit parmi les morts un ingénieur français. A l'égard de Lafitte qui avoit dirigé la descente, il disparut avant la nuit.

Les rapports officiels envoyés à la cour garantissent l'exactitude des faits consignés dans l'histoire des campagnes de Suvorovv ; ainsi le lecteur peut ajouter foi sans hésiter à tous les détails, ainsi qu'aux résultats des différentes actions dont nous lui présenterons successivement le tableau.

Le général-major Islinief, qui étoit à huit milles derrière Kinburn, ne put arriver qu'après l'action avec une réserve de dix escadrons de dragons.

Soit que les Turcs eussent épuisé leurs munitions, soit qu'ils fussent découragés par le mauvais succès de leur entreprise, ils cessèrent de tirer sur la place ; et jusqu'à leur départ pour les Dardanelles, on n'entendit plus l'artillerie de leurs bâtimens. On pouvoit faire le tour de la presqu'île sans le moindre danger.

Le lendemain, à la pointe du jour,

Suvorovv étant tout-à-fait remis, allá sur le rempart de la place, et il apperçut des Turcs à la pointe de l'île occupés à enlever leurs gens morts ou blessés. Il y détacha Iseïow avec ses Cosaques pour les repousser. Bientôt après, il vit couler bas un petit transport que les Turcs avoient surchargé d'hommes. 1787.

On passa toute cette journée à enterrer les morts et à soigner les blessés; le jour suivant, on célébra le service divin et on rendit grace à dieu de cette victoire. Dès le grand matin, les troupes prirent les armes, et se développèrent en différens détachemens depuis la pointe de la presqu'île sur le rivage du Liman, jusqu'à une assez grande distance de la place. Pendant qu'on chantoit le *Te Deum*, on fit à trois reprises une décharge générale de grosse artillerie et de mousquetterie. La plupart des blessés mêmes étoient dans les rangs, et le général jouissoit de ce coup-d'œil sur le rempart de la place. Comme le front de la ligne étoit dirigé sur Okzakow, on vit une quantité de Turcs accourir sur

le rivage au bruit de la canonnade qui
1787. célébroit leur défaite.

L'intention des Turcs avoit été de s'emparer de Kinburn, dès le commencement des hostilités, parce que c'étoit une place très-foible, et que la possession de cette presqu'île les mettoit à portée de reprendre Cherson et la Crimée. Ils comptoient par ce moyen disperser ou brûler la flotte de Gluboka, et la marine de Cherson. La flotte russe de Gluboka consistoit en deux bâtimens non armés, le *Joseph* et le *Wolodomir*, deux autres vaisseaux de cinquante-quatre, un de quarante, trois galères, trois chaloupes canonnières, et vingt petits bâtimens y compris les transports. La flotte des Turcs, sous Okzakow, consistoit en trois vaisseaux de ligne, une frégate, huit chébecs, trente-deux galères et chaloupes canonnières.

Mais le mauvais succès de leur entreprise fit évanouir toutes leurs espérances. Dès que la nouvelle en fut répandue à Constantinople, la consternation y fut générale, et d'autant plus

vive qu'en ouvrant la campagne sans avoir déclaré la guerre formellement, la Porte s'étoit flattée que les Russes n'auroient pas le tems de se préparer à la défense, et ne tiendroient pas contre l'élite de la garnison d'Okzakow. 1787.

L'impératrice donna un témoignage distingué de sa satisfaction au général Suworow, en lui écrivant, de sa propre main, la lettre suivante :

Pétersbourg, le 17 octobre 1787.

ALEXANDRE, FILS DE BASILE,

On a chanté ici aujourd'hui le *Te Deum* en notre présence, en actions de graces de la première victoire accordée à nos armes depuis l'ouverture de cette campagne, le premier de ce mois. On a lu ensuite publiquement la relation des actes de zèle, d'activité infatigable et de bravoure exemplaire par lesquels vous vous êtes signalé, ainsi que les troupes sous vos ordres, à la défense de Kinburn. Les rapports de notre feld-maréchal prince Potemkin Tauritschefski sont pleins de témoignages honorables à cet égard. Nous éprouvons un vrai plaisir à vous en marquer notre reconnoissance, ainsi qu'aux officiers et militaires de tous les grades qui ont coopéré avec vous au succès de cette action glo-

rieuse. Nous souffrons de vos blessures ; nous
1787. prions Dieu de cicatriser promptement ces blessures que vous avez reçues en défendant la religion et les frontières de l'empire, et de hâter la guérison des malades. Nous sommes, avec une bienveillance particulière, votre affectionnée.

CATHERINE.

Quelques semaines après, Suworow reçut une seconde lettre, avec l'ordre de Saint-André, qui est le premier de l'empire, et six croix de Saint-George pour être distribuées à son choix aux officiers qui s'étoient le plus distingués. On donna de l'avancement à plusieurs officiers; deux cents soldats reçurent la médaille d'argent, et chacun d'eux eut en outre une gratification.

La garnison d'Okzakow étoit composée d'environ douze mille hommes, Janissaires et autre infanterie : sa cavalerie étoit très-foible. Cette garnison se trouvoit réduite à moitié par la perte des six mille hommes qui en formoient l'élite. Beaucoup d'habitans s'éloignèrent d'Okzakow, imaginant que les

Russes ne tarderoient pas à s'en emparer ; mais la saison qui s'avançoit ne permit pas de tenter cette entreprise. Le 20 octobre, toute la flotte turque retourna à Constantinople. 1787.

Peu de tems avant son départ, un gros coup de vent cassa les cables d'une chaloupe russe, qui fut ainsi séparée des autres, et tomba au pouvoir d'Hadgibey. Le brave lieutenant Lombàrd qui se trouvoit par hasard sur cette chaloupe, fut pris par les Turcs.

Quelques jours après la bataille, Suworow fit établir des redoutes de communication qu'il garnit de troupes suffisantes, et il mit le reste en quartiers d'hiver. Comme il connoissoit la foiblesse de cette place, il fit ses dispositions pour être à l'abri d'une surprise du côté d'Okzakow, et il ordonna de casser la glace dès que le Liman seroit gelé. Le général resta de sa personne à Kinburn.

CHAPITRE SECOND.

1788. D'APRÈS la nouvelle distribution de l'armée, la division de Suworow, que le prince Potemkin avoit considérablement augmentée depuis l'année précédente, fut encore accrue au printems de 1788, des flottes à voiles et à rames de la mer Noire. La première, commandée par le contre-amiral Paul Jones, consistoit en cinq vaisseaux de ligne de soixante-six, à quatre-vingts pièces de canon, et huit frégates; la seconde, sous les ordres du prince de Nassau-Siegen, étòit composée de soixante-cinq bâtimens légers, galères, batteries flottantes, chaloupes, landsons, chaloupes canonnières, et quatre-vingts bateaux de Saborogues armés d'un canon, montés par trois mille Cosaques. Cette seconde flotte portoit en totalité quatre cents pièces de canon.

La flotte turque partie de Constantinople, et commandée par le fameux

Hassan-bacha, grand amiral, parut sous Okzakow, à la fin de mai; elle consistoit en 10 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 4 bombardes, 6 chébecs, 15 chaloupes canonnières, 19 kirlangitschs, et 9 felouques. Il avoit laissé au large, à six milles de la terre, une seconde flotte un peu plus foible, composée de huit vaisseaux de ligne, huit frégates, vingt-un chébecs, et trois bombardes. 1788.

Tandis que l'escadre turque approchoit du rivage, le capitaine Sacken étoit derrière Kinburn avec sa double chaloupe. On lui avoit ordonné de se rendre à Gluboka, mais il avoit différé par un excès de zèle; quand il vit l'avant-garde de la flottille turque dans les eaux du Liman, il sauta dans sa chaloupe, et se mit en devoir de se faire jour; mais comme elle étoit trop lourde, il fut enveloppé par six ou huit bâtimens légers de l'ennemi, dont deux vinrent à l'abordage: il fit échapper de son bord autant de monde qu'il put, en y restant lui-même avec intrépidité; et pour que la chaloupe ne tombât pas au pouvoir

1788. des Turcs, il mit le feu aux poudres et se fit bravement sauter lui-même à la vue d'une foule de spectateurs qui étoient sur le rivage de Kinburn. Les deux bâtimens turcs qui étoient près du sien, furent considérablement endommagés.

La petite flotille des Turcs remonta le Liman, pour faire une reconnoissance. Il y avoit, à cinq milles au-dessus de Kinburn, des Cosaques de Tchornomor dans leurs canots, et deux bataillons de fusiliers sur le rivage. Les Turcs, bien qu'à une assez grande distance de la terre, tirèrent sur cette troupe, et atteignirent même les tentes dans le camp avec leurs pièces de gros calibre. Les Cosaques de Tschornomor qui étoient plus à proximité répondirent à leur feu. Cette canonnade continua pendant quelques heures; et les bâtimens se retirèrent sans avoir engagé un combat plus sérieux. Dans la suite, ils renouvelèrent quelquefois la même tentative.

Toute la flotte russe étoit sous Gluboka; la flotte à rames formoit l'avant-

garde, et la flotte à voiles étoit en ordre de bataille avec une forte arrière-garde. 1788.
La flotte d'Okzakow étoit éloignée d'elle d'environ sept milles.

Le prince de Nassau détacha son avant-garde. Elle rencontra celle des Turcs, et on se battit. L'intention des Russes étoit d'attirer les Turcs derrière eux, et dans ce dessein, leurs bâtimens se retirèrent l'un après l'autre. Trompée par cette manœuvre, toute la flottille turque se mit à leur poursuite jusques sous le canon de la flotte à voiles qui lui fit beaucoup de mal; elle se retira fort endommagée et serrée de près par le prince de Nassau qui la poursuivit à son tour jusques sous le canon de la flotte à voiles des Turcs. Ils perdirent cinq bâtimens de leur flottille, qui coulèrent bas : il s'en sauva très-peu de monde. Leur perte auroit été plus considérable encore, si les Russes n'avoient pas eu le vent contraire. Ces derniers eurent une frégate coulée à fond, mais l'équipage et les canons furent sauvés.

Tel fut le début des batailles navales.

Il y eut encore deux pareilles escarmou-
1788. ches les jours suivans, mais sans beaucoup de perte d'un côté ni de l'autre.

Suworow avoit ordonné qu'on dressât une batterie à la pointe de Kinburn, afin de balayer les deux courans. Elle fut bientôt établie : et comme la nature du terrain ne permettoit pas de creuser, on forma un petit parapet avec des bancs de sable. On y mit vingt-quatre pièces de 18 et de 24, qui furent masquées avec des bancs de sable jusqu'au moment d'en faire usage. On construisit un four à proximité pour faire rougir les boulets; et comme cette batterie, éloignée d'un demi-mille de la place, avoit besoin de monde pour sa défense, on détacha deux bataillons d'Orlow qui furent distribués sur cet intervalle. Le but de cette disposition étoit de soulager la troupe, dont la moitié seulement devoit se tenir sur ses gardes pendant que l'autre se reposoit. Cependant leur service étoit fort incommode, car ils étoient nuit et jour sur ce même terrain où l'on avoit enterré les morts l'année précédente, après

l'affaire du 1er octobre. Les eaux salées de la mer qui filtroient en cet endroit, avoient conservé les corps en grande partie, et ils exhaloient une odeur fétide et pestilentielle, sur-tout au lever du soleil. Il y eut quelques hommes attaqués de la peste, et qui en moururent. Il n'y avoit d'autre précaution à prendre pour s'en préserver, que de se baigner dans la mer ou dans le Liman, et de faire beaucoup d'exercice. Suworow à qui ce danger n'avoit pas fait d'impression pour son compte, et qui étoit resté avec la troupe, fut un jour sur le point de s'évanouir par la force des exhalaisons; il courut tout de suite se baigner, et le mal se dissipa. 1788.

Dans la nuit du 27 juin, le grand amiral Hassan-bacha tenta une entreprise bien téméraire. Entre Okzakow et Gluboka, il y a sous l'eau une telle quantité de bancs de sable que les bâtimens d'une moyenne grandeur ne peuvent guères éviter de toucher. Il s'aventura vers le soir avec toute sa flotte à voiles, et après avoir passé les courans sous la

1788. direction d'excellens pilotes qui connoissoient parfaitement ces parages, il s'établit en ligne précisément en face de la flotte russe, avec ses voiles sur le premier rang, et ses bâtimens à rames sur le second.

Les Turcs, du haut de leur bord, jetoient des regards de mépris sur la foible escadre des Russes, et ils tirèrent pendant toute la nuit, comme s'ils eussent déjà été sûrs de la victoire. Dès le grand matin, ils cinglèrent à pleines voiles sur les Russes, et le combat commença.

L'ordre de bataille des Russes étoit disposé comme nous l'avons dit plus haut. La flotte à rames en avant, la flotte à voiles en seconde ligne. Il y avoit à peine une heure que la grosse artillerie jouoit, lorsqu'un des meilleurs bâtimens turcs, de 70 canons, échoua, sans qu'il fût possible de le sauver. Peu de tems après, le vaisseau amiral, de 80 canons, eut le même sort. Deux frégates de 40 canons, avec d'autres bâtimens légers, se dirigèrent sur ses flancs pour le secourir et le remorquer. Mais la première

de ces frégates toucha aussi, et les autres
se tinrent en arrière. Le prince de Nassau 1788.
fit avancer une bonne partie de sa flotte à rames sur les bâtimens échoués, parce que tirant beaucoup moins d'eau, elle pouvoit s'en approcher et venir à l'abordage ; mais sa flottille fut reçue avec un grand feu de cartaches et de mousqueterie, et elle perdit beaucoup de monde. Cependant, à force de persévérance, on finit par venir à l'abordage de tous côtés, et les Cosaques de Tchornomor sautèrent sur le vaisseau amiral. Il n'étoit pas possible de conserver les bâtimens échoués, parce que les boulets rouges les avoient mis en feu, et qu'il n'y avoit pas moyen de tout éteindre. On sauva autant de monde qu'on put : beaucoup de gens sautèrent à l'eau, et furent emmenés prisonniers sur les chaloupes. Les capitaines des trois bâtimens étoient de ce nombre. Il y avoit beaucoup d'argent sur leur bord, et les Russes firent autant de butin que le tems leur permit d'en emporter. On ne put pas secourir un grand nombre de Grecs et d'Arméniens, qui

sont dans l'usage de s'engager pour tra-
1788. vailler sur les bâtimens turcs. Ils se nuisoient en se hâtant de se sauver à-la-fois, et on les vit sauter les uns après les autres. Il y eut encore quelques petits bâtimens qui échouèrent, d'autres furent emmenés à la remorque, et après un combat de quatre heures, la victoire fut décidée.

Hassan-bacha resta pendant toute l'action à bord de son kirlangitsch, et se montra par-tout avec intrépidité, au milieu des plus grands périls. La flotte à rames des Russes le canonna beaucoup, mais sans l'incommoder. De son côté, le prince de Nassau, également actif, à bord d'une chaloupe, se portoit sans cesse de l'aîle droite à l'aîle gauche, à travers le feu le plus vif, ayant auprès de lui le colonel français comte de Damas.

Indépendamment de la perte des vaisseaux pris ou brûlés, la flotte d'Hassan-bacha étoit fort endommagée au moment de sa retraite. En l'effectuant, il eut la précaution de couvrir sa flotille avec les vaisseaux de ligne. Cette ma-

nœuvre empêcha qu'on ne lui fît beaucoup de mal en le poursuivant, et il 1788.
alla reprendre sa première position. Les deux flottes à voiles et à rames des Russes mouillèrent à un mille de lui.

De retour au lieu de sa station, Hassan-bacha témoigna une grande affliction de son désastre; il ne parla presque point, et ne voulut pas manger. On le vit assis sur le rivage, avec l'air abattu, et les yeux baignés de larmes. Ce revers pouvoit lui faire couper la tête; cependant, peu de tems après, il prit le parti de retourner à Constantinople, avec les foibles restes de sa flotte.

La perte de cette bataille navale coûta aux Turcs plus de 2,000 hommes tués, et environ 1500 prisonniers, qui furent transportés à Kinburn. Un des trois capitaines de vaisseau turc, dont nous avons parlé plus haut, avoit eu la jambe emportée pendant l'action, il mourut bientôt dans les bras de ses deux fils, qui avoient été faits prisonniers avec lui. Du côté des Russes la perte fut très-peu considérable; elle se réduisoit à 200

hommes tués, parmi lesquels 18 of-
1788. ficiers supérieurs et d'état-major, et 600 blessés, dont 40 officiers supérieurs et d'état-major. Le lieutenant-colonel Ribas, frère du vice-amiral, perdit un bras : la douleur ne l'empêcha pas de mettre le feu à un canon avec l'autre main, dans la chaleur de l'action.

Après cette malheureuse défaite, Hassan-bacha crut devoir opérer la jonction de son escadre avec la flotte qui étoit au large; il prit toutes ses mesures en conséquence, et le 30 juin, après minuit, il leva l'ancre, quoique en assez mauvais ordre.

La nuit étoit obscure : lorsqu'il fut à proximité de la pointe de Kinburn qu'il étoit obligé de doubler, les batteries s'ouvrirent tout-à-coup avec un feu terrible, et firent beaucoup de mal à son avant-garde, qui parvint cependant à doubler le cap. Le feu étoit si violent, que les Turcs n'ayant pas connoissance des batteries masquées, se crurent absolument sous la place même de Kinburn. Au bout d'une heure, la lune se leva ; on pointa

constamment sur les bâtimens de l'avant-garde, et il n'y eut guères de coups perdus. 1788.

Avant le jour, plusieurs bâtimens turcs se mirent en panne; il y en eut quelques-uns qui donnèrent le signal de détresse; d'autres étoient en feu, et plusieurs coulèrent à fond. Les équipages tâchoient de se sauver en nageant, et beaucoup de gens se noyèrent; beaucoup aussi, n'espérant plus de salut, se chargeoient de boulets de canon, afin d'être plus promptement submergés.

Dès le commencement de la canonnade, Suvorovv avoit envoyé au prince de Nassau l'ordre d'attaquer les Turcs avec son escadre. Il étoit à un mille d'Okzakovv, et avoit Paul Jones derrière lui. Cette attaque ne pouvoit avoir lieu qu'au point du jour, mais alors il s'engagea de tous côtés une action très-vive. Les bâtimens turcs, au lieu d'être en ligne, étoient pour la plupart dans la confusion, et beaucoup trop près les uns des autres. Paul Jones fut obligé de se tenir éloigné du feu, avec sa flotte à voiles, parce qu'il

1788. n'osoit pas s'exposer avec ses gros bâtimens dans les cananx, au milieu des bancs de sable. L'événement justifia sa prudence,car le *Wolodimir*,qui s'y aventura, eut tout de suite le malheur d'échouer.

Les petits bâtimens russes, et surtout leurs chaloupes canonnières et leurs galères coururent sur trois ou quatre frégates et vaisseaux de ligne des Turcs, dont le canon ne pouvoit plus faire de mal, quand une fois on en étoit venu à l'abordage. Souvent l'ennemi voyoit sauter les Russes de tribord et de bas-bord à la faveur des échelles dont on se sert pour descendre des bâtimens à terre. Ils mirent le feu à plusieurs vaisseaux avec des bombes et des grenades, et la fumée étoit si épaisse, que les bâtimens amis ou ennemis, en s'approchant ne pouvoient plus se reconnoître que par leur cri de guerre. Les vainqueurs ne restoient sur les bords de l'ennemi que le tems nécessaire pour emmener bien vîte les prisonniers et le butin, avant qu'ils fussent la proie des flammes.

Hassan-bacha étoit parvenu à s'éloigner, à la faveur de la nuit, avec son avant-garde, et il n'apprit que vers le soir la triste destinée de ses vaisseaux de ligne. Ce combat terrible dura jusqu'à onze heures du matin : alors les vaisseaux qui étoient en feu sautèrent, et tout fut terminé à une heure après-midi. 1788.

La perte, du côté des Russes, fut de 180 morts, y compris 24 officiers, et ils eurent environ 800 hommes blessés. Les Turcs perdirent environ 3000 hommes, et on leur fit 2000 prisonniers. On leur prit un vaisseau de ligne et deux frégates : ils eurent trois vaisseaux de ligne et cinq frégates qui sautèrent, et dix-sept bâtimens, tels que les chébecs, kirlangitschs et chaloupes canonnières. Il n'échappa que des bâtimens fort maltraités ; savoir : deux vaisseaux de ligne, dont un, qu'on avoit renvoyé aux Dardanelles, avec quelques autres, pour être remis sur le chantier, coula bas au large avec l'équipage ; trois frégates, dont une périt derrière Peresan ; quatre chébecs, dix kirlangitschs et

chaloupes canonnières. Une partie de la
1788. flotte se retira sous le canon d'Okzakovv.

Le prince de Nassau la détruisit presqu'en totalité, dans les actions des 1er et 2 août. Il brûla aux Turcs deux frégates et sept galères et kirlangitschs, et leur prit cinq galères et chébecs. Ainsi toute leur flotte devant Okzakovv se trouva à-peu-près réduite à rien. Dans ces deux journées, le prince de Nassau eut 200 hommes tués dont 28 officiers, et 700 blessés. Il tua aux Turcs plus de 1500 hommes, et leur fit 1000 prisonniers.

L'impératrice ne laissa pas sans récompense la valeur des troupes victorieuses. On distribua des grâces aux officiers ainsi qu'aux simples soldats, et le prince de Nassau reçut, entr'autres marques de satisfaction, le pavillon de vice-amiral.

Le prince Potemkin avoit indiqué à la fin de juin, le rassemblement de l'armée sous Sockoli, à 40 milles d'Okzakow, dont il vouloit faire le siège. Il passa le fleuve avec elle, et fit les approches de la place au commencement du mois

d'août. Suworow s'embarqua à Kinburn avec son régiment de grenadiers de Fanagor, et joignit l'armée, où il prit le commandement de l'aile gauche. Il avoit été chargé précédemment de s'emparer de l'île de Peresan dans la mer Noire, avec la flotte que commandoit Ribas; mais cette expédition ne put pas avoir lieu. 1788.

On commença le siège en règle d'Okzakow le $\frac{18}{19}$ août. Les Turcs firent de fréquentes sorties. Ils en firent une le 28 août, avec quelques mille hommes, à l'extrémité de la gauche des assiégeans, où il y avoit des Cosaques du Bog, avec de l'infanterie des Cosaques indépendans. Les Russes furent serrés de près, et perdirent du terrain : Suworow y accourut avec un bataillon de grenadiers; ils attaquèrent les Turcs à la baïonnette, et les repoussèrent. Mais, sans en avoir reçu l'ordre, il les poursuivirent, dans la chaleur de l'action, jusques sous le retranchement de la place, où les Turcs avoient un renfort de 8000 hommes. Pour dégager les Russes, le colonel Zalotuchin les joignit avec son bataillon de grenadiers.

1788. Alors les Turcs furent culbutés; il survint encore plusieurs bataillons, le combat devint général, et le retranchement fut presque tout emporté.

Suvorovv se trouva exposé en arrivant à un feu de mousquetterie très-vif, et d'autant plus dangereux qu'il étoit dirigé particulièrement sur sa personne. Un jeune turc qui s'étoit fait baptiser, et qui servoit depuis quelque tems un officier russe, avoit déserté la veille; il connoissoit le général, à qui on avoit caché sa désertion, et il ne cessoit de le désigner aux ennemis, de sorte que le général devint un point de mire pour eux. Il en vit un qui le couchoit en joue, de manière à ne pas le manquer; en effet il fut touché immédiatement à deux doigts de la gorge, et la balle resta engagée dans la nuque du cou. Cette blessure étoit extrêmement douloureuse; il y porta la main, et s'en retourna au camp. Il envoya devant lui une ordonnance pour appeler un chirurgien et un ecclésiastique; et, en se retirant, il remit le commandement au général-lieu-

tenant Bibikow, auquel il ordonna de retirer les bataillons du feu autant que possible, parce qu'il n'auguroit pas bien de l'issue du combat. 1788.

Dès que Suvorovv fut arrivé dans sa tente, le chirurgien visita sa plaie, retira la balle, et mit le premier appareil. Le cheval du général avoit reçu plusieurs balles dans le corps, et il mourut lorsqu'on lui eut ôté la selle.

Les bataillons étoient dans une position fort dangereuse; les choses tournèrent comme Suvorovv l'avoit prévu. Au lieu de se retirer petit à petit, comme on auroit dû le faire, si on ne pouvoit pas s'emparer du retranchement, et y talonner l'ennemi, on battit la retraite. Les grenadiers prirent le change, abandonnèrent leurs avantages en se retirant tout-à-coup, et perdirent dans ce désordre quelques centaines d'hommes.

La blessure de Suvorovv devint inquiétante; il eut plusieurs défaillances, et la fièvre se déclara le troisième jour. Il se fit transporter à Kinburn; le lendemain il eut la respiration extrêmement

embarrassée, et sa fin paroissoit pro-
1788. chaine. Cependant un long et paisible sommeil lui rendit ses forces, et il se trouva hors de danger. La gangrène se manifesta aux bords de la plaie, on y fit des scarrifications pour en retirer des morceaux de drap et de doublure de son habit qu'on n'avoit pas remarqués au premier pansement. Il étoit à craindre que le cou ne conservât de la roideur, mais le chirurgien prévint cet accident. Pendant la durée du traitement, qui fut de trois semaines, le général ne garda point le lit. Il eut en outre la jaunisse dès les premiers jours; néanmoins il persévéra dans l'usage où il est de ne prendre aucun médicament, il se contenta d'observer un bon régime, et sa santé se rétablit d'elle-même.

Un jour, au commencement de sa convalescence, il entendit autour de sa chambre un bruit épouvantable, dont il fut presqu'étourdi. Comme c'étoit un jour de fête où l'on tire ordinairement le canon, il crut d'abord que c'étoit une salve. Mais les coups étoient trop vifs et

trop forts. Le feu avoit pris à un petit magasin à poudre; il sauta des bombes 1788.
et des grenades chargées; le fracas dura plusieurs minutes. Il tomba dans la chambre où le général étoit assis, une bombe qui déchira son lit et une partie du mur. Quoiqu'il fut encore très-foible sur ses jambes, il courut de son mieux à l'antichambre; il étoit à peine sur le seuil de la porte, qu'il fut couvert d'une quantité d'éclats de bois. Il en fut blessé au visage, à la poitrine et au genou. L'escalier étant emporté, et ne voyant d'abri nulle part, il s'appuya sur la rampe du vestibule en attendant l'évènement.

La fumée étoit si épaisse qu'il faisoit en plein jour une nuit obscure. Suvorovv sortit des casernes, et se rendit à la pointe de Kinburn, dans une cabane où on lui pansa toutes ses plaies. On lui amena le colonel Dunzelmann, commandant de la place; il étoit blessé à la bouche, et crachoit le sang; il raconta comment il avoit été jeté de son lit dans la cheminée sans être touché. Presque tous ceux qui avoient logé sous le même toit que le

1788. général étoient blessés. Il tomba dans l'église une bombe qui endommagea beaucoup l'autel, et blessa gravement le prêtre qui officioit. Ce prêtre en mourut peu de tems après. Quarante chasseurs sautèrent avec deux officiers, et aucun d'eux ne survécut.

Ces chasseurs étoient occupés à charger des bombes et des grenades aux casernes dans le château. Comme tous ceux qui travailloient dans cet endroit perdirent la vie, on ne put savoir comment l'accident étoit arrivé. Quoi qu'il en soit, le commandant étoit répréhensible; on lui avoit demandé ces munitions pour l'armée de siège d'Okzakovv, et il avoit fait commencer ce travail dans le château, sans prendre les ordres du général, qui, au-lieu de permettre une telle imprudence, auroit établi l'atelier en rase campagne. Ce malheur qui eut des suites encore plus funestes, tomba sur quatre-vingts personnes, dont le plus grand nombre fut tué.

On voyoit d'Okzakovv et du bord des bâtimens turcs au large, l'énorme fumée

de Kinburn. On eut dit que toute la place avoit sauté. Le Serasquier d'Okzakovv envoya sur-le-champ un exprès à la flotte avec ordre de faire tout de suite une descente à Kinburn, afin de profiter du désastre. Mais Hassan-bacha s'y refusa. Au reste il n'auroit pas réussi, car on étoit prêt, et les troupes étoient dispoposées à le bien recevoir. 1788.

Hassan-bacha fut rappelé peu de tems après à Constantinople; il partit avec quelques légers bâtimens : on crut qu'il auroit la tête coupée; mais il ne lui arriva rien. Le surplus de la flotte resta au large sous le commandement du vice-amiral, jusqu'à la fin d'octobre, qu'elle fit voile pour les Dardanelles. A la hauteur de Warna, elle fut accueillie par une tempête violente qui la dispersa; mais elle ne perdit que quelques petits bâtimens.

Cependant le siège d'Okzakow continuoit toujours; les fortes gelées commencèrent, et on perdit beaucoup de monde. Après un siège de quatre mois, la place fut prise d'assaut le 6 décembre par le prince Potemkin. Sur 80,000

1788. hommes à-peu-près qui formoient l'armée de siège d'Okzakow, il en périt 4800 à l'assaut. Mais les fièvres épidémiques et la rigueur du froid en avoient emporté un nombre bien plus considérable. Les Turcs eurent quatorze mille sept cents hommes tués, et on leur fit quatre mille huit cents prisonniers.

Pendant cette opération, Suworow étoit resté à Cherson et Kremenschuck pour se rétablir. Il partit au commencement de l'année suivante pour Pétersbourg. L'impératrice lui donna en témoignage de sa satisfaction une aigrette de casque enrichie de diamans, ayant pour chiffre un K. (Kinburn). Il retourna peu de tems après à l'armée.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE IV.

Pugatschew poursuivi, et fait prisonnier.
Pag. 137.

CHAPITRE V.

Opérations dans le Cuban et la Crimée.
Pag. 152.

CHAPITRE II.

FIN DU TOME PREMIER.